François Mauriac

Thérèse Desqueyroux

Université

texte présenté par Jean-Marie Pény

LYNBROOK HIGH SCHOOL
MONT U.H.S.D., P. O. "F", SUNNYVALE

DATE	IN USE BY	NO. CR.	[illegible]
9/14/79	Val Hopkins	11	2

THE STUDENT WHOSE NAME APPEARS LAST ON
PLATE IS RESPONSIBLE FOR THIS BOOK

LYNBROOK HIGH SCHOOL
No. 5

Le LIVRE de POCHE

THÉRÈSE DESQUEYROUX

ŒUVRES DE FRANÇOIS MAURIAC

Parus aux Éditions Bernard Grasset

ROMANS

L'Enfant chargé de chaines. — La Robe prétexte. — Le Baiser au lépreux. — Le Fleuve de feu. — Génitrix. — Le Désert de l'amour. — Thérèse Desqueyroux. — Destins. — Trois Récits (nouvelles). — Ce qui était perdu. — Le Nœud de vipères. — Le Mystère Frontenac. — Les Anges noirs. — Plongées. — La Fin de la nuit. — Les Chemins de la mer. — La Pharisienne.

THÉATRE

Asmodée (pièce en cinq actes). — Les mal aimés (pièce en trois actes). — Le Feu sur la terre (pièce en quatre actes).

ESSAIS ET CRITIQUE

La Vie et la mort d'un poète. — Souffrances et bonheur du Chrétien. — Commencement d'une vie. — Les Maisons fugitives. — Discours de réception a l'Académie française. — Journal, tomes I, II et III. — Le Ballon dénoué. — Poèmes. — Orages. — Le Sang d'Atys.

Chez d'autres éditeurs

ROMANS

La Chair et le sang. — Préséance.

THÉATRE

Passage du malin.

POÈMES

Les Mains jointes, épuisé. — L'Adieu a l'adolescence, épuisé.

ESSAIS ET CRITIQUE

Le Jeune Homme. — La Province. — Petits Essais de psychologie religieuse. — Vie de Racine. — Dieu et Mammon. — Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline. — Préséances. — Pèlerins de Lourdes. — Jeudi Saint. — Vie de Jésus. — Sainte Marguerite de Cortone. — Journal. Tome IV. — Le Cahier noir. — La Rencontre avec Barrès. — Du coté de chez Proust. — Journal, édition en un volume. — Réponse a Paul Claudel a l'Académie française. — Mes Grands Hommes.

Parus dans Le Livre de Poche

Les Anges noirs
Le Mystère Frontenac.
Le Nœud de vipères.
Le Désert de l'amour.
La Fin de la nuit.

COLLECTION DIRIGÉE PAR MAURICE BRUÉZIÈRE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRATIQUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PARIS

FRANÇOIS MAURIAC
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Thérèse Desqueyroux

Étude et notes de Jean-Marie Pény
Agrégé des lettres
Professeur à
l'Institut des Professeurs de Français à l'Étranger

Université

BERNARD GRASSET

© *Bernard Grasset, 1927.*
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment *ils se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas se faire....

Charles BAUDELAIRE.

Thérèse, beaucoup diront que tu n'existes pas. Mais je sais que tu existes, moi qui, depuis des années, t'épie et souvent t'arrête au passage, te démasque.

Adolescent, je me souviens d'avoir aperçu, dans une salle étouffante d'assises, livrée aux avocats moins féroces que les dames empanachées, ta petite figure blanche et sans lèvres.

Plus tard, dans un salon de campagne, tu m'apparus sous les traits d'une jeune femme hagarde qu'irritaient les soins de ses vieilles pa-

rentes, d'un époux naïf : « Mais qu'a-t-elle donc? disaient-ils. Pourtant nous la comblons de tout. »

Depuis lors, que de fois ai-je admiré, sur ton front vaste et beau, ta main un peu trop grande! Que de fois, à travers les barreaux vivants d'une famille, t'ai-je vue tourner en rond, à pas de louve; et de ton œil méchant et triste tu me dévisageais.

Beaucoup s'étonneront que j'aie pu imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros. Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main? Les « cœurs sur la main » n'ont pas d'histoire; mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue.

J'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de sainte Locuste. Mais plusieurs, qui pourtant croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées, eussent crié au sacrilège.

Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule.

I

L'avocat ouvrit une porte. Thérèse Desqueyroux, dans ce couloir dérobé du palais de justice, sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspira. Elle avait peur d'être attendue, hésitait à sortir. Un homme, dont le col était relevé, se détacha d'un platane; elle reconnut son père. L'avocat cria : « Non-lieu » et, se retournant vers Thérèse :

« Vous pouvez sortir : il n'y a personne. »

Elle descendit des marches mouillées. Oui, la petite place semblait déserte. Son père ne l'embrassa pas, ne lui donna pas même un regard; il interrogeait l'avocat Duros qui répondait à mi-voix, comme s'ils eussent été épiés. Elle entendait confusément leurs propos :

« Je recevrai demain l'avis officiel du non-lieu.

— Il ne peut plus y avoir de surprise?

— Non : les carottes sont cuites, comme on dit.

— Après la déposition de mon gendre, c'était couru.

— Couru... couru... On ne sait jamais.

— Du moment que, de son propre aveu, il ne comptait jamais les gouttes...

— Vous savez, Larroque, dans ces sortes d'affaires, le témoignage de la victime... »

La voix de Thérèse s'éleva :

« Il n'y a pas eu de victime.

— J'ai voulu dire : victime de son imprudence, madame. »

Les deux hommes, un instant, observèrent la jeune femme immobile, serrée dans son manteau, et ce blême visage qui n'exprimait rien. Elle demanda où était la voiture; son père l'avait fait attendre sur la route de Budos, en dehors de la ville, pour ne pas attirer l'attention.

Ils traversèrent la place : des feuilles de platane étaient collées aux bancs trempés de pluie. Heureusement, les jours avaient bien diminué. D'ailleurs, pour rejoindre la route de Budos, on peut suivre les rues les plus désertes de la sous-préfecture. Thérèse marchait entre les deux hommes qu'elle dominait du front et qui de

nouveau discutaient comme si elle n'eût pas été présente; mais, gênés par ce corps de femme qui les séparait, ils le poussaient du coude. Alors elle demeura un peu en arrière, déganta sa main gauche pour arracher de la mousse aux vieilles pierres qu'elle longeait. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole; la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur. Mais le crépuscule recouvrait Thérèse, empêchait que les hommes la reconnussent. L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville : elle y retrouvait le parfum de la vie qui lui était rendue enfin; elle fermait les yeux au souffle de la terre endormie, herbeuse et mouillée; s'efforçait de ne pas entendre les propos du petit homme aux courtes jambes arquées qui, pas une fois, ne se retourna vers sa fille; elle aurait pu choir au bord de ce chemin : ni lui, ni Duros ne s'en fussent aperçus. Ils n'avaient plus peur d'élever la voix.

« La déposition de M. Desqueyroux était excellente, oui. Mais il y avait cette ordonnance : en somme, il s'agissait d'un faux... Et c'était le docteur Pédemay qui avait porté plainte...

— Il a retiré sa plainte...

— Tout de même, l'explication qu'elle a donnée : cet inconnu qui lui remet une ordonnance... »

Thérèse, moins par lassitude que pour échapper à ces paroles dont on l'étourdissait depuis des semaines, ralentit en vain sa marche; impossible de ne pas entendre le fausset de son père :

« Je le lui ai assez dit : « Mais, malheureuse, « trouve autre chose... trouve autre chose... »

Il le lui avait assez dit, en effet, et pouvait se rendre justice. Pourquoi s'agite-t-il encore? Ce qu'il appelle l'honneur du nom est sauf; d'ici les élections sénatoriales, nul ne se souviendra plus de cette histoire. Ainsi songe Thérèse qui voudrait bien ne pas rejoindre les deux hommes; mais dans le feu de la discussion, ils s'arrêtent au milieu de la route et gesticulent.

« Croyez-moi, Larroque, faites front; prenez l'offensive dans *Le Semeur* de dimanche; préférez-vous que je m'en charge? Il faudrait un titre comme *La rumeur infâme*..

— Non, mon vieux; non, non : que répondre, d'ailleurs? C'est trop évident que l'instruction a été bâclée: on n'a pas même eu recours aux experts en écriture: le silence, l'étouffement, je ne

connais que ça. J'agirai, j'y mettrai le prix; mais, pour la famille, il faut recouvrir tout ça... il faut recouvrir... »

Thérèse n'entendit pas la réponse de Duros, car ils avaient allongé le pas. Elle aspira de nouveau la nuit pluvieuse, comme un être menacé d'étouffement; et soudain s'éveilla en elle le visage inconnu de Julie Bellade, sa grand-mère maternelle — inconnu : on eût cherché vainement chez les Larroque ou chez les Desqueyroux un portrait, un daguerréotype, une photographie de cette femme dont nul ne savait rien, sinon qu'elle était partie un jour. Thérèse imagine qu'elle aurait pu être ainsi effacée, anéantie, et que plus tard il n'eût pas même été permis à sa fille, à sa petite Marie, de retrouver dans un album la figure de celle qui l'a mise au monde. Marie, à cette heure, déjà s'endort dans une chambre d'Argelouse où Thérèse arrivera tard, ce soir; alors la jeune femme entendra, dans les ténèbres. ce sommeil d'enfant; elle se penchera, et ses lèvres chercheront, comme de l'eau, cette vie endormie.

Au bord du fossé, les lanternes d'une calèche, dont la capote était baissée, éclairaient deux croupes maigres de chevaux. Au-delà, se

dressait, à gauche et à droite de la route, une muraille sombre de forêt. D'un talus à l'autre, les cimes des premiers pins se rejoignaient et, sous cet arc, s'enfonçait la route mystérieuse. Le ciel, au-dessus d'elle, se frayait un lit encombré de branches.

Le cocher contemplait Thérèse avec une attention goulue. Comme elle lui demandait s'ils arriveraient assez tôt pour le dernier train, à la gare de Nizan, il la rassura : tout de même, mieux valait ne pas s'attarder.

« C'est la dernière fois que je vous donne cette corvée. Gardère.

— Madame n'a plus à faire ici? »

Elle secoua la tête et l'homme la dévorait toujours des yeux. Devrait-elle, toute sa vie, être ainsi dévisagée?

« Alors, tu es contente? »

Son père semblait enfin s'apercevoir qu'elle était là. Thérèse, d'un bref regard, scruta ce visage sali de bile, ces joues hérissées de durs poils d'un blanc jaune que les lanternes éclairaient vivement. Elle dit à voix basse : « J'ai tant souffert... je suis rompue... » puis s'interrompit : à quoi bon parler? Il ne l'écoute pas; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve?

Cela seul compte : son ascension vers le Sénat interrompue, compromise à cause de cette fille (toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiotes). Heureusement, elle ne s'appelle plus Larroque; c'est une Desqueyroux. La cour d'assises évitée, il respire. Comment empêcher les adversaires d'entretenir la plaie? Dès demain, il ira voir le préfet. Dieu merci, on tient le directeur de *La Lande conservatrice* : cette histoire de petites filles... Il prit le bras de Thérèse :

« Monte vite; il est temps. »

Alors l'avocat, perfidement peut-être — ou pour que Thérèse ne s'éloignât pas, sans qu'il lui eût adressé une parole, demanda si elle rejoignait dès ce soir M. Bernard Desqueyroux. Comme elle répondait : « Mais bien sûr, mon mari m'attend... » elle se représenta pour la première fois, depuis qu'elle avait quitté le juge, qu'en effet dans quelques heures, elle passerait le seuil de la chambre où son mari était étendu, un peu malade encore, et qu'une indéfinie suite de jours, de nuits, s'ouvrait, au long desquels il faudrait vivre tout contre cet homme.

Etablie chez son père, aux portes de la petite ville, depuis l'ouverture de l'instruction, sans

doute avait-elle souvent fait ce même voyage qu'elle entreprenait ce soir; mais elle n'avait alors aucune autre préoccupation que de renseigner exactement son mari; elle écoutait, avant de monter en voiture, les derniers conseils de Duros touchant les réponses que devait faire M. Desqueyroux lorsqu'il serait de nouveau interrogé — aucune angoisse chez Thérèse, en ce temps-là, aucune gêne à l'idée de se retrouver face à face avec cet homme malade : il s'agissait alors entre eux non de ce qui s'était passé réellement, mais de ce qu'il importait de dire ou de ne pas dire. Jamais les deux époux ne furent mieux unis que par cette défense; unis dans une seule chair — la chair de leur petite fille Marie. Ils recomposaient, à l'usage du juge, une histoire simple, fortement liée et qui pût satisfaire ce logicien. Thérèse, à cette époque, montait dans la même calèche qui l'attend, ce soir — mais avec quelle impatience d'achever ce voyage nocturne dont elle souhaite à présent de ne pas voir la fin! Elle se souvient qu'à peine en voiture, elle eût voulu être déjà dans cette chambre d'Argelouse, et se remémorait les renseignements qu'attendait Bernard Desqueyroux (qu'il ne craigne pas d'affirmer qu'elle lui avait parlé un soir de

cette ordonnance dont un homme inconnu l'avait suppliée de se charger, sous prétexte qu'il n'osait plus paraître chez le pharmacien à qui il devait de l'argent... Mais Duros n'était pas d'avis que Bernard allât jusqu'à prétendre qu'il se souvenait d'avoir reproché à sa femme une telle imprudence...)

Le cauchemar dissipé, de quoi parleront-ils ce soir, Bernard et Thérèse? Elle voit en esprit la maison perdue où il l'attend; elle imagine le lit au centre de cette chambre carrelée, la lampe basse sur la table parmi des journaux et des fioles... Les chiens de garde que la voiture a réveillés aboient encore puis se taisent; et de nouveau régnera ce silence solennel, comme durant les nuits où elle contemplait Bernard en proie à d'atroces vomissements. Thérèse s'efforce d'imaginer le premier regard qu'ils échangeront tout à l'heure; puis cette nuit, et le lendemain, le jour qui suivra, les semaines, dans cette maison d'Argelouse où ils n'auront plus à construire ensemble une version avouable du drame qu'ils ont vécu. Rien ne sera plus entre eux que ce qui fut réellement... ce qui fut réellement... Prise de panique, Thérèse balbutie, tournée vers l'avocat (mais c'est au vieux qu'elle s'adresse) :

« Je compte demeurer quelques jours auprès de M. Desqueyroux. Puis, si le mieux s'accentue, je reviendrai chez mon père.

— Ah! ça, non, non, non, ma petite! »

Et comme Gardère sur son siège s'agitait, M. Larroque reprit à voix plus basse :

« Tu deviens tout à fait folle? Quitter ton mari en ce moment? Il faut que vous soyez comme les deux doigts de la main... comme les deux doigts de la main, entends-tu? jusqu'à la mort...

— Tu as raison, père; où avais-je la tête? Alors c'est toi qui viendras à Argelouse?

— Mais, Thérèse, je vous attendrai chez moi les jeudis de foire, comme d'habitude. Vous viendrez comme vous êtes toujours venus! »

C'était incroyable qu'elle ne comprît pas que la moindre dérogation aux usages serait leur mort. C'était bien entendu? Il pouvait compter sur Thérèse? Elle avait causé à la famille assez de mal...

« Tu feras tout ce que ton mari te dira de faire. Je ne peux pas mieux dire. »

Et il la poussa dans la voiture.

Thérèse vit se tendre vers elle la main de l'avocat, ses durs ongles noirs : « Tout est bien

qui finit bien », dit-il; et c'était du fond du cœur; si l'affaire avait suivi son cours, il n'en aurait guère eu le bénéfice; la famille eût fait appel à maître Peyrecave, du barreau bordelais. Oui, tout était bien...

II

Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime... Elle se console d'avoir oublié ses cigarettes, détestant de fumer dans le noir. Les lanternes éclairent les talus, une frange de fougères, la base des pins géants. Les piles de cailloux détruisent l'ombre de l'équipage. Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse; elle espère ne l'atteindre jamais; plus d'une heure de voiture jusqu'à la gare de Nizan; puis ce petit train qui s'arrête indéfiniment à chaque gare. De Saint-Clair même où elle descendra jusqu'à Argelouse, dix kilomètres à parcourir en carriole (telle est la route qu'aucune auto n'oserait s'y engager la nuit). Le destin, à toutes les étapes, peut encore

surgir, la délivrer; Thérèse cède à cette imagination qui l'eût possédée, la veille du jugement, si l'inculpation avait été maintenue : l'attente du tremblement de terre. Elle enlève son chapeau, appuie contre le cuir odorant sa petite tête blême et ballottée, livre son corps aux cahots. Elle avait vécu, jusqu'à ce soir, d'être traquée; maintenant que la voilà sauve, elle mesure son épuisement. Joues creuses, pommettes, lèvres aspirées, et ce large front, magnifique, composent une figure de condamnée — oui, bien que les hommes ne l'aient pas reconnue coupable —, condamnée à la solitude éternelle. Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élancement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change. Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain? Thérèse ferme les yeux, les rouvre et, comme les chevaux vont au pas, s'ef-

force de reconnaître cette montée. Ah! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n'imagine. Ne rien prévoir. Dormir... Pourquoi n'est-elle plus dans la calèche? Cet homme derrière un tapis vert : le juge d'instruction... encore lui... Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. Sa tête remue de gauche à droite : l'ordonnance de non-lieu ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. Un fait nouveau? Thérèse se détourne pour que l'ennemi ne voie pas sa figure décomposée. « Rappelez vos souvenirs, madame. Dans la poche intérieure de cette vieille pèlerine — celle dont vous n'usez plus qu'en octobre, pour la chasse à la palombe, n'avez-vous rien oublié, rien dissimulé? » Impossible de protester; elle étouffe. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante :

Chloroforme : 30 grammes.
Aconitine : granules n° 20.
Digitaline sol. : 20 grammes.

Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille; sa poitrine dilatée s'emplit de brouillard (ce doit être la descente du ruisseau blanc). Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du Brevet simple. Elle goûte, ce soir, la même allégeance qu'à ses réveils d'alors : à peine un peu de trouble parce que le non-lieu n'était pas encore officiel : « Mais tu sais bien qu'il doit être d'abord notifié à l'avocat... »

Libre... que souhaiter de plus? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de « préparer sa confession », selon le mot que sa dévote amie Anne de la Trave répétait chaque samedi de leurs vacances heureuses. Petite sœur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants.

Certes elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse : « Tu ne peux imaginer cette délivrance après l'aveu, après le pardon — lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais. » Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout; je lui dirai... »

Que lui dirait-elle? Par quel aveu commencer? Des paroles suffisent-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes?... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... »

Une fumeuse lampe à pétrole éclairait le mur crépi de la gare de Nizan et une carriole arrêtée. (Que les ténèbres se reforment vite à l'entour!) D'un train garé venaient des mugissements, des bêlements tristes. Gardère prit le sac de Thérèse, et de nouveau il la dévorait des yeux. Sa

femme avait dû lui recommander : « Tu regarderas bien comment elle est, quelle tête elle fait... » Pour le cocher de M. Larroque, Thérèse d'instinct retrouvait ce sourire qui faisait dire aux gens : « On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme... » Elle le pria d'aller prendre sa place au guichet, car elle craignait de traverser la salle d'attente où deux métayères assises, un panier sur les genoux et branlant la tête, tricotaient.

Quand il rapporta le billet, elle lui dit de garder la monnaie. Il toucha de la main sa casquette puis, les rênes rassemblées, se retourna une dernière fois pour dévisager la fille de son maître.

Le train n'était pas formé encore. Naguère, à l'époque des grandes vacances ou de la rentrée des classes, Thérèse Larroque et Anne de la Trave se faisaient une joie de cette halte à la gare du Nizan. Elles mangeaient à l'auberge un œuf frit sur du jambon puis allaient, se tenant par la taille, sur cette route si ténébreuse ce soir; mais Thérèse ne la voit, en ces années finies, que blanche de lune. Alors elles riaient de leurs longues ombres confondues. Sans doute parlaient-elles de leurs maîtresses, de leurs com-

pagnes — l'une défendant son couvent, l'autre son lycée. « Anne... » Thérèse prononce son nom à haute voix dans le noir. C'était d'elle qu'il faudrait d'abord entretenir Bernard... Le plus précis des hommes, ce Bernard : il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce lacis de défilés, de passages. Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert? Il le faut pourtant. Aucun autre geste possible, tout à l'heure, en pénétrant dans la chambre, que de s'asseoir au bord du lit et d'entraîner Bernard d'étape en étape jusqu'au point où il arrêtera Thérèse : « Je comprends maintenant; lève-toi; sois pardonnée. »

Elle traversa à tâtons le jardin du chef de gare, sentit des chrysanthèmes sans les voir. Personne dans le compartiment de première, où d'ailleurs le lumignon n'eût pas suffi à éclairer son visage. Impossible de lire : mais quel récit n'eût paru fade à Thérèse, au prix de sa vie terrible? Peut-être mourrait-elle de honte, d'angoisse, de remords, de fatigue — mais elle ne mourrait pas d'ennui.

Elle se rencogna, ferma les yeux. Etait-il vraisemblable qu'une femme de son intelligence n'arrivât pas à rendre ce drame intelligible?

Oui, sa confession finie, Bernard la relèverait : « Va en paix, Thérèse, ne t'inquiète plus. Dans cette maison d'Argelouse, nous attendrons ensemble la mort, sans que nous puissent jamais séparer les choses accomplies. J'ai soif. Descends toi-même à la cuisine. Prépare un verre d'orangeade. Je le boirai d'un trait, même s'il est trouble. Qu'importe que le goût me rappelle celui qu'avait autrefois mon chocolat du matin? Tu te souviens, ma bien-aimée, de ces vomissements? Ta chère main soutenait ma tête; tu ne détournais pas les yeux de ce liquide verdâtre; mes syncopes ne t'effrayaient pas. Pourtant, comme tu devins pâle cette nuit où je m'aperçus que mes jambes étaient inertes, insensibles. Je grelottais, tu te souviens? Et cet imbécile de docteur Pédemay stupéfait que ma température fût si basse et mon pouls si agité... »

« Ah! songe Thérèse, il n'aura pas compris. Il faudra tout reprendre depuis le commencement... » Où est le commencement de nos actes? Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance? Mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement.

L'enfance de Thérèse : de la neige à la source du fleuve le plus sali. Au lycée, elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses compagnes. Les maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque : « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtiment... » Ainsi s'exprimait une de ses maîtresses. Thérèse s'interroge : « Etais-je si heureuse? Etais-je si candide? Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces. Le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie je vivais ma vraie vie? Pure, je l'étais : un ange, oui! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me

venait de mes amies; pure souffrance qu'aucun remords n'altérait : douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs. »

La récompense de Thérèse, c'était, à la saison brûlante, de ne pas se juger indigne d'Anne qu'elle rejoignait sous les chênes d'Argelouse. Il fallait qu'elle pût dire à l'enfant élevée au Sacré-Cœur : « Pour être aussi pure que tu l'es, je n'ai pas besoin de tous ces rubans ni de toutes ces rengaines... » Encore la pureté d'Anne de la Trave était-elle faite surtout d'ignorance. Les dames du Sacré-Cœur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles. Thérèse les méprisait de confondre vertu et ignorance : « Toi, chérie, tu ne connais pas la vie... », répétait-elle en ces lointains étés d'Argelouse. Ces beaux étés... Thérèse, dans le petit train qui démarre enfin, s'avoue que c'est vers eux qu'il faut que sa pensée remonte, si elle veut voir clair. Incroyable vérité que dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus. Matinées trop bleues : mauvais signe pour le temps de l'après-midi et du soir. Elles annoncent les parterres saccagés, les branches rompues et toute cette boue. Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa

vie; nul tournant brusque : elle a descendu une pente insensible, lentement d'abord puis plus vite. La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit.

Quelle fatigue! A quoi bon découvrir les ressorts secrets de ce qui est accompli? La jeune femme, à travers les vitres, ne distingue rien hors le reflet de sa figure morte. Le rythme du petit train se rompt; la locomotive siffle longuement, approche avec prudence d'une gare. Un falot balancé par un bras, des appels en patois, les cris aigus des porcelets débarqués : Uzeste déjà. Une station encore, et ce sera Saint-Clair d'où il faudra accomplir en carriole la dernière étape vers Argelouse. Qu'il reste peu de temps à Thérèse pour préparer sa défense!

III

Argelouse est réellement une extrémité de la terre; un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies sans église, ni mairie, ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair, auquel les relie une seule route défoncée. Ce chemin plein d'ornières et de trous se mue, au-delà d'Argelouse, en sentiers sablonneux; et jusqu'à l'Océan il n'y a plus rien que quatre-vingts kilomètres de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes où à la fin de l'hiver les brebis ont la couleur de la cendre. Les meilleures familles de Saint-Clair sont issues de ce quartier perdu. Vers le milieu du dernier siècle, alors que la résine et le bois commencèrent d'ajouter aux maigres ressources qu'ils tiraient

de leurs troupeaux, les grands-pères de ceux qui vivent aujourd'hui s'établirent à Saint-Clair, et leurs logis d'Argelouse devinrent des métairies. Les poutres sculptées de l'auvent, parfois une cheminée en marbre témoignent de leur ancienne dignité. Elles se tassent un peu plus chaque année et la grande aile fatiguée d'un de leurs toits touche presque la terre.

Deux de ces vieilles demeures pourtant sont encore des maisons de maîtres. Les Larroque et les Desqueyroux ont laissé leurs logis d'Argelouse tels qu'ils les reçurent des ascendants. Jérôme Larroque, maire et conseiller général de B. et qui avait aux portes de cette sous-préfecture sa résidence principale, ne voulut jamais rien changer à ce domaine d'Argelouse qui lui venait de sa femme (morte en couches alors que Thérèse était encore au berceau) et où il ne s'étonnait pas que la jeune fille eût le goût de passer les vacances. Elle s'y installait dès juillet, sous la garde d'une sœur aînée de son père, tante Clara, vieille fille sourde qui aimait aussi cette solitude parce qu'elle n'y voyait pas, disait-elle, les lèvres des autres remuer et qu'elle savait qu'on n'y pouvait rien entendre que le vent dans les pins. M. Larroque se félicitait de ce

qu'Argelouse, qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard Desqueyroux qu'elle devait épouser, un jour, selon le vœu des deux familles, et bien que leur accord n'eût pas un caractère officiel.

Bernard Desqueyroux avait hérité de son père, à Argelouse, une maison voisine de celle des Larroque; on ne l'y voyait jamais avant l'ouverture de la chasse et il n'y couchait qu'en octobre, ayant installé non loin sa palombière. L'hiver, ce garçon raisonnable suivait à Paris des cours de droit; l'été, il ne donnait que peu de jours à sa famille : Victor de la Trave l'exaspérait, que sa mère, veuve, avait épousé « sans le sou » et dont les grandes dépenses étaient la fable de Saint-Clair. Sa demi-sœur Anne lui paraissait trop jeune alors pour qu'il pût lui accorder quelque attention. Songeait-il beaucoup plus à Thérèse? Tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre et le sage garçon était, sur ce point, d'accord avec tout le pays. Mais il ne laissait rien au hasard et mettait son orgueil dans la bonne organisation de la vie : « On n'est jamais malheureux que par sa faute... », répétait ce jeune homme un peu trop gras. Jusqu'à son mariage,

il fit une part égale au travail et au plaisir, s'il ne dédaignait ni la nourriture, ni l'alcool, ni surtout la chasse, il travaillait d' « arrache-pied », selon l'expression de sa mère. Car un mari doit être plus instruit que sa femme; et déjà l'intelligence de Thérèse était fameuse; un esprit fort, sans doute... mais Bernard savait à quelles raisons cède une femme; et puis, ce n'était pas mauvais, lui répétait sa mère : « d'avoir un pied dans les deux camps »; le père Larroque pourrait le servir. A vingt-six ans, Bernard Desqueyroux, après quelques voyages « fortement potassés d'avance » en Italie, en Espagne, aux Pays-Bas, épouserait la fille la plus riche et la plus intelligente de la lande, peut-être pas la plus jolie, « mais on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme ».

Thérèse sourit à cette caricature de Bernard qu'elle dessine en esprit : « Au vrai, il était plus fin que la plupart des garçons que j'eusse pu épouser. » Les femmes de la lande sont très supérieures aux hommes qui, dès le collège, vivent entre eux et ne s'affinent guère; la lande a gardé leur cœur; ils continuent d'y demeurer en esprit; rien n'existe pour eux que les plaisirs qu'elle leur dispense; ce serait la trahir, la

quitter un peu plus que de perdre la ressemblance avec leurs métayers, de renoncer au patois, aux manières frustes et sauvages. Sous la dure écorce de Bernard n'y avait-il une espèce de bonté? Lorsqu'il était tout près de mourir, les métayers disaient : « Après lui, il n'y aura plus de monsieur, ici. » Oui, de la bonté, et aussi une justesse d'esprit, une grande bonne foi; il ne parle guère de ce qu'il ne connaît pas; il accepte ses limites. Adolescent, il n'était point si laid, cet Hippolyte mal léché — moins curieux des jeunes filles que du lièvre qu'il forçait dans la lande...

Pourtant ce n'est pas lui que Thérèse, les paupières baissées, la tête contre la vitre du wagon, voit surgir à bicyclette en ces matinées d'autrefois, sur la route de Saint-Clair à Argelouse, vers neuf heures, avant que la chaleur soit à son comble; non pas le fiancé indifférent, mais sa petite sœur Anne, le visage en feu — et déjà les cigales s'allumaient de pin en pin et sous le ciel commençait à ronfler la fournaise de la lande. Des millions de mouches s'élevaient des hautes brandes : « Remets ton manteau pour entrer au salon; c'est une glacière... » Et la

tante Clara ajoutait : « Ma petite, vous aurez à boire quand vous ne serez plus en nage... » Anne criait à la sourde d'inutiles paroles de bienvenue : « Ne t'égosille pas, chérie, elle comprend tout au mouvement des lèvres... » Mais la jeune fille articulait en vain chaque mot et déformait sa bouche minuscule : la tante répondait au hasard jusqu'à ce que les amies fussent obligées de fuir pour rire à l'aise.

Du fond d'un compartiment obscur, Thérèse regarde ces jours purs de sa vie — purs mais éclairés d'un frêle bonheur imprécis; et cette trouble lueur de joie, elle ne savait pas alors que ce devait être son unique part en ce monde. Rien ne l'avertissait que tout son lot tenait dans un salon ténébreux, au centre de l'été implacable — sur ce canapé de reps rouge, auprès d'Anne dont les genoux rapprochés soutenaient un album de photographies. D'où lui venait ce bonheur? Anne avait-elle un seul des goûts de Thérèse? Elle haïssait la lecture, n'aimait que coudre, jacasser et rire. Aucune idée sur rien, tandis que Thérèse dévorait du même appétit les romans de Paul de Kock, les *Causeries du lundi*, l'*Histoire du Consulat*, tout ce qui traîne dans les placards d'une maison de campagne.

Aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi où le feu du ciel assiège les hommes barricadés dans une demi-ténèbre. Et Anne parfois se levait pour voir si la chaleur était tombée. Mais, les volets à peine entrouverts, la lumière pareille à une gorgée de métal en fusion, soudain jaillie, semblait brûler la natte, et il fallait, de nouveau, tout clore et se tapir.

Même au crépuscule, et lorsque déjà le soleil ne rougissait plus que le bas des pins et que s'acharnait, tout près du sol, une dernière cigale, la chaleur demeurait stagnante sous les chênes. Comme elles se fussent assises au bord d'un lac, les amies s'étendaient à l'orée du champ. Des nuées orageuses leur proposaient de glissantes images; mais avant que Thérèse ait eu le temps de distinguer la femme ailée qu'Anne voyait dans le ciel, ce n'était déjà plus, disait la jeune fille, qu'une étrange bête étendue.

En septembre, elles pouvaient sortir après la collation et pénétrer dans le pays de la soif : pas le moindre filet d'eau à Argelouse; il faut marcher longtemps dans le sable avant d'atteindre les sources du ruisseau appelé la Hure. Elles crèvent, nombreuses, un bas-fond

d'étroites prairies entre les racines des aulnes. Les pieds nus des jeunes filles devenaient insensibles dans l'eau glaciale, puis, à peine secs, étaient de nouveau brûlants. Une de ces cabanes, qui servent en octobre aux chasseurs de palombes, les accueillait comme naguère le salon obscur. Rien à se dire; aucune parole : les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu'à l'approche d'un vol, il fait le signe du silence. Ainsi leur semblait-il qu'un seul geste aurait fait fuir leur informe et chaste bonheur. Anne, la première, s'étirait — impatiente de tuer des alouettes au crépuscule; Thérèse, qui haïssait ce jeu, la suivait pourtant, insatiable de sa présence. Anne décrochait dans le vestibule le calibre 24 qui ne repousse pas. Son amie, demeurée sur le talus, la voyait au milieu du seigle viser le soleil comme pour l'éteindre. Thérèse se bouchait les oreilles; un cri ivre s'interrompait dans le bleu, et la chasseresse ramassait l'oiseau blessé, le serrait d'une main précautionneuse et, tout en caressant de ses lèvres les plumes chaudes, l'étouffait.

« Tu viendras demain?

— Oh! non; pas tous les jours. »

Elle ne souhaitait pas de la voir tous les jours; parole raisonnable à laquelle il ne fallait rien opposer; toute protestation eût paru, à Thérèse même, incompréhensible. Anne préférait ne pas revenir; rien ne l'en eût empêchée sans doute; mais pourquoi se voir tous les jours? Elles finiraient, disait-elle, par se prendre en grippe. Thérèse répondait : « Oui... oui.. surtout ne t'en fais pas une obligation : reviens quand le cœur t'en dira... quand tu n'auras rien de mieux. » L'adolescente à bicyclette disparaissait sur la route déjà sombre en faisant sonner son grelot.

Thérèse revenait vers la maison; les métayers la saluaient de loin; les enfants ne l'approchaient pas. C'était l'heure où des brebis s'épandaient sous les chênes et soudain elles couraient toutes ensemble, et le berger criait. Sa tante la guettait sur le seuil et, comme font les sourdes, parlait sans arrêt pour que Thérèse ne lui parlât pas. Qu'était-ce donc que cette angoisse? Elle n'avait pas envie de lire; elle n'avait envie de rien; elle errait de nouveau : « Ne t'éloigne pas : on va servir. » Elle revenait au bord de la route — vide aussi loin que pouvait aller son regard.

La cloche tintait au seuil de la cuisine. Peut-être faudrait-il, ce soir, allumer la lampe. Le silence n'était pas plus profond pour la sourde immobile et les mains croisées sur la nappe, que pour cette jeune fille un peu hagarde.

Bernard, Bernard, comment t'introduire dans ce monde confus, toi qui appartiens à la race aveugle, à la race implacable des simples? « Mais, songe Thérèse, dès les premiers mots il m'interrompra : « Pourquoi m'avez-vous épousé? je ne « courais pas après vous... » Pourquoi l'avait-elle épousé? C'était vrai qu'il n'avait montré aucune hâte. Thérèse se souvient que la mère de Bernard, Mme Victor de la Trave, répétait à tout venant : « Il aurait bien attendu, mais elle l'a voulu, elle l'a voulu, elle l'a voulu. Elle n'a pas nos principes, malheureusement; par exemple, elle fume comme un sapeur : un genre qu'elle se donne; mais c'est une nature très droite, franche comme l'or. Nous aurons vite fait de la ramener aux idées saines. Certes, tout ne nous sourit pas dans ce mariage. Oui... la grand-mère Bellade... je sais bien... mais c'est oublié, n'est-ce pas? On peut à peine dire qu'il y ait eu scandale, tellement ça a été bien étouffé.

Vous croyez à l'hérédité, vous? Le père pense mal, c'est entendu; mais il ne lui a donné que de bons exemples : c'est un saint laïque. Et il a le bras long. On a besoin de tout le monde. Enfin, il faut bien passer sur quelque chose. Et puis, vous me croirez si vous voulez : elle est plus riche que nous. C'est incroyable, mais c'est comme ça. Et en adoration devant Bernard, ce qui ne gâte rien. »

Oui, elle avait été en adoration devant lui : aucune attitude qui demandât moins d'effort. Dans le salon d'Argelouse ou sous les chênes au bord du champ, elle n'avait qu'à lever vers lui ses yeux que c'était sa science d'emplir de candeur amoureuse. Une telle proie à ses pieds flattait le garçon mais ne l'étonnait pas. « Ne joue pas avec elle, lui répétait sa mère, elle se ronge. »

« Je l'ai épousé parce que... » Thérèse, les sourcils froncés, une main sur ses yeux, cherche à se souvenir. Il y avait cette joie puérile de devenir, par ce mariage, la belle-sœur d'Anne. Mais c'était Anne surtout qui en éprouvait de l'amusement; pour Thérèse, ce lien ne comptait guère. Au vrai, pourquoi en rougir? Les deux

mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. « Elle avait toujours eu la propriété dans le sang. » Lorsque après les longs repas, sur la table desservie on apporte l'alcool, Thérèse était restée souvent avec les hommes, retenue par leurs propos touchant les métayers, les poteaux de mine, la gemme, la térébenthine. Les évaluations de propriétés la passionnaient. Nul doute que cette domination sur une grande étendue de forêt l'ait séduite : « Lui aussi, d'ailleurs, était amoureux de mes pins... » Mais Thérèse avait obéi peut-être à un sentiment plus obscur qu'elle s'efforce de mettre à jour : peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique? Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. Jamais elle ne parut si raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles : elle s'incrustait dans un bloc familial, « elle se casait »; elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait.

Ils suivaient, en ce printemps de leurs fiançailles,

ce chemin de sable qui va d'Argelouse à Vilméja. Les feuilles mortes des chênes salissaient encore l'azur; les fougères sèches jonchaient le sol que perçaient les nouvelles crosses, d'un vert acide. Bernard disait : « Faites attention à votre cigarette; ça peut brûler encore; il n'y a plus d'eau dans la lande. » Elle avait demandé : « Est-ce vrai que les fougères contiennent de l'acide prussique? » Bernard ne savait pas si elles en contenaient assez pour qu'on pût s'empoisonner. Il l'avait interrogée tendrement : « Vous avez envie de mourir? » Elle avait ri. Il avait émis le vœu qu'elle devînt plus simple. Thérèse se souvient qu'elle avait fermé les yeux, tandis que deux grandes mains enserraient sa petite tête, et qu'une voix disait contre son oreille : « Il y a là encore quelques idées fausses. » Elle avait répondu : « A vous de les détruire, Bernard. » Ils avaient observé le travail des maçons qui ajoutaient une chambre à la métairie de Vilméja. Les propriétaires, des Bordelais, y voulaient installer leur dernier fils « qui s'en allait de la poitrine ». Sa sœur était morte du même mal. Bernard éprouvait beaucoup de dédain pour ces Azévédo : « Ils jurent leurs grands dieux qu'ils ne sont pas d'origine juive... mais

on n'a qu'à les voir. Et avec ça, tuberculeux; toutes les maladies... » Thérèse était calme. Anne reviendrait du couvent de Saint-Sébastien pour le mariage. Elle devait quêter avec le fils Deguilhem. Elle avait demandé à Thérèse de lui décrire « par retour du courrier » les robes des autres demoiselles d'honneur : « Ne pourrait-elle en avoir des échantillons? C'était leur intérêt à toutes de choisir des tons qui fussent accordés... » Jamais Thérèse ne connut une telle paix — ce qu'elle croyait être la paix et qui n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein.

IV

Le jour étouffant des noces, dans l'étroite église de Saint-Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couver, pareille à un feu sournois qui rampe sous la brande, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torches. Aucun visage sur qui reposer ses yeux, dans cette foule, hors celui d'Anne; mais la joie enfantine de la jeune fille l'isolait

de Thérèse : sa joie! Comme si elle eût ignoré qu'elles allaient être séparées le soir même, et non seulement dans l'espace; à cause aussi de ce que Thérèse était au moment de souffrir — de ce que son corps innocent allait subir d'irrémédiable. Anne demeurait sur la rive où attendent les êtres intacts; Thérèse allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi. Elle se rappelle qu'à la sacristie, comme elle se penchait pour baiser ce petit visage hilare levé vers le sien, elle perçut soudain ce néant autour de quoi elle avait créé un univers de douleurs vagues et de vagues joies; elle découvrit, l'espace de quelques secondes, une disproportion infinie entre ces forces obscures de son cœur et la gentille figure barbouillée de poudre.

Longtemps après ce jour, à Saint-Clair et à B., les gens ne s'entretinrent jamais de ces noces de Gamache (où plus de cent métayers et domestiques avaient mangé et bu sous les chênes) sans rappeler que l'épouse, « qui sans doute n'est pas régulièrement jolie mais qui est le charme même », parut à tous, ce jour-là, laide et même affreuse : « Elle ne se ressemblait pas, c'était une autre personne... » Les gens virent seulement qu'elle était différente de son appa-

rence habituelle; ils incriminèrent la toilette blanche, la chaleur; ils ne reconnurent pas son vrai visage.

Au soir de cette noce mi-paysanne, mi-bourgeoise, des groupes où éclataient les robes des filles obligèrent l'auto des époux à ralentir, et on les acclamait. Ils dépassèrent, sur la route jonchée de fleurs d'acacia, des carrioles zigzagantes, conduites par des drôles qui avaient bu. Thérèse, songeant à la nuit qui vint ensuite, murmure : « Ce fut horrible... » puis se reprend : « Mais non... pas si horrible... » Durant ce voyage aux lacs italiens, a-t-elle beaucoup souffert? Non, non; elle jouait à ce jeu : ne pas se trahir. Un fiancé se dupe aisément; mais un mari! N'importe qui sait proférer des paroles menteuses; les mensonges du corps exigent une autre science. Mimer le désir, la joie, la fatigue bienheureuse, cela n'est pas donné à tous. Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer. Ce monde inconnu de sensations où un homme la forçait de pénétrer, son imagination l'aidait à concevoir qu'il y aurait eu là, pour elle aussi peut-être, un bonheur possible — mais quel bonheur? Comme devant un paysage enseveli sous la pluie, nous nous repré-

sentons ce qu'il eût été dans le soleil, ainsi Thérèse découvrait la volupté.

Bernard, ce garçon au regard désert, toujours inquiet de ce que les numéros des tableaux ne correspondaient pas à ceux du Bædeker, satisfait d'avoir vu dans le moins de temps possible ce qui était à voir, quelle facile dupe! Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge (« c'était moi, l'auge », songe Thérèse). Il avait leur air pressé, affairé, sérieux; il était méthodique. « Vous croyez vraiment que cela est sage? » risquait parfois Thérèse, stupéfaite. Il riait, la rassurait. Où avait-il appris à classer tout ce qui touche à la chair — à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique? Jamais une hésitation. Un soir, à Paris où, sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent, Bernard quitta ostensiblement un music-hall dont le spectacle l'avait choqué : « Dire que les étrangers voient ça! Quelle honte! Et c'est là-dessus qu'on nous juge... » Thérèse admirait que cet homme pudique fût le même dont il lui faudrait subir, dans moins d'une heure, les patientes inventions de l'ombre.

« Pauvre Bernard — non pire qu'un autre! Mais le désir transforme l'être qui nous approche en un monstre qui ne lui ressemble pas. Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire : j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir — et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent, au bord de sa dernière joie, il découvrait soudain sa solitude; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide. »

Une seule lettre d'Anne : la petite n'aimait guère écrire — mais, par miracle, il n'en était pas une ligne qui ne plût à Thérèse : une lettre exprime bien moins nos sentiments réels que ceux qu'il faut que nous éprouvions pour qu'elle soit lue avec joie. Anne se plaignait de ne pouvoir aller du côté de Vilméja depuis l'arrivée du fils Azévédo; elle avait vu de loin sa chaise longue dans les fougères; les phtisiques lui faisaient horreur.

Thérèse relisait souvent ces pages et n'en attendait point d'autres. Aussi fut-elle, à l'heure

du courrier, fort surprise (le matin qui suivit cette soirée interrompue au music-hall) de reconnaître sur trois enveloppes l'écriture d'Anne de la Trave. Diverses « postes restantes » leur avaient fait parvenir à Paris ce paquet de lettres, car ils avaient brûlé plusieurs étapes : « pressés, disait Bernard, de retrouver leur nid » — mais au vrai parce qu'ils n'en pouvaient plus d'être ensemble : lui périssait d'ennui loin de ses fusils, de ses chiens, de l'auberge où le Picon grenadine a un goût qu'il n'a pas ailleurs; et puis cette femme si froide, si moqueuse, qui ne montre jamais son plaisir, qui n'aime pas causer de ce qui est intéressant!... Pour Thérèse, elle souhaitait de rentrer à Saint-Clair comme une déportée qui s'ennuie dans un cachot provisoire est curieuse de connaître l'île où doit se consumer ce qui lui reste de vie. Thérèse avait déchiffré avec soin la date imprimée sur chacune des trois enveloppes; et déjà elle ouvrait la plus ancienne, lorsque Bernard poussa une exclamation, cria quelques paroles dont elle ne comprit pas le sens, car la fenêtre était ouverte et les autobus changeaient de vitesse à ce carrefour. Il s'était interrompu de se raser pour lire une lettre de sa mère. Thérèse voit encore le gilet

de cellular, les bras nus musculeux; cette peau blême et soudain le rouge cru du cou et de la face. Déjà régnait, en ce matin de juillet, une chaleur sulfureuse; le soleil enfumé rendait plus sales, au-delà du balcon, les façades mortes. Il s'était rapproché de Thérèse; il criait : « Celle-là est trop forte! Eh bien! ton amie Anne, elle va fort. Qui aurait dit que ma petite sœur... »

Et comme Thérèse l'interrogeait du regard :

« Crois-tu qu'elle s'est amourachée du fils Azévédo? Oui, parfaitement : cette espèce de phtisique pour lequel ils avaient fait agrandir Vilméja... Mais si : ça a l'air très sérieux... Elle dit qu'elle tiendra jusqu'à sa majorité... Maman écrit qu'elle est complètement folle. Pourvu que les Deguilhem ne le sachent pas! Le petit Deguilhem serait capable de ne pas faire sa demande. Tu as des lettres d'elle? Enfin, nous allons savoir... Mais ouvre-les donc.

— Je veux les lire dans l'ordre. D'ailleurs, je ne saurais te les montrer. »

Il la reconnaissait bien là; elle compliquait toujours tout. Enfin l'essentiel était qu'elle ramenât la petite à la raison :

« Mes parents comptent sur toi : tu peux tout

sur elle... si... si!... Ils t'attendent comme leur salut. »

Pendant qu'elle s'habillait, il allait lancer un télégramme et retenir deux places dans le sud-express. Elle pouvait commencer à garnir le fond des malles :

« Qu'est-ce que tu attends pour lire les lettres de la petite?

— Que tu ne sois plus là. »

Longtemps après qu'il eut refermé la porte, Thérèse était demeurée étendue, fumant des cigarettes, les yeux sur les grandes lettres d'or noirci, fixées au balcon d'en face; puis elle avait déchiré la première enveloppe. Non, non; ce n'était pas cette chère petite idiote, ce ne pouvait être cette couventine à l'esprit court qui avait inventé ces paroles de feu. Ce ne pouvait être de ce cœur sec — car elle avait le cœur sec : Thérèse le savait peut-être! — qu'avait jailli ce cantique des cantiques, cette longue plainte heureuse d'une femme possédée, d'une chair presque morte de joie, dès la première atteinte :

... Lorsque je l'ai rencontré, je ne pouvais croire que ce fût lui : il jouait à courir avec le

chien en poussant des cris. Comment aurais-je pu imaginer que c'était ce grand malade... mais il n'est pas malade : on prend seulement des précautions, à cause des malheurs qu'il y a eu dans sa famille. Il n'est pas même frêle — mince plutôt; et puis habitué à être gâté, dorloté... Tu ne me reconnaîtrais pas : c'est moi qui vais chercher sa pèlerine, dès que la chaleur tombe...

Si Bernard était rentré à cette minute dans la chambre, il se fût aperçu que cette femme assise sur le lit n'était pas sa femme, mais un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans nom. Elle jeta sa cigarette, déchira une seconde enveloppe :

... J'attendrai le temps qu'il faudra; aucune résistance ne me fait peur; mon amour ne le sent même pas. Ils me retiennent à Saint-Clair, mais Argelouse n'est pas si éloigné que Jean et moi ne puissions nous rejoindre. Tu te rappelles la palombière? C'est toi, ma chérie, qui as d'avance choisi les lieux où je devais connaître une joie telle... Oh! surtout ne va pas croire que nous fassions rien de mal. Il est si délicat! Tu n'as aucune idée d'un garçon de cette espèce. Il a

beaucoup étudié, beaucoup lu, comme toi : mais chez un jeune homme, ça ne m'agace pas, et je n'ai jamais songé à le taquiner. Que ne donnerais-je pour être aussi savante que tu l'es! Chérie, quel est donc ce bonheur que tu possèdes aujourd'hui et que je ne connais pas encore, pour que la seule approche en soit un tel délice? Lorsque dans la cabane des palombes, où tu voulais toujours que nous emportions notre goûter, je demeure auprès de lui, je sens le bonheur en moi, pareil à quelque chose que je pourrais toucher. Je me dis qu'il existe pourtant une joie au-delà de cette joie; et quand Jean s'éloigne, tout pâle, le souvenir de nos caresses, l'attente de ce qui va être le lendemain, me rend sourde aux plaintes, aux supplications, aux injures de ces pauvres gens qui ne savent pas... qui n'ont jamais su... Chérie, pardonne-moi : je te parle de ce bonheur comme si tu ne le connaissais pas non plus; pourtant je ne suis qu'une novice auprès de toi : aussi suis-je bien sûre que tu seras avec nous contre ceux qui nous font du mal...

Thérèse déchira la troisième enveloppe; quelques mots seulement griffonnés :

Viens, ma chérie : ils nous ont séparés : on me garde à vue. Ils croient que tu te rangeras de leur côté. J'ai dit que je m'en remettrais à ton jugement. Je t'expliquerai tout : il n'est pas malade... Je suis heureuse et je souffre. Je suis heureuse de souffrir à cause de lui et j'aime sa douleur comme le signe de l'amour qu'il a pour moi...

Thérèse ne lut pas plus avant. Comme elle glissait le feuillet dans l'enveloppe, elle y aperçut une photographie qu'elle n'avait pas vue d'abord. Près de la fenêtre, elle contempla ce visage : c'était un jeune garçon dont la tête, à cause des cheveux épais, semblait trop forte. Thérèse, sur cette épreuve, reconnut l'endroit : ce talus où Jean Azévédo se dressait, pareil à David (il y avait derrière une lande où pacageaient des brebis). Il portait sa veste sur le bras; sa chemise était un peu ouverte... « c'est ce qu'il appelle la dernière caresse permise... ». Thérèse leva les yeux et fut étonnée de sa figure dans la glace. Il lui fallut un effort pour desserrer les dents, avaler sa salive. Elle frotta d'eau de Cologne ses tempes, son front. « Elle connaît cette joie...

et moi, alors? et moi? pourquoi pas moi? » La photographie était restée sur la table; tout auprès luisait une épingle...

« J'ai fait cela. C'est moi qui ai fait cela... » Dans le train cahotant et qui, à une descente, se précipite, Thérèse répète : « Il y a deux ans déjà, dans cette chambre d'hôtel, j'ai pris l'épingle, j'ai percé la photographie de ce garçon à l'endroit du cœur — non pas furieusement, mais avec calme et comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire—; aux lavabos, j'ai jeté la photographie ainsi transpercée; j'ai tiré la chasse d'eau. »

Lorsque Bernard était rentré, il avait admiré qu'elle fût grave, comme une personne qui a beaucoup réfléchi, et même arrêté déjà un plan de conduite. Mais elle avait tort de tant fumer : elle s'intoxiquait! A entendre Thérèse, il ne fallait pas donner trop d'importance aux caprices d'une petite fille. Elle se faisait fort de l'éclairer... Bernard souhaitait que Thérèse le rassurât — tout à la joie de sentir dans sa poche les billets de retour; flatté surtout de ce que les siens avaient déjà recours à sa femme. Il l'avertit que ça coûterait ce que ça coûterait mais que

pour le dernier déjeuner de leur voyage, ils iraient à quelque restaurant du Bois. Dans le taxi, il parla de ses projets pour l'ouverture de la chasse; il avait hâte d'essayer ce chien que Balion dressait pour lui. Sa mère écrivait que grâce aux pointes de feu, la jument ne boitait plus... Peu de monde encore à ce restaurant dont le service innombrable les intimidait. Thérèse se souvient de cette odeur : géranium et saumure. Bernard n'avait jamais bu de vin du Rhin : « Pristi, ils ne le donnent pas. » Mais ça n'était pas tous les jours fête. La carrure de Bernard dissimulait à Thérèse la salle. Derrière les grandes glaces, glissaient, s'arrêtaient des autos silencieuses. Elle voyait, près des oreilles de Bernard, remuer ce qu'elle savait être les muscles temporaux. Tout de suite après les premières lampées, il devint trop rouge : beau garçon campagnard auquel manquait seulement, depuis des semaines, l'espace où brûler sa ration quotidienne de nourriture et d'alcool. Elle ne le haïssait pas; mais quel désir d'être seule pour penser à sa souffrance, pour chercher l'endroit où elle souffrait! Simplement qu'il ne soit plus là; qu'elle puisse ne pas se forcer à manger, à sourire; qu'elle n'ait plus ce souci de composer

son visage, d'éteindre son regard; que son esprit se fixe librement sur ce désespoir mystérieux : une créature s'évade hors de l'île déserte où tu imaginais qu'elle vivrait près de toi jusqu'à la fin; elle franchit l'abîme qui te sépare des autres, les rejoint — change de planète enfin... mais non : quel être a jamais changé de planète? Anne avait toujours appartenu au monde des simples vivants; ce n'était qu'un fantôme dont Thérèse autrefois regardait la tête endormie sur ses genoux, durant leurs vacances solitaires : la véritable Anne de la Trave, elle ne l'a jamais connue : celle qui rejoint, aujourd'hui, Jean Azévédo dans une palombière abandonnée entre Saint-Clair et Argelouse.

« Qu'est-ce que tu as? Tu ne manges pas? Il ne faut pas leur en laisser : au prix que ça coûte, ce serait dommage. C'est la chaleur? Tu ne vas pas *tourner de l'œil*. A moins que ce soit un malaise... déjà. »

Elle sourit; sa bouche seule souriait. Elle dit qu'elle réfléchissait à cette aventure d'Anne (il fallait qu'elle parlât d'Anne). Et comme Bernard déclarait être bien tranquille, du moment qu'elle avait pris l'affaire en main, la jeune femme lui demanda pourquoi ses parents étaient hostiles

à ce mariage. Il crut qu'elle se moquait de lui, la supplia de ne pas commencer à soutenir des paradoxes :

« D'abord, tu sais bien qu'ils sont juifs : maman a connu le grand-père Azévédo, celui qui avait refusé le baptême. »

Mais Thérèse prétendait qu'il n'y avait rien de plus ancien à Bordeaux que ces noms d'Israélites portugais :

« Les Azévédo tenaient déjà le haut du pavé lorsque nos ancêtres, bergers misérables, grelottaient de fièvre au bord de leurs marécages.

— Voyons, Thérèse, ne discute pas pour le plaisir de discuter; tous les juifs se valent... et puis c'est une famille de dégénérés — tuberculeux jusqu'à la moelle, tout le monde le sait. »

Elle alluma une cigarette, d'un geste qui toujours avait choqué Bernard :

« Rappelle-moi donc de quoi est mort ton grand-père, ton arrière-grand-père? Tu t'es inquiété de savoir, en m'épousant, quelle maladie a emporté ma mère? Crois-tu que chez nos ascendants nous ne trouverions pas assez de tuberculeux et de syphilitiques pour empoisonner l'univers?

— Tu vas trop loin, Thérèse, permets-moi de

te le dire; même en plaisantant et pour me faire grimper, tu ne dois pas toucher à la famille. »

Il se rengorgeait, vexé — voulant à la fois le prendre de haut et ne pas paraître ridicule à Thérèse. Mais elle insistait :

« Nos familles me font rire avec leur prudence de taupes! cette horreur des tares apparentes n'a d'égale que leur indifférence à celles, bien plus nombreuses, qui ne sont pas connues... Toi-même, tu emploies pourtant cette expression : maladies secrètes... non? Les maladies les plus redoutables pour la race ne sont-elles pas secrètes par définition? nos familles n'y songent jamais, elles qui s'entendent si bien, pourtant, à recouvrir, à ensevelir leurs ordures : sans les domestiques, on ne saurait jamais rien. Heureusement qu'il y a les domestiques...

— Je ne te répondrai pas : quand tu te lances, le mieux est d'attendre que ce soit fini. Avec moi, il n'y a que demi-mal : je sais que tu t'amuses. Mais à la maison, tu sais, ça ne prendrait pas. Nous ne plaisantons pas sur le chapitre de la famille. »

La famille! Thérèse laissa éteindre sa cigarette; l'œil fixe, elle regardait cette cage aux

barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux, où, immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir.

« Voyons, Thérèse, ne fais pas cette figure : si tu te voyais... »

Elle sourit, se remasqua :

« Je m'amusais... Que tu es nigaud, mon chéri. »

Mais dans le taxi, comme Bernard se rapprochait d'elle, sa main l'éloignait, le repoussait.

Ce dernier soir avant le retour au pays, ils se couchèrent dès neuf heures. Thérèse avala un cachet, mais elle attendait trop le sommeil pour qu'il vînt. Un instant, son esprit sombra jusqu'à ce que Bernard, dans un marmonnement incompréhensible, se fût retourné; alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant; elle le repoussa et, pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche; mais, après quelques minutes, il roula de nouveau vers elle comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et, jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée. D'une main brutale et qui pourtant ne l'éveilla pas, de nouveau elle l'écarta... Ah! l'écarter une

fois pour toutes et à jamais! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres.

A travers le Paris nocturne, les trompes d'autos se répondaient comme à Argelouse les chiens, les coqs, lorsque la lune luit. Aucune fraîcheur ne montait de la rue. Thérèse alluma une lampe et, le coude sur l'oreiller, regarda cet homme immobile à côté d'elle — cet homme dans sa vingt-septième année : il avait repoussé les couvertures; sa respiration ne s'entendait même pas; ses cheveux ébouriffés recouvraient son front pur encore, sa tempe sans ride. Il dormait, Adam désarmé et nu, d'un sommeil profond et comme éternel. La femme ayant rejeté sur ce corps la couverture, se leva, chercha une des lettres dont elle avait interrompu la lecture, s'approcha de la lampe :

... S'il me disait de le suivre, je quitterais tout sans tourner la tête. Nous nous arrêtons au bord, à l'extrême bord de la dernière caresse, mais par sa volonté, non par ma résistance — ou plutôt c'est lui qui me résiste, et moi qui souhaiterais d'atteindre ces extrémités inconnues dont il me répète que la seule approche dépasse toutes les joies; à l'entendre, il faut toujours demeurer en

deçà; il est fier de freiner sur des pentes où il dit qu'une fois engagés, les autres glissent irrésistiblement...

Thérèse ouvrit la croisée, déchira les lettres en menus morceaux, penchée sur le gouffre de pierre qu'un seul tombereau, à cette heure avant l'aube, faisait retentir. Les fragments de papier tourbillonnaient, se posaient sur les balcons des étages inférieurs. L'odeur végétale que respirait la jeune femme, quelle campagne l'envoyait jusqu'à ce désert de bitume? Elle imaginait la tache de son corps en bouillie sur la chaussée — et à l'entour ce remous d'agents, de rôdeurs... Trop d'imagination pour te tuer, Thérèse. Au vrai, elle ne souhaitait pas de mourir; un travail urgent l'appelait, non de vengeance, ni de haine : mais cette petite idiote, là-bas, à Saint-Clair, qui croyait le bonheur possible, il fallait qu'elle sût, comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas. Si elles ne possèdent rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes — un isolement sans consolations. L'aube éclairait les

toits; elle rejoignit sur sa couche l'homme immobile; mais dès qu'elle fut étendue près de lui, déjà il se rapprochait.

Elle se réveilla lucide, raisonnable. Qu'allait-elle chercher si loin? Sa famille l'appelait au secours, elle agirait selon ce qu'exigeait sa famille; ainsi serait-elle sûre de ne point dévier. Thérèse approuvait Bernard lorsqu'il répétait que si Anne manquait le mariage Deguilhem, ce serait un désastre. Les Deguilhem ne sont pas de leur monde : le grand-père était berger... Oui, mais ils ont les plus beaux pins du pays; et Anne, après tout, n'est pas si riche : rien à attendre du côté de son père que des vignes dans le palus, près de Langon — inondées une année sur deux. Il ne fallait à aucun prix qu'Anne manquât le mariage Deguilhem. L'odeur du chocolat dans la chambre écœurait Thérèse; ce léger malaise confirmait d'autres signes : enceinte, déjà. « Il vaut mieux l'avoir tout de suite, dit Bernard, après, on n'aura plus à y penser. » Et il contemplait avec respect la femme qui portait dans ses flancs le maître unique de pins sans nombre.

V

Saint-Clair, bientôt! Saint-Clair... Thérèse mesure de l'œil le chemin qu'a parcouru sa pensée. Obtiendra-t-elle que Bernard la suive jusque-là? Elle n'ose espérer qu'il consente à cheminer à pas si lents sur cette route tortueuse; pourtant rien n'est dit de l'essentiel : « Quand j'aurai atteint avec lui ce défilé où me voilà, tout me restera encore à découvrir. » Elle se penche sur sa propre énigme, interroge la jeune bourgeoise mariée dont chacun louait la sagesse, lors de son établissement à Saint-Clair, ressuscite les premières semaines vécues dans la maison fraîche et sombre de ses beaux-parents. Du côté de la grand-place les volets en sont toujours clos; mais, à gauche, une grille livre aux regards le jardin embrasé d'héliotropes, de géraniums, de pétunias. Entre le couple La Trave embusqué

au fond d'un petit salon ténébreux, au rez-de-chaussée, et Anne errant dans ce jardin d'où il lui était interdit de sortir, Thérèse allait et venait, confidente, complice. Elle disait aux La Trave : « Donnez-vous les gants de céder un peu, offrez-lui de voyager avant de prendre aucune décision : j'obtiendrai qu'elle vous obéisse sur ce point; pendant votre absence, j'agirai. » Comment? Les La Trave entrevoyaient qu'elle lierait connaissance avec le jeune Azévédo : « Vous ne pouvez rien attendre d'une attaque directe, ma mère. » A en croire Mme de la Trave, rien n'avait transpiré encore, Dieu merci. La receveuse, Mlle Monod, était seule dans la confidence; elle avait arrêté plusieurs lettres d'Anne : « Mais cette fille, c'est un tombeau. D'ailleurs, nous la tenons... elle ne jasera pas. »

« Tâchons de la faire souffrir le moins possible... » répétait Hector de la Trave; mais lui, qui naguère cédait aux plus absurdes caprices d'Anne, ne pouvait qu'approuver sa femme, disant : « On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs... » et encore : « Elle nous remerciera un jour. » Oui, mais d'ici là, ne tomberait-elle pas malade? Les deux époux se taisaient, l'œil

vague; sans doute suivaient-ils en esprit, dans le grand soleil, leur enfant consumée, à qui faisait horreur toute nourriture : elle écrase des fleurs qu'elle ne voit pas, longe les grilles à pas de biche, cherchant une issue... Mme de la Trave secouait la tête : « Je ne peux pourtant pas boire son jus de viande à sa place, n'est-ce pas? Elle se gave de fruits au jardin, afin de pouvoir laisser pendant le repas son assiette vide. » Et Hector de la Trave : « Elle nous reprocherait plus tard d'avoir donné notre consentement... Et quand ce ne serait qu'à cause des malheureux qu'elle mettrait au monde... » Sa femme lui en voulait de ce qu'il avait l'air de chercher des excuses : « Heureusement que les Deguilhem ne sont pas rentrés. Nous avons la chance qu'ils tiennent à ce mariage comme à la prunelle de leurs yeux... » Ils attendaient que Thérèse eût quitté la salle, pour se demander l'un à l'autre : « Mais qu'est-ce qu'on lui a fourré dans la tête au couvent? Ici, elle n'a eu que de bons exemples; nous avons surveillé ses lectures... Thérèse dit qu'il n'y a rien de pire, pour tourner la tête aux jeunes filles, que les romans d'amour de *l'œuvre des bons livres*... mais elle est tellement paradoxale... D'ailleurs Anne, Dieu

merci, n'a pas la manie de lire; je n'ai jamais eu d'observations à lui faire sur ce point. En cela, elle est bien une femme de la famille. Au fond, si nous pouvions arriver à la changer d'air... Tu te rappelles comme Salies lui avait fait du bien après cette rougeole compliquée de bronchite? Nous irons où elle voudra, je ne peux pas mieux dire. Voilà une enfant bien à plaindre, en vérité. » M. de la Trave soupirait à mi-voix : « Oh! un voyage avec nous... Rien! rien! » répondait-il à sa femme qui, un peu sourde, l'interrogeait : « Qu'est-ce que tu as dit? » Du fond de cette fortune où il avait fait son trou, quel voyage d'amour se rappelait ce vieil homme, soudain, quelles heures bénies de sa jeunesse amoureuse?

Au jardin, Thérèse avait rejoint la jeune fille dont les robes de l'année dernière étaient devenues trop larges : « Eh bien? » criait Anne dès qu'approchait son amie. Cendre des allées, prairies sèches et crissantes, odeur des géraniums grillés, et cette jeune fille plus consumée, dans l'après-midi d'août, qu'aucune plante, il n'est rien que Thérèse ne retrouve dans son cœur. Quelquefois des averses orageuses les obligeaient

à s'abriter dans la serre; les grêlons faisaient retentir les vitres.

« Qu'est-ce que cela te fait de partir, puisque tu ne le vois pas?

— Je ne le vois pas, mais je sais qu'il respire à dix kilomètres d'ici. Quand le vent souffle de l'est, je sais qu'il entend la cloche en même temps que moi. Ça te serait-il égal que Bernard fût à Argelouse ou à Paris? Je ne vois pas Jean, mais je sais qu'il n'est pas loin. Le dimanche, à la messe, je n'essaie même pas de tourner la tête, puisque de nos places, l'autel seul est visible, et qu'un pilier nous isole de l'assistance. Mais à la sortie...

— Il n'y était pas dimanche? »

Thérèse le savait, elle savait qu'Anne entraînée par sa mère avait en vain cherché dans la foule un visage absent.

« Peut-être était-il malade... On arrête ses lettres; je ne peux rien savoir.

— C'est tout de même étrange qu'il ne trouve pas le moyen de faire passer un mot.

— Si tu voulais, Thérèse... Oui, je sais bien que ta position est délicate...

— Consens à ce voyage, et pendant ton absence, peut-être...

— Je ne peux pas m'éloigner de lui.

— De toute façon il s'en ira, ma chérie. Dans quelques semaines il quittera Argelouse.

— Ah! tais-toi. C'est une pensée insoutenable. Et pas un mot de lui pour m'aider à vivre. J'en meurs déjà : il faut qu'à chaque instant je me rappelle ses paroles qui m'avaient donné le plus de joie; mais à force de me les répéter, je n'arrive plus à être bien sûre qu'il les ait dites en effet; tiens, celle-ci, à notre dernière entrevue, je crois l'entendre encore : « Il n'y a personne dans ma « vie que vous... » Il a dit ça, à moins que ce soit : « Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans « ma vie... » Je ne peux me rappeler exactement. »

Les sourcils froncés, elle cherchait l'écho de la parole consolatrice dont elle élargissait le sens à l'infini.

« Enfin, comment est-il, ce garçon?

— Tu ne peux pas imaginer.

— Il ressemble si peu aux autres?

— Je voudrais te le peindre... mais il est tellement au-delà de ce que je saurais dire... Après tout peut-être le jugerais-tu très ordinaire... Mais je suis bien sûre que non. »

Elle ne distinguait plus rien de particulier

dans le jeune homme éblouissant de tout l'amour qu'elle lui portait. « Moi, songeait Thérèse, la passion me rendrait plus lucide; rien ne m'échapperait de l'être dont j'aurais envie. »

« Thérèse, si je me résignais à ce voyage, tu le verrais, tu me rapporterais ses paroles? Tu lui ferais passer mes lettres? Si je pars, si j'ai le courage de partir... »

Thérèse quittait le royaume de la lumière et du feu et pénétrait de nouveau, comme une guêpe sombre, dans le bureau où les parents attendaient que la chaleur fût tombée et que leur fille fût réduite. Il fallut beaucoup de ces allées et venues pour décider enfin Anne au départ. Et sans doute Thérèse n'y fût-elle jamais parvenue sans le retour imminent des Deguilhem. Elle tremblait devant ce nouveau péril. Thérèse lui répétait que pour un garçon si riche « il n'était pas mal, ce Deguilhem ».

« Mais, Thérèse, je l'ai à peine regardé : il a des lorgnons, il est chauve, c'est un vieux.

— Il a vingt-neuf ans...

— C'est ce que je dis : c'est un vieux; et puis, vieux ou pas vieux... »

Au repas du soir, les La Trave parlaient de

Biarritz, s'inquiétaient d'un hôtel. Thérèse observait Anne, ce corps immobile et sans âme. « Force-toi un peu... on se force », répétait Mme de la Trave. D'un geste d'automate, Anne approchait la cuiller de sa bouche. Aucune lumière dans les yeux. Rien ni personne pour elle n'existait, hors cet absent. Un sourire parfois errait sur ses lèvres, au souvenir d'une parole entendue, d'une caresse reçue, à l'époque où dans une cabane de brandes, la main trop forte de Jean Azévédo déchirait un peu sa blouse. Thérèse regardait le buste de Bernard penché sur l'assiette : comme il était assis à contre-jour, elle ne voyait pas sa face; mais elle entendait cette lente mastication, cette rumination de la nourriture sacrée. Elle quittait la table. Sa belle-mère disait : « Elle aime mieux qu'on ne s'en aperçoive pas. Je voudrais la dorloter, mais elle n'aime pas à être soignée. Ses malaises, c'est le moins qu'on puisse avoir dans son état. Mais elle a beau dire : elle fume trop. » Et la dame rappelait des souvenirs de grossesse : « Je me souviens que quand je t'attendais, je devais respirer une balle de caoutchouc : il n'y avait que ça pour me remettre l'estomac en place. »

« Thérèse, où es-tu?

— Ici, sur le banc.

— Ah! oui : je vois ta cigarette. »

Anne s'asseyait, appuyait sa tête contre une épaule immobile, regardait le ciel, disait : « Il voit ces étoiles, il entend l'angélus... » Elle disait encore : « Embrasse-moi, Thérèse. » Mais Thérèse ne se penchait pas vers cette tête confiante. Elle demandait seulement :

« Tu souffres?

— Non, ce soir, je ne souffre pas : j'ai compris que, d'une façon ou de l'autre, je le rejoindrai. Je suis tranquille maintenant. L'essentiel est qu'il le sache; et il va le savoir par toi : je suis décidée à ce voyage. Mais au retour, je passerai à travers les murailles; tôt ou tard, je m'abattrai contre son cœur; de cela je suis sûre comme de ma propre vie. Non, Thérèse, non : toi, du moins, ne me fais pas de morale, ne me parle pas de la famille...

— Je ne songe pas à la famille, chérie, mais à lui : on ne tombe pas ainsi dans la vie d'un homme : il a sa famille, lui aussi, ses intérêts, son travail, une liaison peut-être...

— Non, il m'a dit : « Je n'ai que vous dans

« ma vie... » et une autre fois : « Notre amour « est la seule chose à quoi je tienne en ce mo- « ment... »

— « En ce moment? »

— Qu'est-ce que tu crois? Tu crois qu'il ne parlait que de la minute présente? »

Thérèse n'avait plus besoin de lui demander si elle souffrait : elle l'entendait souffrir dans l'ombre; mais sans aucune pitié. Pourquoi aurait-elle eu pitié? Qu'il doit être doux de répéter un nom, un prénom qui désigne un certain être auquel on est lié par le cœur étroitement! La seule pensée qu'il est vivant, qu'il respire, qu'il s'endort, le soir, la tête sur son bras replié, qu'il s'éveille à l'aube, que son jeune corps déplace la brume...

« Tu pleures, Thérèse? C'est à cause de moi que tu pleures? Tu m'aimes, toi. »

La petite s'était mise à genoux, avait appuyé sa tête contre le flanc de Thérèse et, soudain, s'était redressée :

« J'ai senti sous mon front je ne sais quoi qui remue...

— Oui, depuis quelques jours, il bouge.

— Le petit?

— Oui : il est vivant déjà. »

Elles étaient revenues vers la maison, enlacées comme naguère sur la route du Nizan, sur la route d'Argelouse. Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau tressaillant; que de passions, au plus profond de son être, devaient pénétrer cette chair informe encore! Elle se revoit, ce soir-là, assise dans sa chambre, devant la fenêtre ouverte (Bernard lui avait crié depuis le jardin : « N'allume pas à cause des moustiques. »). Elle avait compté les mois jusqu'à cette naissance; elle aurait voulu connaître un Dieu pour obtenir de lui que cette créature inconnue, toute mêlée encore à ses entrailles, ne se manifestât jamais.

VI

L'étrange est que Thérèse ne se souvient des jours qui suivirent le départ d'Anne et des La Trave que comme d'une époque de torpeur. A Argelouse, où il avait été entendu qu'elle trouverait le joint pour agir sur cet Azévédo et pour lui faire lâcher prise, elle ne songeait qu'au repos, au sommeil. Bernard avait consenti à ne pas habiter sa maison, mais celle de Thérèse, plus confortable et où la tante Clara leur épargnait tous les ennuis du ménage. Qu'importait à Thérèse les autres? Qu'ils s'arrangent seuls. Rien ne lui plaisait que cette hébétude jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Bernard l'irritait, chaque matin, en lui rappelant sa promesse d'aborder Jean Azévédo. Mais Thérèse le rabrouait : elle commençait de le supporter moins aisément. Il se peut que son état de grossesse, comme le

croyait Bernard, ne fût pas étranger à cette humeur. Lui-même subissait alors les premières atteintes d'une obsession si commune aux gens de sa race, bien qu'il soit rare qu'elle se manifeste avant la trentième année : cette peur de la mort d'abord étonnait chez un garçon bâti à chaux et à sable. Mais que lui répondre quand il protestait : « Vous ne savez pas ce que j'éprouve?... » Ces corps de gros mangeurs, issus d'une race oisive et trop nourrie, n'ont que l'aspect de la puissance. Un pin planté dans la terre engraissée d'un champ bénéficie d'une croissance rapide; mais très tôt le cœur de l'arbre pourrit et, dans sa pleine force, il faut l'abattre. « C'est nerveux », répétait-on à Bernard; mais lui sentait bien cette paille à même le métal — cette fêlure. Et puis, c'était inimaginable : il ne mangeait plus, il n'avait plus faim. « Pourquoi ne vas-tu pas consulter? » Il haussait les épaules, affectait le détachement; au vrai, l'incertitude lui paraissait moins redoutable qu'un verdict de mort, peut-être. La nuit, un râle parfois réveillait Thérèse en sursaut : la main de Bernard prenait sa main et il l'appuyait contre son sein gauche pour qu'elle se rendît compte des intermittences. Elle allumait la bougie, se

levait, versait du valérianate dans un verre d'eau. Quel hasard, songeait-elle, que cette mixture fût bienfaisante! Pourquoi pas mortelle? Rien ne calme, rien n'endort vraiment, si ce n'est pour l'éternité. Cet homme geignard, pourquoi donc avait-il si peur de ce qui sans retour l'apaiserait? Il s'endormait avant elle. Comment attendre le sommeil auprès de ce grand corps dont les ronflements parfois tournaient à l'angoisse? Dieu merci, il ne l'approchait plus — l'amour lui paraissant, de tous les exercices, le plus dangereux pour son cœur. Les coqs de l'aube éveillaient les métairies. L'angélus de Saint-Clair tintait dans le vent d'est; les yeux de Thérèse enfin se fermaient. Alors s'agitait de nouveau le corps de l'homme : il s'habillait vite, en paysan (à peine trempait-il sa tête dans l'eau froide). Il filait comme un chien à la cuisine, friand des restes du garde-manger; déjeunait sur le pouce d'une carcasse, d'une tranche de confit froid, ou encore d'une grappe de raisins et d'une croûte frottée d'ail; son seul bon repas de la journée! Il jetait des morceaux à Flambeau et à Diane dont claquaient les mâchoires. Le brouillard avait l'odeur de l'automne. C'était l'heure où Bernard ne souffrait plus, où il sentait de nou-

veau en lui sa jeunesse toute-puissante. Bientôt passeraient les palombes : il fallait s'occuper des appeaux, leur crever les yeux. A onze heures, il retrouvait Thérèse encore couchée.

« Eh bien? Et le fils Azévédo? Tu sais que mère attend des nouvelles à Biarritz, poste restante?

— Et ton cœur?

— Ne me parle pas de mon cœur. Il suffit que tu m'en parles pour que je le sente de nouveau. Evidemment, ça prouve que c'est nerveux... Tu crois aussi que c'est nerveux? »

Elle ne lui donnait jamais la réponse qu'il désirait :

« On ne sait jamais; toi seul connais ce que tu éprouves. Ce n'est pas une raison parce que ton père est mort d'une angine de poitrine... surtout à ton âge... Evidemment le cœur est la partie faible des Desqueyroux. Que tu es drôle, Bernard, avec ta peur de la mort! N'éprouves-tu jamais, comme moi, le sentiment profond de ton inutilité? Non? Ne penses-tu pas que la vie des gens de notre espèce ressemble déjà terriblement à la mort? »

Il haussait les épaules : elle l'assommait avec ses paradoxes. Ce n'est pas malin d'avoir de

l'esprit : on n'a qu'à prendre en tout le contrepied de ce qui est raisonnable. Mais elle avait tort, ajoutait-il, de se mettre en dépense avec lui : mieux valait se réserver pour son entrevue avec le fils Azévédo.

« Tu sais qu'il doit quitter Vilméja vers la mi-octobre? »

A Villandraut, la station qui précède Saint-Clair, Thérèse songe : « Comment persuader Bernard que je n'ai pas aimé ce garçon? Il va croire sûrement que je l'ai adoré. Comme tous les êtres à qui l'amour est profondément inconnu, il s'imagine qu'un crime comme celui dont on m'accuse ne peut être que passionnel. » Il faudrait que Bernard comprît qu'à cette époque, elle était très éloignée de le haïr, bien qu'il lui parût souvent importun; mais elle n'imaginait pas qu'un autre homme lui pût être de quelque secours. Bernard, tout compte fait, n'était pas si mal. Elle exécrait dans les romans la peinture d'êtres extraordinaires et tels qu'on n'en rencontre jamais dans la vie.

Le seul homme supérieur qu'elle crût connaître, c'était son père. Elle s'efforçait de prêter quelque grandeur à ce radical entêté, mé-

fiant, qui jouait sur plusieurs tableaux : propriétaire industriel (outre une scierie à B., il traitait lui-même sa résine et celle de son nombreux parentage dans une usine à Saint-Clair). Politicien surtout à qui ses manières cassantes avaient fait du tort, mais très écouté à la préfecture. Et quel mépris des femmes! même de Thérèse à l'époque où chacun louait son intelligence. Et depuis le drame : « Toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiotes! » répétait-il à l'avocat. Cet anticlérical se montrait volontiers pudibond. Bien qu'il fredonnât parfois un refrain de Béranger, il ne pouvait souffrir qu'on touchât devant lui à certains sujets, devenait pourpre comme un adolescent. Bernard tenait de M. de la Trave que M. Larroque s'était marié vierge : « Depuis qu'il est veuf, ces messieurs m'ont souvent répété qu'on ne lui connaît pas de maîtresse. C'est un type, ton père! » oui, c'était un type. Mais si, de loin, elle se faisait de lui une image embellie, Thérèse, dès qu'il était là, mesurait sa bassesse. Il venait peu à Saint-Clair, plus souvent à Argelouse, car il n'aimait pas à rencontrer les La Trave. En leur présence, et bien qu'il fût interdit de parler politique, dès le potage naissait le débat imbécile qui tournait

vite à l'aigre. Thérèse aurait eu honte de s'en mêler : elle mettait son orgueil à ne pas ouvrir la bouche, sauf si l'on touchait à la question religieuse. Alors elle se précipitait au secours de M. Larroque. Chacun criait, au point que la tante Clara elle-même percevait des bribes de phrases, se jetait dans la mêlée, et avec sa voix affreuse de sourde donnait libre cours à sa passion de vieille radicale « qui sait ce qui se passe dans les couvents »; au fond (songeait Thérèse), plus croyante qu'aucun La Trave, mais en guerre ouverte contre l'Etre infini qui avait permis qu'elle fût sourde et laide, qu'elle mourût sans avoir jamais été aimée ni possédée. Depuis le jour où Mme de la Trave avait quitté la table, on évita d'un commun accord la métaphysique. La politique, d'ailleurs, suffisait à mettre hors des gonds ces personnes qui, de droite ou de gauche, n'en demeuraient pas moins d'accord sur ce principe essentiel : la propriété est l'unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre. Mais faut-il faire ou non la part du feu? Et si l'on s'y résigne, dans quelle mesure? Thérèse, « qui avait la propriété dans le sang », eût voulu qu'avec ce cynisme la question fût posée, mais elle haïssait

les faux semblants dont les Larroque et les La Trave masquaient leur commune passion. Quand son père proclamait « un dévouement indéfectible à la démocratie », elle l'interrompait : « Ce n'est pas la peine, nous sommes seuls. » Elle disait que le sublime en politique lui donnait la nausée; le tragique du conflit des classes lui échappait dans un pays où le plus pauvre est propriétaire, n'aspire qu'à l'être davantage; où le goût commun de la terre, de la chasse, du manger et du boire, crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite. Mais Bernard avait, en outre, de l'instruction; on disait de lui qu'il était sorti de son trou; Thérèse elle-même se félicitait de ce qu'il était un homme avec lequel on peut causer : « En somme, très supérieur à son milieu... » Ainsi le jugea-t-elle jusqu'au jour de sa rencontre avec Jean Azévédo.

C'était l'époque où la fraîcheur de la nuit demeure toute la matinée; et dès la collation, aussi chaud qu'ait été le soleil, un peu de brume annonce de loin le crépuscule. Les premières palombes passaient, et Bernard ne rentrait guère que le soir. Ce jour-là pourtant, après une mau-

vaise nuit, il était allé d'une traite à Bordeaux, pour se faire examiner.

« Je ne désirais rien alors, songe Thérèse, j'allais, une heure, sur la route parce qu'une femme enceinte doit marcher un peu. J'évitais les bois, où, à cause des palombières, il faut s'arrêter à chaque instant, siffler, attendre que le chasseur, d'un cri, vous autorise à repartir; mais parfois un long sifflement répond au vôtre : un vol s'est abattu dans les chênes; il faut se tapir. Puis je rentrais; je somnolais devant le feu du salon ou de la cuisine, servie en tout par tante Clara. Pas plus qu'un dieu ne regarde sa servante, je ne prêtais d'attention à cette vieille fille toujours nasillant des histoires de cuisine et de métairie; elle parlait, elle parlait afin de n'avoir pas à essayer d'entendre : presque toujours des anecdotes sinistres touchant les métayers qu'elle soignait, qu'elle veillait avec un dévouement lucide : vieillards réduits à mourir de faim, condamnés au travail jusqu'à la mort, infirmes abandonnés, femmes asservies à d'exténuantes besognes. Avec une sorte d'allégresse, tante Clara citait dans un patois innocent leurs mots les plus atroces. Au vrai, elle n'aimait que moi qui ne la voyais même pas se mettre à genoux,

délacer mes souliers, enlever mes bas, réchauffer mes pieds dans ses vieilles mains.

« Balion venait aux ordres lorsqu'il devait se rendre, le lendemain, à Saint-Clair. Tante Clara dressait la liste des commissions, réunissait les ordonnances pour les malades d'Argelouse : « Vous irez en premier lieu à la pharmacie; Dar- « quey n'aura pas trop de la journée pour pré- « parer les drogues... »

« Ma première rencontre avec Jean... Il faut que je me rappelle chaque circonstance : j'avais choisi d'aller à cette palombière abandonnée où je goûtais naguère auprès d'Anne et où je savais que, depuis, elle avait aimé rejoindre cet Azévédo. Non, ce n'était point, dans mon esprit, un pèlerinage. Mais les pins, de ce côté, ont trop grandi pour qu'on y puisse guetter les palombes : je ne risquais pas de déranger les chasseurs. Cette palombière ne pouvait plus servir car la forêt, alentour, cachait l'horizon; les cimes écartées ne ménageaient plus ces larges avenues de ciel où le guetteur voit surgir les vols. Rappelle-toi : ce soleil d'octobre brûlait encore; je peinais sur ce chemin de sable; les mouches me harcelaient. Que mon ventre était lourd! J'aspirais à m'asseoir sur le banc pourri de la palom-

bière. Comme j'en ouvrais la porte, un jeune homme sortit, tête nue; je reconnus, au premier regard, Jean Azévédo, et d'abord imaginai que je troublais un rendez-vous, tant son visage montrait de confusion. Mais je voulus en vain prendre le large; c'était étrange qu'il ne songeât qu'à me retenir : « Mais non, entrez, ma« dame; je vous jure que vous ne me dérangez « pas du tout. »

« Je fus étonnée qu'il n'y eût personne dans la cabane où je pénétrai, sur ses instances. Peut-être la bergère avait-elle fui par une autre issue? Mais aucune branche n'avait craqué. Lui aussi m'avait reconnue, et d'abord le nom d'Anne de la Trave lui vint aux lèvres. J'étais assise; lui, debout, comme sur la photographie. Je regardais, à travers la chemise de tussor, l'endroit où j'avais enfoncé l'épingle : curiosité dépouillée de toute passion. Etait-il beau? Un front construit — les yeux veloutés de sa race — de trop grosses joues — et puis ce qui me dégoûte dans les garçons de cet âge : des boutons, les signes du sang en mouvement; tout ce qui suppure; surtout ces paumes moites qu'il essuyait avec un mouchoir, avant de vous serrer la main. Mais son beau regard brûlait; j'aimais cette grande

bouche toujours un peu ouverte sur des dents aiguës : gueule d'un jeune chien qui a chaud. Et moi, comment étais-je? Très famille, je me souviens. Déjà je le prenais de haut, l'accusais, sur un ton solennel, « de porter le trouble et « la division dans un intérieur honorable ». Ah! rappelle-toi sa stupéfaction non jouée, ce juvénile éclat de rire : « Alors, vous croyez que je « veux l'épouser? Vous croyez que je brigue cet « honneur? » Je mesurai d'un coup d'œil, avec stupeur, cet abîme entre la passion d'Anne et l'indifférence du garçon. Il se défendait avec feu : certes, comment ne pas céder au charme d'une enfant délicieuse? Il n'est point défendu de jouer; et justement parce qu'il ne pouvait même être question de mariage entre eux, le jeu lui avait paru anodin. Sans doute avait-il feint de partager les intentions d'Anne... et comme, juchée sur mes grands chevaux, je l'interrompais, il repartit avec véhémence qu'Anne elle-même pouvait lui rendre ce témoignage qu'il avait su ne pas aller trop loin; que, pour le reste, il ne doutait point que Mlle de la Trave lui dût les seules heures de vraie passion qu'il lui serait sans doute donné de connaître durant sa morne existence : « Vous me dites qu'elle

« souffre, madame; mais croyez-vous qu'elle ait « rien de meilleur à attendre de sa destinée que « cette souffrance? Je vous connais de réputa- « tion; je sais qu'on peut vous dire ces choses « et que vous ne ressemblez pas aux gens d'ici. « Avant qu'elle ne s'embarque pour la plus « lugubre traversée à bord d'une vieille maison « de Saint-Clair, j'ai pourvu Anne d'un capital « de sensations, de rêves — de quoi la sauver « peut-être du désespoir et, en tout cas, de l'abru- « tissement. » Je ne me souviens plus si je fus crispée par cet excès de prétention, d'affectation, ou si même j'y fus sensible. Au vrai, son débit était si rapide que d'abord je ne le suivais pas; mais bientôt mon esprit s'accoutuma à cette volubilité : « Me croire capable, moi, de souhai- « ter un tel mariage; de jeter l'ancre dans ce « sable; ou de me charger à Paris d'une petite « fille? Je garderai d'Anne une image adorable, « certes; et au moment où vous m'avez surpris, « je pensais à elle justement... Mais comment « peut-on se fixer, madame? Chaque minute doit « apporter sa joie — une joie différente de « toutes celles qui l'ont précédée. »

« Cette avidité d'un jeune animal, cette intelligence dans un seul être, cela me paraissait si

étrange que je l'écoutais sans l'interrompre. Oui, décidément, j'étais éblouie : à peu de frais, grand Dieu! Mais je l'étais. Je me rappelle ce piétinement, ces cloches, ces cris sauvages de bergers qui annonçaient de loin l'approche d'un troupeau. Je dis au garçon que peut-être cela paraîtrait drôle que nous fussions ensemble dans cette cabane; j'aurais voulu qu'il répondît que mieux valait ne faire aucun bruit jusqu'à ce que fût passé le troupeau; je me serais réjouie de ce silence côte à côte, de cette complicité (déjà je devenais, moi aussi, exigeante, et souhaitais que chaque minute m'apportât de quoi vivre). Mais Jean Azévédo ouvrit sans protester la porte de la palombière et, cérémonieusement, s'effaça. Il ne me suivit jusqu'à Argelouse qu'après s'être assuré que je n'y voyais point d'obstacle. Ce retour, qu'il me parut rapide, bien que mon compagnon ait trouvé le temps de toucher à mille sujets! il rajeunissait étrangement ceux que je croyais un peu connaître : par exemple, sur la question religieuse, comme je reprenais ce que j'avais accoutumé de dire en famille, il m'interrompait : « Oui, sans doute... mais c'est « plus compliqué que cela... » En effet, il projetait dans le débat des clartés qui me parais-

saient admirables... Etaient-elles en somme si admirables?... Je crois bien que je vomirais aujourd'hui ce ragoût : il disait qu'il avait longtemps cru que rien n'importait hors la recherche, la poursuite de Dieu : « S'embarquer, prendre « la mer, fuir comme la mort ceux qui se per- « suadent d'avoir trouvé, s'immobilisent, bâ- « tissent des abris pour y dormir; longtemps je « les ai méprisés... »

« Il me demanda si j'avais lu *La Vie du Père de Foucauld* par René Bazin; et comme j'affectais de rire, il m'assura que ce livre l'avait bouleversé : « Vivre dangereusement, au sens pro- « fond, ajouta-t-il, ce n'est peut-être pas tant de « chercher Dieu que de le trouver et, l'ayant « découvert, que de demeurer dans son orbite. » Il me décrivit : « la grande aventure des mys- « tiques », se plaignit de son tempérament qui lui interdisait de la tenter, « mais aussi loin « qu'allait son souvenir, il ne se rappelait pas « avoir été pur ».

« Tant d'impudeur, cette facilité à se livrer, que cela me changeait de la discrétion provinciale, du silence que chez nous chacun garde sur sa vie intérieure! Les ragots de Saint-Clair ne touchent qu'aux apparences : les cœurs ne se

découvrent jamais. Que sais-je de Bernard, au fond? N'y a-t-il pas en lui infiniment plus que cette caricature dont je me contente, lorsqu'il faut me le représenter? Jean parlait et je demeurais muette : rien ne me venait aux lèvres que les phrases habituelles dans nos discussions de famille. De même qu'ici toutes les voitures sont « à la voie », c'est-à-dire assez larges pour que les roues correspondent exactement aux ornières des charrettes, toutes mes pensées, jusqu'à ce jour, avaient été « à la voie » de mon père, de mes beaux-parents. Jean Azévédo allait tête nue; je revois cette chemise ouverte sur une poitrine d'enfant, son cou trop fort. Ai-je subi un charme physique? Ah! Dieu, non! Mais il était le premier homme que je rencontrais et pour qui comptait, plus que tout, la vie de l'esprit. Ses maîtres, ses amis parisiens dont il me rappelait sans cesse les propos ou les livres, me défendaient de le considérer ainsi qu'un phénomène : il faisait partie d'une élite nombreuse, « ceux qui existent », disait-il. Il citait des noms, n'imaginant même pas que je les pusse ignorer; et je feignais de ne pas les entendre pour la première fois.

« Lorsqu'au détour de la route apparut le champ d'Argelouse : « Déjà! » m'écriai-je. Des

fumées d'herbes brûlées traînaient au ras de cette pauvre terre qui avait donné son seigle; par une entaille dans le talus, un troupeau coulait comme du lait sale et paraissait brouter le sable. Il fallait que Jean traversât le champ pour atteindre Vilméja. Je lui dis : « Je vous accom-« pagne; toutes ces questions me passionnent. » Mais nous ne trouvâmes plus rien à nous dire. Les tiges coupées du seigle, à travers les sandales, me faisaient mal. J'avais le sentiment qu'il souhaitait d'être seul, sans doute pour suivre à loisir une pensée qui lui était venue. Je lui fis remarquer que nous n'avions pas parlé d'Anne; il m'assura que nous n'étions pas libres de choisir le sujet de nos colloques, ni d'ailleurs de nos méditations : « ou alors, ajouta-t-il avec « superbe, il faut se plier aux méthodes inven-« tées par les mystiques... Les êtres comme nous « suivent toujours des courants, obéissent à des « pentes... » ainsi ramenait-il tout à ses lectures de ce moment-là. Nous prîmes rendez-vous pour arrêter, au sujet d'Anne, un plan de conduite. Il parlait distraitement et, sans répondre à une question que je lui faisais, il se baissa : d'un geste d'enfant, il me montrait un cèpe, qu'il approcha de son nez, de ses lèvres. »

VII

Bernard, sur le seuil, guettait le retour de Thérèse : « Je n'ai rien! Je n'ai rien! cria-t-il, dès qu'il aperçut sa robe dans l'ombre. Crois-tu que, bâti comme tu me vois, je suis anémique? C'est à ne pas croire et c'est pourtant vrai : il ne faut pas se fier à l'apparence; je vais suivre un traitement... le traitement Fowler : c'est de l'arsenic; l'important est que je retrouve l'appétit. »

Thérèse se souvient que d'abord elle ne s'irrita pas : tout ce qui lui venait de Bernard l'atteignait moins que d'habitude (comme si le coup eût été porté de plus loin). Elle ne l'entendait pas, le corps et l'âme orientés vers un autre univers où vivent des êtres avides et qui ne souhaitent que connaître, que comprendre — et, selon un mot qu'avait répété Jean avec un air de satisfaction profonde, « devenir ce qu'ils

sont ». Comme à table, elle parlait enfin de sa rencontre, Bernard lui cria : « Tu ne me le disais pas? quel drôle de type tu es tout de même! Eh bien? Qu'est-ce que vous avez décidé? »

Elle improvisa aussitôt le plan qui devait être en effet suivi : Jean Azévédo acceptait d'écrire une lettre à Anne où il saurait en douceur lui enlever tout espoir. Bernard s'était esclaffé lorsque Thérèse lui avait soutenu que le jeune homme ne tenait pas du tout à ce mariage : un Azévédo ne pas tenir à épouser Anne de la Trave! « Ah! çà, tu es folle? Tout simplement, il sait qu'il n'y a rien à faire; ces gens-là ne se risquent pas lorsqu'ils sont sûrs de perdre. Tu es encore naïve, ma petite. »

A cause des moustiques, Bernard n'avait pas voulu que la lampe fût allumée; ainsi ne vit-il pas le regard de Thérèse. « Il avait retrouvé appétit », comme il disait. Déjà le médecin de Bordeaux lui avait rendu la vie.

« Ai-je souvent revu Jean Azévédo? Il a quitté Argelouse vers la fin d'octobre... Peut-être fîmes-nous cinq ou six promenades; je n'isole que celle où nous nous occupâmes de rédiger ensemble

la lettre pour Anne. Le naïf garçon s'arrêtait à des formules qu'il croyait apaisantes, et dont je sentais, sans lui en rien dire, toute l'horreur. Mais nos dernières courses, je les confonds dans un souvenir unique. Jean Azévédo me décrivait Paris, ses camaraderies, et j'imaginais un royaume dont la loi eût été de « devenir soi-même ». « Ici vous êtes condamnée au men-« songe jusqu'à la mort. » Prononçait-il de telles paroles avec intention? De quoi me soupçonnait-il? C'était impossible, à l'entendre, que je pusse supporter ce climat étouffant : « Regar-« dez, me disait-il, cette immense et uniforme « surface de gel où toutes les âmes ici sont « prises; parfois une crevasse découvre l'eau « noire : quelqu'un s'est débattu, a disparu; la « croûte se reforme... car chacun, ici comme ail-« leurs, naît avec sa loi propre; ici comme ail-« leurs, chaque destinée est particulière; et pour-« tant, il faut se soumettre à ce morne des-« tin commun; quelques-uns résistent : d'où ces « drames sur lesquels les familles font silence. « Comme on dit ici : « Il faut faire le silence... »

« — Ah! oui! m'écriai-je. Parfois je me suis « enquise de tel grand-oncle, de telle aïeule, dont « les photographies ont disparu de tous les

« albums, et je n'ai jamais recueilli de réponse, « sauf, une fois, cet aveu : « Il a disparu... on « l'a fait disparaître. »

« Jean Azévédo redoutait-il pour moi ce destin? Il assurait que l'idée ne lui serait pas venue d'entretenir Anne de ces choses, parce que, en dépit de sa passion, elle était une âme toute simple, à peine rétive, et qui bientôt serait asservie : « Mais vous! Je sens dans toutes vos paroles « une faim et une soif de sincérité... » Faudra-t-il rapporter exactement ces propos à Bernard? Folie d'espérer qu'il y puisse rien entendre! Qu'il sache, en tout cas, que je ne me suis pas rendue sans lutte. Je me rappelle avoir opposé au garçon qu'il parait de phrases habiles le plus vil consentement à la déchéance. J'eus même recours à des souvenirs de lectures morales qu'on nous faisait au lycée. « Etre soi-même? répé- « tai-je, mais nous ne sommes que dans la me- « sure où nous nous créons. » (Inutile de développer; mais peut-être faudra-t-il développer pour Bernard.) Azévédo niait qu'il existât une déchéance pire que celle de se renier. Il prétendait qu'il n'était pas de héros ni de saint qui n'eût fait plus d'une fois le tour de soi-même, qui n'eût d'abord atteint toutes ses limites : « Il

« faut se dépasser pour trouver Dieu », répétait-il. Et encore : « S'accepter, cela oblige les « meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes, « mais à visage découvert et dans un combat « sans ruse. Et c'est pourquoi il arrive souvent « que ces affranchis se convertissent à la religion « la plus étroite. »

« Ne pas discuter avec Bernard le bien-fondé de cette morale — lui accorder même que ce sont là sans doute de pauvres sophismes; mais qu'il comprenne, qu'il s'efforce de comprendre jusqu'où une femme de mon espèce en pouvait être atteinte et ce que j'éprouvais, le soir, dans la salle à manger d'Argelouse : Bernard, au fond de la cuisine proche, enlevait ses bottes, racontait en patois les prises de la journée. Les palombes captives se débattaient, gonflaient le sac jeté sur la table; Bernard mangeait lentement, tout à la joie de l'appétit reconquis — comptait avec amour les gouttes de « Fowler » : « C'est « la santé », répétait-il. Un grand feu brûlait et, au dessert, il n'avait qu'à tourner son fauteuil, pour tendre à la flamme ses pieds chaussés de feutres. Ses yeux se fermaient sur *La Petite Gironde*. Parfois il ronflait, mais aussi souvent je ne l'entendais même pas respirer. Les savates

de Balionte traînaient encore à la cuisine; puis elle apportait les bougeoirs. Et c'était le silence : le silence d'Argelouse! Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence : il cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit, hors parfois une chouette ululante (nous croyons entendre, dans la nuit, le sanglot que nous retenions).

« Ce fut surtout après le départ d'Azévédo que je l'ai connu, ce silence. Tant que je savais qu'au jour Jean de nouveau m'apparaîtrait, sa présence rendait inoffensives les ténèbres extérieures; son sommeil proche peuplait les landes et la nuit. Dès qu'il ne fut plus à Argelouse, après cette rencontre dernière où il me donna rendez-vous dans un an, plein de l'espoir, me disait-il, qu'à cette époque je saurais me délivrer (j'ignore encore aujourd'hui s'il parlait ainsi légèrement ou avec une arrière-pensée. J'incline à croire que ce Parisien n'en pouvait plus de silence, du silence d'Argelouse, et qu'il adorait en moi son unique auditoire), dès que je l'eus quitté, je crus pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue; et parfois je me demandais si j'atteindrais enfin

l'air libre avant l'asphyxie. Jusqu'à mes couches, en janvier, rien n'arriva... »

Ici, Thérèse hésite; s'efforce de détourner sa pensée de ce qui se passa dans la maison d'Argelouse, le surlendemain du départ de Jean : « Non, non, songe-t-elle, cela n'a rien à voir avec ce que je devrai tout à l'heure expliquer à Bernard; je n'ai pas de temps à perdre sur des pistes qui ne mènent à rien. » Mais la pensée est rétive; impossible de l'empêcher de courir où elle veut : Thérèse n'anéantira pas dans son souvenir ce soir d'octobre. Au premier étage, Bernard se déshabillait; Thérèse attendait que la bûche fût tout à fait consumée pour le rejoindre — heureuse de demeurer seule un instant : que faisait Jean Azévédo à cette heure? Peut-être buvait-il dans ce petit bar dont il lui avait parlé; peut-être (tant la nuit était douce) roulait-il, en auto, avec un ami, dans le bois de Boulogne désert. Peut-être travaillait-il à sa table, et Paris grondait au loin; le silence, c'était lui qui le créait, qui le conquérait sur le vacarme du monde; il ne lui était pas imposé du dehors comme celui qui étouffait Thérèse; ce silence était son œuvre et ne s'étendait pas plus

loin que la lueur de la lampe, que les rayons chargés de livres... Ainsi songeait Thérèse; et voici que le chien aboya, puis gémit, et une voix connue, une voix exténuée, dans le vestibule, l'apaisait : Anne de la Trave ouvrit la porte; elle arrivait de Saint-Clair à pied, dans la nuit — les souliers pleins de boue. Dans sa petite figure vieillie, ses yeux brillaient. Elle jeta son chapeau sur un fauteuil; demanda : « Où est-il? »

Thérèse et Jean, la lettre écrite et mise à la poste, avaient cru cette affaire finie — très loin d'imaginer qu'Anne pût ne pas lâcher prise — comme si un être cédait à des raisons, à des raisonnements lorsqu'il s'agit de sa vie même! Elle avait pu tromper la surveillance de sa mère et monter dans un train. Sur la route ténébreuse d'Argelouse, la coulée de ciel clair entre les cimes l'avait guidée. « Le tout était de le revoir; si elle le revoyait, il serait reconquis; il fallait le revoir. » Elle trébuchait, se tordait les pieds dans les ornières, tant elle avait hâte d'atteindre Argelouse. Et maintenant Thérèse lui dit que Jean est parti, qu'il est à Paris. Anne fait non, de la tête, elle ne la croit pas; elle a besoin de ne pas la croire pour ne pas s'effondrer de fatigue et de désespoir :

« Tu mens comme tu as toujours menti. »

Et comme Thérèse protestait, elle ajouta :

« Ah! tu l'as bien, toi, l'esprit de famille! Tu poses pour l'affranchie... Mais depuis ton mariage, tu es devenue d'emblée une femme de la famille... Oui, oui, c'est entendu : tu as cru bien faire; tu me trahissais pour me sauver, hein? Je te fais grâce de tes explications. »

Comme elle rouvrait la porte, Thérèse lui demanda où elle allait.

« A Vilméja, chez lui.

— Je te répète qu'il n'y est plus depuis deux jours.

— Je ne te crois pas. »

Elle sortit. Thérèse alors alluma la lanterne accrochée dans le vestibule et la rejoignit :

« Tu t'égares, ma petite Anne : tu suis le chemin de Biourge. Vilméja, c'est par là. »

Elles traversèrent la brume qui débordait d'une prairie. Des chiens s'éveillèrent. Voici les chênes de Vilméja, la maison non pas endormie mais morte. Anne tourne autour de ce sépulcre vide, frappe à la porte des deux poings. Thérèse, immobile, a posé la lanterne dans l'herbe. Elle voit le fantôme léger de son amie se coller à chaque fenêtre du rez-de-chaussée. Sans doute

Anne répète-t-elle un nom, mais sans le crier, sachant que c'est bien inutile. La maison, quelques instants, la cache; elle reparaît, atteint encore la porte, glisse sur le seuil, les bras noués autour des genoux où sa figure se dérobe. Thérèse la relève, l'entraîne. Anne, trébuchant, répète : « Je partirai demain matin pour Paris. Paris n'est pas si grand; je le trouverai dans Paris... » mais du ton d'une enfant à bout de résistance et qui déjà s'abandonne.

Bernard, éveillé par le bruit de leurs voix, les attendait en robe de chambre, dans le salon. Thérèse a tort de chasser le souvenir de la scène qui éclata entre le frère et la sœur. Cet homme capable de prendre rudement les poignets d'une petite fille exténuée, de la traîner jusqu'à une chambre du deuxième, d'en verrouiller la porte, c'est ton mari, Thérèse : ce Bernard qui, d'ici deux heures, sera ton juge. L'esprit de famille l'inspire, le sauve de toute hésitation. Il sait toujours, en toute circonstance, ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la famille. Pleine d'angoisse, tu prépares un long plaidoyer; mais seuls les hommes sans principes peuvent céder à une raison étrangère. Bernard se moque bien de tes arguments : « Je sais ce que j'ai à faire. » Il

sait toujours ce qu'il a à faire. Si parfois il hésite, il dit : « Nous en avons parlé en famille et nous avons jugé que... »; comment peux-tu douter qu'il n'ait préparé sa sentence? Ton sort est fixé à jamais : tu ferais aussi bien de dormir.

VIII

Après que les La Trave eurent ramené Anne vaincue à Saint-Clair, Thérèse, jusqu'aux approches de sa délivrance, n'avait plus quitté Argelouse. Elle en connut vraiment le silence, durant ces nuits démesurées de novembre. Une lettre adressée à Jean Azévédo était demeurée sans réponse. Sans doute estimait-il que cette provinciale ne valait pas l'ennui d'une correspondance. D'abord, une femme enceinte, cela ne fait jamais un beau souvenir. Peut-être, à distance, jugeait-il Thérèse fade, cet imbécile que de fausses complications, des attitudes eussent retenu! Mais que pouvait-il comprendre à cette simplicité trompeuse, à ce regard direct, à ces gestes jamais hésitants? Au vrai, il la croyait capable, comme la petite Anne, de le prendre au

mot, de quitter tout et de le suivre. Jean Azévédo se méfiait des femmes qui rendent les armes trop tôt pour que l'assaillant ait le loisir de lever le siège. Il ne redoutait rien autant que la victoire, que le fruit de la victoire. Thérèse, pourtant, s'efforçait de vivre dans l'univers de ce garçon; mais des livres que Jean admirait, et qu'elle avait fait venir de Bordeaux, lui parurent incompréhensibles. Quel désœuvrement! Il ne fallait pas lui demander de travailler à la layette : « Ce n'était pas sa partie », répétait Mme de la Trave. Beaucoup de femmes meurent en couches, à la campagne. Thérèse faisait pleurer tante Clara en affirmant qu'elle finirait comme sa mère, qu'elle était sûre de n'en pas réchapper. Elle ne manquait pas d'ajouter que « ça lui était égal de mourir ». Mensonge! Jamais elle n'avait désiré si ardemment de vivre; jamais non plus Bernard ne lui avait montré tant de sollicitude : « Il se souciait non de moi, mais de ce que je portais dans mes flancs. En vain, de son affreux accent, rabâchait-il : « Re« prends de la purée... Ne mange pas de pois« son... Tu as assez marché aujourd'hui... » Je n'en étais pas plus touchée que ne l'est une nourrice étrangère que l'on étrille pour la qua-

lité de son lait. Les La Trave vénéraient en moi un vase sacré; le réceptacle de leur progéniture; aucun doute que, le cas échéant, ils m'eussent sacrifiée à cet embryon. Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. Je n'étais que le sarment; aux yeux de la famille, le fruit attaché à mes entrailles comptait seul. »

« Jusqu'à la fin de décembre, il fallut vivre dans ces ténèbres. Comme si ce n'eût pas été assez des pins innombrables, la pluie ininterrompue multipliait autour de la sombre maison ses millions de barreaux mouvants. Lorsque l'unique route de Saint-Clair menaça de devenir impraticable, je fus ramenée au bourg, dans la maison à peine moins ténébreuse que celle d'Argelouse. Les vieux platanes de la Place disputaient encore leurs feuilles au vent pluvieux. Incapable de vivre ailleurs qu'à Argelouse, tante Clara ne voulut pas s'établir à mon chevet: mais elle faisait souvent la route, par tous les temps, dans son cabriolet « à la voie »; elle m'apportait ces chatteries que j'avais tant aimées, petite fille, et qu'elle croyait que j'aimais encore, ces boules grises de seigle et de miel, appelées miques; le gâteau dénommé fougasse ou rou-

madjade. Je ne voyais Anne qu'aux repas, et elle ne m'adressait plus la parole; résignée, semblait-il, réduite, elle avait perdu d'un coup sa fraîcheur. Ses cheveux trop tirés découvraient de vilaines oreilles pâles. On ne prononçait pas le nom du fils Deguilhem, mais Mme de la Trave affirmait que si Anne ne disait pas oui encore, elle ne disait plus non. Ah! Jean l'avait bien jugée : il n'avait pas fallu longtemps pour lui passer la bride et pour la mettre au pas. Bernard allait moins bien parce qu'il avait recommencé de boire des apéritifs. Quelles paroles échangeaient ces êtres autour de moi? Ils s'entretenaient beaucoup du curé, je me souviens (nous habitions en face du presbytère). On se demandait, par exemple, « pourquoi il avait traversé « quatre fois la place dans la journée, et « chaque fois il avait dû rentrer par un autre « chemin... »

Sur quelques propos de Jean Azévédo, Thérèse prêtait plus d'attention à ce prêtre jeune encore, sans communication avec ses paroissiens qui le trouvaient fier : « Ce n'est pas le genre qu'il faut ici. » Durant ses rares visites chez les La Trave, Thérèse observait ses tempes blanches, ce haut front. Aucun ami. Comment passait-il ses soirées?

Pourquoi avait-il choisi cette vie? « Il est très exact, disait Mme de la Trave; il fait son adoration tous les soirs; mais il manque d'onction, je ne le trouve pas ce qui s'appelle pieux. Et pour les œuvres, il laisse tout tomber. » Elle déplorait qu'il eût supprimé la fanfare du patronage; les parents se plaignaient de ce qu'il n'accompagnait plus les enfants sur le terrain de football : « C'est très joli d'avoir toujours le nez dans ses livres, mais une paroisse est vite perdue. » Thérèse, pour l'entendre, fréquenta l'église. « Vous vous y décidez, ma petite, juste au moment où votre état vous en aurait dispensée. » Les prônes du curé, touchant le dogme ou la morale, étaient impersonnels. Mais Thérèse s'intéressait à une inflexion de voix, à un geste; un mot parfois semblait plus lourd... Ah! lui, peut-être, aurait-il pu l'aider à débrouiller en elle ce monde confus; différent des autres, lui aussi avait pris un parti tragique; à sa solitude intérieure, il avait ajouté ce désert que crée la soutane autour de l'homme qui la revêt. Quel réconfort puisait-il dans ces rites quotidiens? Thérèse aurait voulu assister à sa messe dans la semaine, alors que, sans autre témoin que l'enfant de chœur, il murmurait des pa-

roles, courbé sur un morceau de pain. Mais cette démarche eût paru étrange à sa famille et aux gens du bourg, on aurait crié à la conversion.

Autant que Thérèse ait souffert à cette époque, ce fut au lendemain de ses couches qu'elle commença vraiment de ne pouvoir plus supporter la vie. Rien n'en paraissait à l'extérieur; aucune scène entre elle et Bernard; et elle montrait plus de déférence envers ses beaux-parents que ne le faisait son mari lui-même. C'était là le tragique; qu'il n'y eût pas une raison de rupture; l'événement était impossible à prévoir qui aurait empêché les choses d'aller leur train jusqu'à la mort. La mésentente suppose un terrain de rencontre où se heurter; mais Thérèse ne rencontrait jamais Bernard, et moins encore ses beaux-parents; leurs paroles ne l'atteignaient guère; l'idée ne lui venait pas qu'il fût nécessaire d'y répondre. Avaient-ils seulement un vocabulaire commun? Ils donnaient aux mots essentiels un sens différent. Si un cri sincère échappait à Thérèse, la famille avait admis, une fois pour toutes, que la jeune femme adorait les boutades. « Je fais semblant de ne pas entendre, disait Mme de la Trave, et si elle insiste, de n'y

pas attacher d'importance; elle sait qu'avec nous ça ne prend pas... »

Pourtant Mme de la Trave supportait mal, chez Thérèse, cette affectation de ne pouvoir souffrir que les gens fissent des cris sur sa ressemblance avec la petite Marie. Les exclamations coutumières : (« Celle-là, vous ne pouvez pas la renier... ») jetaient la jeune femme dans des sentiments extrêmes qu'elle ne savait pas toujours dissimuler. « Cette enfant n'a rien de moi, insistait-elle. Voyez cette peau brune, ces yeux de jais. Regardez mes photos : j'étais une petite fille blafarde. »

Elle ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder en commun. Le bruit commençait de courir que le sentiment maternel ne l'étouffait pas. Mais Mme de la Trave assurait qu'elle aimait sa fille à sa manière : « Bien sûr, il ne faut pas lui demander de surveiller son bain ou de changer ses couches : ce n'est pas dans ses cordes; mais je l'ai vue demeurer des soirées entières, assise auprès du berceau, se retenant de fumer pour regarder la petite dormir... D'ailleurs nous avons une bonne très sérieuse; et puis Anne est là; ah! celle-là, je vous

jure que ce sera une fameuse petite maman... » Depuis qu'un enfant respirait dans la maison, c'était vrai qu'Anne avait recommencé de vivre. Toujours un berceau attire les femmes; mais Anne, plus qu'aucune autre, maniait l'enfant avec une profonde joie. Pour pénétrer plus librement chez la petite, elle avait fait la paix avec Thérèse, sans que rien ne subsistât de leur tendresse ancienne, hors des gestes, des appellations familières. La jeune fille redoutait surtout la jalousie maternelle de Thérèse : « La petite me connaît bien mieux que sa mère. Dès qu'elle me voit, elle rit. L'autre jour, je l'avais dans mes bras; elle s'est mise à hurler lorsque Thérèse a voulu la prendre. Elle me préfère, au point que j'en suis parfois gênée... »

Anne avait tort d'être gênée. Thérèse, à ce moment de sa vie, se sentait détachée de sa fille comme de tout le reste. Elle apercevait les êtres et les choses et son propre corps et son esprit même, ainsi qu'un mirage, une vapeur suspendue en dehors d'elle. Seul, dans ce néant, Bernard prenait une réalité affreuse : sa corpulence, sa voix du nez, et ce ton péremptoire, cette satisfaction. Sortir du monde... Mais comment? et où aller? Les premières chaleurs acca-

blaient Thérèse. Rien ne l'avertissait de ce qu'elle était au moment de commettre. Que se passa-t-il cette année-là? Elle ne se souvient d'aucun incident, d'aucune dispute; elle se rappelle avoir exécré son mari plus que de coutume, le jour de la Fête-Dieu, alors qu'entre les volets mi-clos elle guettait la procession. Bernard était presque le seul homme derrière le dais. Le village, en quelques instants, était devenu désert, comme si c'eût été un lion, et non un agneau, qu'on avait lâché dans les rues... Les gens se terraient pour n'être pas obligés de se découvrir ou de se mettre à genoux. Une fois le péril passé, les portes se rouvraient une à une. Thérèse dévisagea le curé, qui avançait les yeux presque fermés, portant des deux mains cette chose étrange. Ses lèvres remuaient : à qui parlait-il avec cet air de douleur? Et tout de suite, derrière lui, Bernard « qui accomplissait son devoir ».

Des semaines se succédèrent sans que tombât une goutte d'eau. Bernard vivait dans la terreur de l'incendie, et de nouveau souffrait de son cœur. Cinq cents hectares avaient brûlé du côté de Louchats : « Si le vent avait soufflé du nord,

mes pins de Balisac étaient perdus. » Thérèse attendait elle ne savait quoi de ce ciel inaltérable. Il ne pleuvrait jamais plus... Un jour toute la forêt crépiterait alentour, et le bourg même ne serait pas épargné. Pourquoi les villages des Landes ne brûlent-ils jamais? Elle trouvait injuste que les flammes choisissent toujours les pins, jamais les hommes. En famille, on discutait indéfiniment sur les causes du sinistre : une cigarette jetée? la malveillance? Thérèse rêvait qu'une nuit elle se levait, sortait de la maison, gagnait la forêt la plus envahie de brandes, jetait sa cigarette, jusqu'à ce qu'une immense fumée ternît le ciel de l'aube... Mais elle chassait cette pensée, ayant l'amour des pins dans le sang; ce n'était pas aux arbres qu'allait sa haine.

La voici au moment de regarder en face l'acte qu'elle a commis. Quelle explication fournir à Bernard? Rien à faire que de lui rappeler point par point comment la chose arriva. C'était ce jour du grand incendie de Mano. Des hommes entraient dans la salle à manger où la famille déjeunait en hâte. Les uns assuraient que le feu paraissait très éloigné de Saint-Clair; d'autres insistaient pour que sonnât le tocsin. Le parfum

de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s'oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l'eau. Il avale d'un coup le remède sans, qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. Tout le monde a quitté la table — sauf elle qui ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame autre que le sien. Le tocsin ne sonne pas. Bernard rentre enfin : « Pour une fois, tu as eu raison de ne pas t'agiter : c'est du côté de Mano que ça brûle... » Il demande : « Est-ce que j'ai pris mes gouttes? » et sans attendre la réponse, de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute? « Impossible que j'aie prémédité de me taire. »

Pourtant, cette nuit-là, lorsqu'au chevet de Bernard vomissant et pleurant, le docteur Pédemay l'interrogea sur les incidents de la journée, elle ne dit rien de ce qu'elle avait vu à table. Il eût été pourtant facile, sans se compromettre,

d'attirer l'attention du docteur sur l'arsenic que prenait Bernard. Elle aurait pu trouver une phrase comme celle-ci : « Je ne m'en suis pas rendu compte au moment même... Nous étions tous affolés par cet incendie... mais je jurerais, maintenant, qu'il a pris une double dose... » Elle demeura muette; éprouva-t-elle seulement la tentation de parler? L'acte qui, durant le déjeuner, était déjà en elle à son insu, commença alors d'émerger du fond de son être — informe encore, mais à demi baigné de conscience.

Après le départ du docteur, elle avait regardé Bernard endormi enfin; elle songeait : « Rien ne prouve que ce soit *cela;* ce peut être une crise d'appendicite, bien qu'il n'y ait aucun autre symptôme... ou un cas de grippe infectieuse. » Mais Bernard, le surlendemain, était sur pied. « Il y avait des chances pour que ce fût *cela.* » Thérèse ne l'aurait pas juré; elle aurait aimé à en être sûre. « Oui, je n'avais pas du tout le sentiment d'être la proie d'une tentation horrible; il s'agissait d'une curiosité un peu dangereuse à satisfaire. Le premier jour où, avant que Bernard entrât dans la salle, je fis tomber des gouttes de Fowler dans son verre, je me souviens d'avoir répété : « Une seule fois, pour en

« avoir le cœur net... je saurai si c'est cela qui l'a « rendu malade. Une seule fois, et ce sera fini. »

Le train ralentit, siffle longuement, repart. Deux ou trois feux dans l'ombre : la gare de Saint-Clair. Mais Thérèse n'a plus rien à examiner; elle s'est engouffrée dans le crime béant; elle a été aspirée par le crime; ce qui a suivi, Bernard le connaît aussi bien qu'elle-même : cette soudaine reprise de son mal, et Thérèse le veillant nuit et jour, quoiqu'elle parût à bout de forces et qu'elle fût incapable de rien avaler (au point qu'il la persuada d'essayer du traitement Fowler et qu'elle obtint du docteur Pédemay une ordonnance). Pauvre docteur! Il s'étonnait de ce liquide verdâtre que vomissait Bernard; il n'aurait jamais cru qu'un tel désaccord pût exister entre le pouls d'un malade et sa température; il avait maintes fois constaté dans la paratyphoïde un pouls calme en dépit d'une forte fièvre — mais que pouvaient signifier ces pulsations précipitées et cette température au-dessous de la normale? Grippe infectieuse, sans doute : la grippe, cela dit tout.

Mme de la Trave songeait à faire venir un grand médecin consultant, mais ne voulait pas

froisser le docteur, ce vieil ami; et puis Thérèse craignait de frapper Bernard. Pourtant, vers la mi-août, après une crise plus alarmante, Pédemay, de lui-même, souhaita l'avis d'un de ses confrères; heureusement, dès le lendemain, l'état de Bernard s'améliorait; trois semaines plus tard, on parlait de convalescence. « Je l'ai échappé belle, disait Pédemay. Si le grand homme avait eu le temps de venir, il aurait obtenu toute la gloire de cette cure. »

Bernard se fit transporter à Argelouse, comptant bien être guéri pour la chasse à la palombe. Thérèse se fatigua beaucoup à cette époque : une crise aiguë de rhumatismes retenait au lit tante Clara; tout retombait sur la jeune femme : deux malades, un enfant; sans compter les besognes que tante Clara avait laissées en suspens. Thérèse mit beaucoup de bonne volonté à la relayer auprès des pauvres gens d'Argelouse. Elle fit le tour des métairies, s'occupa, comme sa tante, de faire exécuter les ordonnances, paya de sa bourse les remèdes. Elle ne songea pas à s'attrister de ce que la métairie de Vilméja demeurait close. Elle ne pensait plus à Jean Azévédo, ni à personne au monde. Elle traversait, seule, un tunnel, vertigineusement; elle en était

au plus obscur; il fallait, sans réfléchir, comme une brute, sortir de ces ténèbres, de cette fumée, atteindre l'air libre, vite! vite!

Au début de décembre, une reprise de son mal terrassa Bernard : un matin, il s'était réveillé grelottant, les jambes inertes et insensibles. Et ce qui suivit! Le médecin consultant amené un soir de Bordeaux par M. de la Trave; son long silence, après qu'il eut examiné le malade (Thérèse tenait la lampe et Balionte se souvient encore qu'elle était plus blanche que les draps); sur le palier mal éclairé, Pédemay, baissant la voix à cause de Thérèse aux écoutes, explique à son confrère que Darquey, le pharmacien, lui avait montré deux de ses ordonnances falsifiées : à la première une main criminelle avait ajouté : *Liqueur de Fowler;* sur l'autre figuraient d'assez fortes doses de chloroforme, de digitaline, d'aconitine. Balion les avait apportées à la pharmacie, en même temps que beaucoup d'autres. Darquey, tourmenté d'avoir livré ces toxiques, avait couru, le lendemain, chez Pédemay... Oui, Bernard connaît toutes ces choses aussi bien que Thérèse elle-même. Une voiture sanitaire l'avait transporté, d'urgence, à Bordeaux, dans une clinique; et dès ce jour-là il commença

d'aller mieux. Thérèse était demeurée seule à Argelouse; mais quelle que fût sa solitude, elle percevait autour d'elle une immense rumeur; bête tapie qui entend se rapprocher la meute; accablée comme après une course forcenée — comme si, tout près du but, la main tendue déjà, elle avait été soudain précipitée à terre, les jambes rompues. Son père était venu un soir, à la fin de l'hiver, l'avait conjurée de se disculper. Tout pouvait être sauvé encore. Pédemay avait consenti à retirer sa plainte, prétendait n'être plus sûr qu'une de ses ordonnances ne fût pas tout entière de sa main. Pour l'aconitine, le chloroforme et la digitaline, il ne pouvait en avoir prescrit d'aussi fortes doses; mais puisque aucune trace n'en avait été relevée dans le sang du malade...

Thérèse se souvient de cette scène avec son père, au chevet de tante Clara. Un feu de bois éclairait la chambre; aucun d'eux ne désirait la lampe. Elle expliquait de sa voix monotone d'enfant qui récite une leçon (cette leçon qu'elle repassait durant ses nuits sans sommeil) : « J'ai rencontré sur la route un homme qui n'était pas d'Argelouse, et qui m'a dit que puisque j'envoyais quelqu'un chez Darquey, il espérait que

je voudrais bien me charger de son ordonnance; il devait de l'argent à Darquey et aimait mieux ne pas se montrer à la pharmacie... Il promettait de venir chercher les remèdes à la maison, mais ne m'a laissé ni son nom ni son adresse...

— Trouve autre chose, Thérèse, je t'en supplie au nom de la famille. Trouve autre chose, malheureuse! »

Le père Larroque répétait ses objurgations, avec entêtement; la sourde, à demi soulevée sur ses oreillers, sentant peser sur Thérèse une menace mortelle, gémissait : « Que te dit-il? Qu'est-ce qu'on te veut? Pourquoi te fait-on du mal? »

Elle avait trouvé la force de sourire à sa tante, de lui tenir la main, tandis que comme une petite fille au catéchisme elle récitait : « C'était un homme sur la route; il faisait trop noir pour que j'aie vu sa figure; il ne m'a pas dit quelle métairie il habitait. » Un autre soir, il était venu chercher les remèdes. Par malheur, personne, dans la maison, ne l'avait aperçu.

IX

Saint-Clair, enfin. A la descente du wagon, Thérèse ne fut pas reconnue. Pendant que Balion remettait son billet, elle avait contourné la gare et, à travers les planches empilées, rejoint la route où stationnait la carriole.

Cette carriole, maintenant, lui est un refuge; sur le chemin défoncé, elle ne redoute plus de rencontrer personne. Toute son histoire, péniblement reconstruite, s'effondre : rien ne reste de cette confession préparée. Non : rien à dire pour sa défense; pas même une raison à fournir; le plus simple sera de se taire, ou de répondre seulement aux questions. Que peut-elle redouter? Cette nuit passera, comme toutes les nuits; le soleil se lèvera demain : elle est assurée d'en sortir, quoi qu'il arrive. Et rien ne peut arriver

de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui, la mort dans la vie : elle goûte la mort autant que la peut goûter une vivante.

Ses yeux accoutumés à l'ombre reconnaissaient, au tournant de la route, cette métairie où quelques maisons basses ressemblent à des bêtes couchées et endormies. Ici Anne, autrefois, avait peur d'un chien qui se jetait toujours dans les roues de sa bicyclette. Plus loin, des aulnes décelaient un bas-fond; dans les jours les plus torrides, une fraîcheur fugitive, à cet endroit, se posait sur les joues en feu des jeunes filles. Un enfant à bicyclette, dont les dents luisent sous un chapeau de soleil, le son d'un grelot, une voix qui crie : « Regardez! je lâche les deux mains! » cette image confuse retient Thérèse, tout ce qu'elle trouve, dans ces jours finis, pour y reposer un cœur à bout de forces. Elle répète machinalement des mots rythmés sur le trot du cheval : « Inutilité de ma vie — néant de ma vie — solitude sans bornes — destinée sans issue. » Ah! le seul geste possible, Bernard ne le fera pas. S'il ouvrait les bras pourtant, sans

rien demander! Si elle pouvait appuyer sa tête sur une poitrine humaine, si elle pouvait pleurer contre un corps vivant!

Elle aperçoit le talus du champ où Jean Azévédo, un jour de chaleur, s'est assis. Dire qu'elle a cru qu'il existait un endroit du monde où elle aurait pu s'épanouir au milieu d'êtres qui l'eussent comprise, peut-être admirée, aimée! Mais sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère : « Nul ne peut rien pour moi; nul ne peut rien contre moi. »

« Voici monsieur et Mlle Clara. »

Balion tire sur les rênes. Deux ombres s'avancent. Bernard, si faible encore, était donc venu au-devant d'elle — impatient d'être rassuré. Elle se lève à demi, annonce de loin : « Non-lieu! » Sans aucune autre réponse que : « C'était couru! » Bernard aida la tante à grimper dans la carriole, et prit les rênes. Balion rentrerait à pied. Tante Clara s'assit entre les époux. Il fallut lui crier dans l'oreille que tout était arrangé (elle n'avait d'ailleurs du drame qu'une connaissance confuse). A son habitude, la sourde commença de parler à perdre haleine; elle disait qu'*ils* avaient toujours eu la même tactique et que c'était l'affaire Dreyfus qui re-

commençait : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. *Ils* étaient rudement forts et les républicains avaient tort de ne plus se tenir sur leurs gardes. Dès qu'on leur laisse le moindre répit, à ces bêtes puantes, elles vous sautent dessus... » Ces jacassements dispensaient les époux d'échanger aucune parole.

Tante Clara, soufflant, gravit l'escalier un bougeoir à la main :

« Vous ne vous couchez pas? Thérèse doit être fourbue. Tu trouveras dans la chambre une tasse de bouillon, du poulet froid. »

Mais le couple demeurait debout dans le vestibule. La vieille vit Bernard ouvrir la porte du salon, s'effacer devant Thérèse, disparaître à sa suite. Si elle n'avait pas été sourde, elle aurait collé son oreille... mais on n'avait pas à se méfier d'elle, emmurée vivante. Elle éteignit sa bougie, pourtant redescendit à tâtons, mit un œil à la serrure : Bernard déplaçait une lampe; son visage vivement éclairé paraissait à la fois intimidé et solennel. La tante aperçut de dos Thérèse assise, elle avait jeté son manteau et sa toque sur un fauteuil; le feu faisait fumer ses souliers mouillés. Un instant, elle

tourna la tête vers son mari et la vieille femme se réjouit de voir que Thérèse souriait.

Thérèse souriait. Dans le bref intervalle d'espace et de temps, entre l'écurie et la maison, marchant aux côtés de Bernard, soudain elle avait vu, elle avait cru voir ce qu'il importait qu'elle fît. La seule approche de cet homme avait réduit à néant son espoir de s'expliquer, de se confier. Les êtres que nous connaissons le mieux, comme nous les déformons dès qu'ils ne sont plus là! Durant tout ce voyage, elle s'était efforcée, à son insu, de recréer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre — mais, du premier coup d'œil, il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit. Au vrai, Bernard l'écouterait-il seulement? Il arpentait la grande pièce humide et basse, et le plancher pourri par endroits craquait sous ses pas. Il ne regardait pas sa femme — tout plein des paroles qu'il avait dès longtemps préméditées. Et Thérèse, elle aussi, savait ce qu'elle allait dire. La solution la plus simple, c'est

toujours à celle-là que nous ne pensons jamais. Elle allait dire : « Je disparais, Bernard. Ne vous inquiétez pas de moi. Tout de suite, si vous voulez, je m'enfonce dans la nuit. La forêt ne me fait pas peur, ni les ténèbres. Elles me connaissent; nous nous connaissons. J'ai été créée à l'image de ce pays aride et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades. Je consens à être rejetée; brûlez toutes mes photographies; que ma fille même ne sache plus mon nom, que je sois aux yeux de la famille comme si je n'avais jamais été. »

Et déjà Thérèse ouvre la bouche; elle dit :

« Laissez-moi disparaître, Bernard. »

Au son de cette voix, Bernard s'est retourné. Du fond de la pièce, il se précipite, les veines de la face gonflées; balbutie :

« Quoi? Vous osez avoir un avis? émettre un vœu? Assez. Pas un mot de plus. Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir mes ordres — à vous conformer à mes décisions irrévocables. »

Il ne bégaie plus, rejoint maintenant les phrases préparées avec soin. Appuyé à la cheminée, il s'exprime d'un ton grave, tire un papier de sa poche, le consulte. Thérèse n'a plus peur; elle a envie de rire; il est grotesque; c'est

un grotesque. Peu importe ce qu'il dit avec cet accent ignoble et qui fait rire partout ailleurs qu'à Saint-Clair, elle partira. Pourquoi tout ce drame? Cela n'aurait eu aucune importance que cet imbécile disparût du nombre des vivants. Elle remarque, sur le papier qui tremble, ses ongles mal tenus; il n'a pas de manchettes, il est de ces campagnards ridicules hors de leur trou, et dont la vie n'importe à aucune cause, à aucune idée, à aucun être. C'est par habitude que l'on donne une importance infinie à l'existence d'un homme. Robespierre avait raison; et Napoléon, et Lénine... Il la voit sourire; s'exaspère, hausse le ton, elle est obligée d'écouter :

« Moi, je vous tiens; comprenez-vous? Vous obéirez aux décisions arrêtées en famille, sinon...

— Sinon... quoi? »

Elle ne songeait plus à feindre l'indifférence; elle prenait un ton de bravade et de moquerie; elle criait :

« Trop tard! Vous avez témoigné en ma faveur; vous ne pouvez plus vous déjuger. Vous seriez convaincu de faux témoignage...

— On peut toujours découvrir un fait nouveau. Je la détiens dans mon secrétaire, cette

preuve inédite. Il n'y a pas prescription, Dieu merci! »

Elle tressaillit, demanda :

« Que voulez-vous de moi? »

Il consulte ses notes et, durant quelques secondes, Thérèse demeure attentive au silence prodigieux d'Argelouse. L'heure des coqs est encore éloignée; aucune eau vive ne court dans ce désert, aucun vent n'émeut les cimes innombrables.

« Je ne cède pas à des considérations personnelles. Moi, je m'efface : la famille compte seule. L'intérêt de la famille a toujours dicté toutes mes décisions. J'ai consenti, pour l'honneur de la famille, à tromper la justice de mon pays. Dieu me jugera. »

Ce ton pompeux faisait mal à Thérèse. Elle aurait voulu le supplier de s'exprimer plus simplement.

« Il importe, pour la famille, que le monde nous croie unis et qu'à ses yeux je n'aie pas l'air de mettre en doute votre innocence. D'autre part, je veux me garder le mieux possible...

— Je vous fais peur, Bernard? »

Il murmura : « Peur? Non : horreur. » Puis : « Faisons vite et que tout soit dit une fois

pour toutes : demain, nous quitterons cette maison pour nous établir à côté, dans la maison Desqueyroux; je ne veux pas de votre tante chez moi. Vos repas vous seront servis par Balionte dans votre chambre. L'accès de toutes les autres pièces vous demeure interdit; mais je ne vous empêcherai pas de courir les bois. Le dimanche, nous assisterons ensemble à la grand-messe, dans l'église de Saint-Clair. Il faut qu'on vous voie à mon bras; et le premier jeudi du mois nous irons, en voiture ouverte, à la foire de B., chez votre père, comme nous avons toujours fait.

— Et Marie?

— Marie part demain avec sa bonne pour Saint-Clair, puis ma mère l'amènera dans le Midi. Nous trouverons une raison de santé. Vous n'espériez tout de même pas qu'on allait vous la laisser? Il faut la mettre à l'abri, elle aussi! Moi disparu, c'est elle qui, à vingt et un ans, aurait eu la propriété. Après le mari, l'enfant... pourquoi pas? »

Thérèse s'est levée; elle retient un cri :

« Alors vous croyez que c'est à cause des pins que j'ai... »

Entre les mille sources secrètes de son acte,

cet imbécile n'a donc su en découvrir aucune; et il invente la cause la plus basse :

« Naturellement : à cause des pins... Pourquoi serait-ce? Il suffit de procéder par élimination. Je vous défie de m'indiquer un autre mobile... Au reste, c'est sans importance et cela ne m'intéresse plus; je ne me pose plus de questions; vous n'êtes plus rien; ce qui existe, c'est le nom que vous portez, hélas! Dans quelques mois, lorsque le monde sera convaincu de notre entente, qu'Anne aura épousé le fils Deguilhem... Vous savez que les Deguilhem exigent un délai, qu'ils demandent à réfléchir... à ce moment-là, je pourrai enfin m'établir à Saint-Clair; vous, vous resterez ici. Vous serez neurasthénique, ou autre chose...

— La folie, par exemple?

— Non, ça porterait tort à Marie. Mais les raisons plausibles ne manqueront pas. Voilà. »

Thérèse murmure : « A Argelouse... jusqu'à la mort... » Elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit. Bernard, à cet instant, connut une vraie joie; cette femme qui toujours l'avait intimidé et humilié, comme il la domine, ce soir! comme elle doit se sentir méprisée! Il éprouvait l'orgueil

de sa modération. Mme de la Trave lui répétait qu'il était un saint; toute la famille le louait de sa grandeur d'âme : il avait, pour la première fois, le sentiment de cette grandeur. Lorsque avec mille précautions, à la maison de santé, l'attentat de Thérèse lui avait été découvert, son sang-froid, qui lui attira tant de louanges, ne lui avait guère coûté d'efforts. Rien n'est vraiment grave pour les êtres incapables d'aimer; parce qu'il était sans amour, Bernard n'avait éprouvé que cette sorte de joie tremblante, après un grand péril écarté : ce que peut ressentir un homme à qui l'on révèle qu'il a vécu, durant des années, et à son insu, dans l'intimité d'un fou furieux. Mais, ce soir, Bernard avait le sentiment de sa force; il dominait la vie. Il admirait qu'aucune difficulté ne résiste à un esprit droit et qui raisonne juste; même au lendemain d'une telle tourmente, il était prêt à soutenir que l'on n'est jamais malheureux, sinon par sa faute. Le pire des drames, voilà qu'il l'avait *réglé* comme n'importe quelle autre affaire. Ça ne se saurait presque pas; il sauverait la face; on ne le plaindrait plus; il ne voulait pas être plaint. Qu'y a-t-il d'humiliant à avoir épousé un monstre, lorsque l'on a le der-

nier mot? La vie de garçon a du bon, d'ailleurs, et l'approche de la mort avait accru merveilleusement le goût qu'il avait des propriétés, de la chasse, de l'automobile, de ce qui se mange et de ce qui se boit : la vie, enfin!

Thérèse demeurait debout devant la fenêtre; elle voyait un peu de gravier blanc, sentait les chrysanthèmes qu'un grillage défend contre les troupeaux. Au-delà, une masse noire de chênes cachait les pins; mais leur odeur résineuse emplissait la nuit; pareils à l'armée ennemie, invisible mais toute proche, Thérèse savait qu'ils cernaient la maison. Ces gardiens, dont elle écoute la plainte sourde, la verraient languir au long des hivers, haleter durant les jours torrides; ils seraient les témoins de cet étouffement lent. Elle referme la fenêtre et s'approche de Bernard :

« Croyez-vous donc que vous me retiendrez de force?

— A votre aise... mais sachez-le bien : vous ne sortirez d'ici que les poings liés.

— Quelle exagération! Je vous connais : ne vous faites pas plus méchant que nature. Vous n'exposerez pas la famille à cette honte! Je suis bien tranquille. »

Alors, en homme qui a tout bien pesé, il lui expliqua que partir, c'était se reconnaître coupable. L'opprobre, dans ce cas, ne pouvait être évitée par la famille, qu'en s'amputant du membre gangrené, en le rejetant, en le reniant à la face des hommes.

« C'était même le parti auquel d'abord ma mère aurait voulu que nous nous arrêtions, figurez-vous! Nous avons été au moment de laisser la justice suivre son cours; et si ce n'avait été d'Anne et de Marie... Mais il est temps encore. Ne vous pressez pas de répondre. Je vous laisse jusqu'au jour. »

Thérèse dit à mi-voix :

« Mon père me reste.

— Votre père? mais nous sommes entièrement d'accord. Il a sa carrière, son parti, les idées qu'il représente : il ne pense qu'à étouffer le scandale, coûte que coûte. Reconnaissez au moins ce qu'il a fait pour vous. Si l'instruction a été bâclée, c'est bien grâce à lui... D'ailleurs, il a dû vous exprimer sa volonté formelle... Non? »

Bernard n'élevait plus le ton, redevenait presque courtois. Ce n'était pas qu'il éprouvât la moindre compassion. Mais cette femme, qu'il

n'entendait même plus respirer, gisait enfin; elle avait trouvé sa vraie place. Tout rentrait dans l'ordre. Le bonheur d'un autre homme n'eût pas résisté à un tel coup : Bernard était fier d'avoir réussi ce redressement; tout le monde peut se tromper; tout le monde d'ailleurs, à propos de Thérèse, s'était trompé — jusqu'à Mme de la Trave qui, d'habitude, avait si vite fait de juger son monde. C'est que les gens, maintenant, ne tiennent plus assez compte des principes; ils ne croient plus au péril d'une éducation comme celle qu'a reçue Thérèse; un monstre, sans doute; tout de même on a beau dire : si elle avait cru en Dieu... la peur est le commencement de la sagesse. Ainsi songeait Bernard. Et il se disait encore que tout le bourg, impatient de savourer leur honte, serait bien déçu, chaque dimanche, à la vue d'un ménage aussi uni! Il lui tardait presque d'être à dimanche, pour voir la tête des gens!... D'ailleurs, la justice n'y perdrait rien. Il prit la lampe, son bras levé éclairait la nuque de Thérèse :

« Vous ne montez pas encore? »

Elle ne parut pas l'entendre. Il sortit, la laissant dans le noir. Au bas de l'escalier, tante

Clara était accroupie sur la première marche. Comme la vieille le dévisageait, il sourit avec effort, lui prit le bras pour qu'elle se levât. Mais elle résistait — vieux chien contre le lit de son maître qui agonise. Bernard posa la lampe sur le carreau, et cria dans l'oreille de la vieille que Thérèse déjà se sentait beaucoup mieux, mais qu'elle voulait demeurer seule quelques instants, avant d'aller dormir :

« Vous savez que c'est une de ses lubies! »

Oui, la tante le savait : ce fut toujours sa malchance d'entrer chez Thérèse au moment où la jeune femme souhaitait d'être seule. Souvent il avait suffi à la vieille d'entrouvrir la porte, pour se sentir importune.

Elle se mit debout avec effort, et, appuyée au bras de Bernard, gagna la pièce qu'elle occupait au-dessus du grand salon. Bernard y pénétra derrière elle, prit soin d'allumer une bougie sur la table, puis, l'avant baisée au front, s'éloigna. La tante ne l'avait pas quitté des yeux. Que ne déchiffrait-elle sur les figures des hommes qu'elle n'entendait pas? Elle laisse à Bernard le temps de regagner sa chambre, rouvre doucement la porte... mais il est encore sur le palier, appuyé à la rampe : il roule une cigarette; elle rentre

en hâte, les jambes tremblantes, à bout de souffle, au point de n'avoir pas la force de se déshabiller. Elle demeure couchée sur son lit, les yeux ouverts.

X

Au salon, Thérèse était assise dans le noir. Des tisons vivaient encore sous la cendre. Elle ne bougeait pas. Du fond de sa mémoire, surgissaient, maintenant qu'il était trop tard, des lambeaux de cette confession préparée durant le voyage; mais pourquoi se reprocher de ne s'en être pas servie? Au vrai, cette histoire trop bien construite demeurait sans lien avec la réalité. Cette importance qu'il lui avait plu d'attribuer aux discours du jeune Azévédo, quelle bêtise! Comme si cela avait pu compter le moins du monde! Non, non : elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable; elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite; ils avaient raison de la considérer comme un monstre, mais elle aussi les jugeait monstrueux. Sans que rien ne parût au-dehors,

ils allaient, avec une lente méthode, l'anéantir. « Contre moi, désormais, cette puissante mécanique familiale sera montée — faute de n'avoir su ni l'enrayer ni sortir à temps des rouages. Inutile de chercher d'autres raisons que celle-ci « parce que c'étaient eux, parce que c'était moi... » Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante. Mais moi, mais moi, mais moi... »

Elle se leva, ouvrit la fenêtre, sentit le froid de l'aube. Pourquoi ne pas fuir? Cette fenêtre seulement à enjamber. La poursuivraient-ils? La livreraient-ils de nouveau à la justice? C'était une chance à courir. Tout, plutôt que cette agonie interminable. Déjà Thérèse traîne un fauteuil, l'appuie à la croisée. Mais elle n'a pas d'argent; des milliers de pins lui appartiennent en vain : sans l'entremise de Bernard, elle ne peut toucher un sou. Autant vaudrait s'enfoncer à travers la lande, comme avait fait Daguerre, cet assassin traqué pour qui Thérèse en-

fant avait éprouvé tant de pitié (elle se souvient des gendarmes auxquels Balionte versait du vin dans la cuisine d'Argelouse) — et c'était le chien des Desqueyroux qui avait découvert la piste du misérable. On l'avait ramassé à demi mort de faim dans la brande. Thérèse l'avait vu ligoté sur une charrette de paille. On disait qu'il était mort sur le bateau avant d'arriver à Cayenne. Un bateau... le bagne... Ne sont-ils pas capables de la livrer comme ils l'ont dit? Cette preuve que Bernard prétendait tenir... mensonge, sans doute; à moins qu'il n'ait découvert, dans la poche de la vieille pèlerine, ce paquet de poisons...

Thérèse en aura le cœur net. Elle s'engage à tâtons dans l'escalier. A mesure qu'elle monte, elle y voit plus clair à cause de l'aube qui, là-haut, éclaire les vitres. Voici, sur le palier du grenier, l'armoire où pendent les vieux vêtements — ceux qu'on ne donne jamais, parce qu'ils servent durant la chasse. Cette pèlerine délavée a une poche profonde : tante Clara y rangeait son tricot, du temps qu'elle aussi, dans un « jouquet » solitaire, guettait les palombes. Thérèse y glisse la main, en retire le paquet cacheté de cire :

Chloroforme : 30 grammes.
Aconitine : granules n° 20.
Digitaline sol. : 20 grammes.

Elle relit ces mots, ces chiffres. Mourir. Elle a toujours eu la terreur de mourir. L'essentiel est de ne pas regarder la mort en face — de prévoir seulement les gestes indispensables : verser l'eau, diluer la poudre, boire d'un trait, s'étendre sur le lit, fermer les yeux. Ne chercher à rien voir au-delà. Pourquoi redouter ce sommeil plus que tout autre sommeil? Si elle frissonne, c'est que le petit matin est froid. Elle descend, s'arrête devant la chambre où dort Marie. La bonne y ronfle comme une bête grogne. Thérèse pousse la porte. Les volets filtrent le jour naissant. L'étroit lit de fer est blanc dans l'ombre. Deux poings minuscules sont posés sur le drap. L'oreiller noie un profil encore informe. Thérèse reconnaît cette oreille trop grande : son oreille. Les gens ont raison; une réplique d'elle-même est là, engourdie, endormie. « Je m'en vais — mais cette part de moi-même demeure et tout ce destin à remplir jusqu'au bout, dont pas un iota ne sera omis. »

Tendances, inclinations, lois du sang, lois inéluctables. Thérèse a lu que des désespérés emportent avec eux leurs enfants dans la mort; les bonnes gens laissent choir le journal : « Comment des choses pareilles sont-elles possibles? » Parce qu'elle est un monstre, Thérèse sent profondément que cela est possible et que pour un rien... Elle s'agenouille, touche à peine de ses lèvres une petite main gisante; elle s'étonne de ce qui sourd du plus profond de son être, monte à ses yeux, brûle ses joues : quelques pauvres larmes, elle qui ne pleure jamais!

Thérèse se lève, regarde encore l'enfant, passe enfin dans sa chambre, emplit d'eau le verre, rompt le cachet de cire, hésite entre les trois boîtes de poison.

La fenêtre était ouverte; les coqs semblaient déchirer le brouillard dont les pins retenaient entre leurs branches des lambeaux diaphanes. Campagne trempée d'aurore. Comment renoncer à tant de lumière? Qu'est-ce que la mort? On ne sait pas ce qu'est la mort. Thérèse n'est pas assurée du néant. Thérèse n'est pas absolument sûre qu'il n'y ait personne. Thérèse se hait de ressentir une telle terreur. Elle, qui n'hésitait pas à y précipiter autrui, se cabre devant le néant.

Que sa lâcheté l'humilie! S'il existe cet Etre (et elle revoit, en un bref instant, la Fête-Dieu accablante, l'homme solitaire écrasé sous une chape d'or, et cette chose qu'il porte des deux mains, et ces lèvres qui remuent, et cet air de douleur); puisqu'Il existe, qu'Il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard — et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature. Thérèse verse dans l'eau le chloroforme dont le nom, plus familier, lui fait moins peur parce qu'il suscite des images de sommeil. Qu'elle se hâte! La maison s'éveille : Balionte a rabattu les volets dans la chambre de tante Clara. Que crie-t-elle à la sourde? D'habitude, la servante sait se faire comprendre au mouvement des lèvres. Un bruit de portes et de pas précipités. Thérèse n'a que le temps de jeter un châle sur la table pour cacher les poisons. Balionte entre sans frapper :

« Mamiselle est morte! Je l'ai trouvée morte, sur son lit, tout habillée. Elle est déjà froide. »

On a tout de même mis un chapelet entre les doigts de la vieille impie, un crucifix sur sa poi-

trine. Des métayers entrent, s'agenouillent, sortent, non sans avoir longuement dévisagé Thérèse debout au pied du lit : (« Et qui sait si ce n'est pas elle encore qui a fait le coup? ») Bernard est allé à Saint-Clair pour avertir la famille et pour toutes les démarches. Il a dû se dire que cet accident venait à point, ferait diversion. Thérèse regarde ce corps, ce vieux corps fidèle qui s'est couché sous ses pas au moment où elle allait se jeter dans la mort. Hasard; coïncidence. Si on lui parlait d'une volonté particulière, elle hausserait les épaules. Les gens se disent les uns aux autres : « Vous avez vu? Elle ne fait même pas semblant de pleurer! » Thérèse parle dans son cœur à celle qui n'est plus là : vivre, mais comme un cadavre entre les mains de ceux qui la haïssent. N'essayer de rien voir au-delà.

Aux funérailles, Thérèse occupa son rang. Le dimanche qui suivit, elle pénétra dans l'église avec Bernard qui, au lieu de passer par le bas-côté, selon son habitude, traversa ostensiblement la nef. Thérèse ne releva son voile de crêpe que lorsqu'elle eut pris place entre sa belle-mère et son mari. Un pilier la rendait invisible à l'assistance; en face d'elle, il n'y avait rien que

le chœur. Cernée de toutes parts : la foule derrière, Bernard à droite, Mme de la Trave à gauche, et cela seulement lui est ouvert, comme l'arène au taureau qui sort de la nuit : cet espace vide, où, entre deux enfants, un homme déguisé est debout, chuchotant, les bras un peu écartés.

XI

Bernard et Thérèse rentrèrent le soir à Argelouse dans la maison Desqueyroux à peu près inhabitée depuis des années. Les cheminées fumaient, les fenêtres fermaient mal, et le vent passait sous les portes que les rats avaient rongées. Mais l'automne fut si beau, cette année-là, que d'abord Thérèse ne souffrit pas de ces incommodités. La chasse retenait Bernard jusqu'au soir. A peine rentré, il s'installait à la cuisine, dînait avec les Balion : Thérèse entendait le bruit des fourchettes, les voix monotones. La nuit tombe vite en octobre. Les quelques livres qu'elle avait fait venir de la maison voisine lui étaient trop connus. Bernard laissa sans réponse la demande qu'elle lui fit de transmettre une commande à son libraire de Bordeaux; il permit seulement à Thérèse de renouveler sa provision

de cigarettes. Tisonner... mais la fumée résineuse et refoulée brûlait ses yeux, irritait sa gorge déjà malade à cause du tabac. A peine Balionte avait-elle emporté les restes d'un repas rapide, que Thérèse éteignait la lampe, se couchait. Combien d'heures demeurait-elle étendue, sans que la délivrât le sommeil! Le silence d'Argelouse l'empêchait de dormir : elle préférait les nuits de vent — cette plainte indéfinie des cimes recèle une douceur humaine. Thérèse s'abandonnait à ce bercement. Les nuits troublées de l'équinoxe l'endormaient mieux que les nuits calmes.

Aussi interminables que lui parussent les soirées, il lui arrivait pourtant de rentrer avant le crépuscule — soit qu'à sa vue une mère ait pris son enfant par la main, et l'ait ramené rudement à l'intérieur de la métairie — soit qu'un bouvier, dont elle connaissait le nom, n'ait pas répondu à son bonjour. Ah! qu'il eût été bon de se perdre, de se noyer au plus profond d'une ville populeuse! A Argelouse, pas un berger qui ne connût sa légende (la mort même de tante Clara lui était imputée). Elle n'aurait osé franchir aucun seuil; elle sortait de chez elle par une porte dérobée, évitait les maisons;

un cahot lointain de charrette suffisait pour qu'elle se jetât dans un chemin de traverse. Elle marchait vite, avec un cœur angoissé de gibier, se couchait dans la brande pour attendre que fût passée une bicyclette.

Le dimanche, à la messe de Saint-Clair, elle n'éprouvait pas cette terreur et goûtait quelque relâche. L'opinion du bourg lui paraissait plus favorable. Elle ne savait pas que son père, les La Trave la peignaient sous les traits d'une victime innocente et frappée à mort : « Nous craignons que la pauvre petite ne s'en relève pas; elle ne veut voir personne et le médecin dit qu'il ne faut pas la contrarier. Bernard l'entoure beaucoup, mais le moral est atteint... »

La dernière nuit d'octobre, un vent furieux, venu de l'Atlantique, tourmenta longuement les cimes, et Thérèse, dans un demi-sommeil, demeurait attentive à ce bruit de l'Océan. Mais au petit jour, ce ne fut pas la même plainte qui l'éveilla. Elle poussa les volets, et la chambre demeura sombre: une pluie menue, serrée, ruisselait sur les tuiles des communs, sur les feuilles encore épaisses des chênes. Bernard ne sortit pas, ce jour-là. Thérèse fumait, jetait sa ciga-

rette, allait sur le palier, et entendait son mari errer d'une pièce à l'autre au rez-de-chaussée; une odeur de pipe s'insinua jusque dans la chambre, domina celle du tabac blond de Thérèse, et elle reconnut l'odeur de son ancienne vie. Le premier jour de mauvais temps... Combien devrait-elle en vivre au coin de cette cheminée où le feu mourait? Dans les angles la moisissure détachait le papier. Aux murs, la trace demeurait encore des portraits anciens qu'avait pris Bernard pour en orner le salon de Saint-Clair — et les clous rouillés qui ne soutenaient plus rien. Sur la cheminée, dans un triple cadre de fausse écaille, des photographies étaient pâles comme si les morts qu'elles représentaient y fussent morts une seconde fois : le père de Bernard, sa grand-mère, Bernard lui-même coiffé « en enfant d'Edouard ». Tout ce jour à vivre encore, dans cette chambre; et puis ces semaines, ces mois...

Comme la nuit venait, Thérèse n'y tint plus, ouvrit doucement la porte, descendit, pénétra dans la cuisine. Elle vit Bernard assis sur une chaise basse, devant le feu, et qui soudain se mit debout. Balion interrompit le nettoyage d'un fusil; Balionte laissa choir son tricot. Tous trois

la regardaient avec une telle expression qu'elle leur demanda :

« Je vous fais peur?

— L'accès de la cuisine vous est interdit. Ne le savez-vous pas? »

Elle ne répondit rien, recula vers la porte. Bernard la rappela :

« Puisque je vous vois... je tiens à vous dire que ma présence ici n'est plus nécessaire. Nous avons su créer à Saint-Clair un courant de sympathie; on vous croit, ou l'on fait semblant de vous croire un peu neurasthénique. Il est entendu que vous aimez mieux vivre seule et que je viens souvent vous voir. Désormais, je vous dispense de la messe... »

Elle balbutia que « ça ne l'ennuyait pas du tout d'y aller ». Il répondit que ce n'était pas son amusement qui importait. Le résultat cherché était acquis :

« Et puisque la messe, pour vous, ne signifie rien... »

Elle ouvrit la bouche, parut au moment de parler, demeura silencieuse. Il insista pour que d'aucune parole, d'aucun geste, elle ne compromît un succès si rapide, si inespéré. Elle demanda comment allait Marie. Il dit qu'elle allait

bien, et qu'elle partait le lendemain avec Anne et Mme de la Trave pour Beaulieu. Lui-même irait y passer quelques semaines : deux mois au plus. Il ouvrit la porte, s'effaça devant Thérèse.

Au petit jour sombre, elle entendit Balion atteler. Encore la voix de Bernard, des piaffements, les cahots de la carriole qui s'éloignait. Enfin la pluie sur les tuiles, sur les vitres brouillées, sur le champ désert, sur cent kilomètres de landes et de marais, sur les dernières dunes mouvantes, sur l'Océan.

Thérèse allumait sa cigarette à celle qu'elle achevait de fumer. Vers quatre heures, elle mit un « ciré », s'enfonça dans la pluie. Elle eut peur de la nuit, revint à sa chambre. Le feu était éteint, et comme elle grelottait, elle se coucha. Vers sept heures, Balionte lui ayant monté un œuf frit sur du jambon, elle refusa d'en manger; ce goût de graisse l'écœurait à la fin! Toujours du confit ou du jambon. Balionte disait qu'elle n'avait pas mieux à lui offrir : M. Bernard lui avait interdit la volaille. Elle se plaignait de ce que Thérèse la faisait monter et descendre inutilement (elle avait une maladie de cœur, les jambes enflées). Ce service était

déjà trop lourd pour elle; ce qu'elle en faisait, c'était bien pour M. Bernard.

Thérèse eut la fièvre cette nuit-là; et son esprit étrangement lucide construisait toute une vie à Paris : elle revoyait ce restaurant du Bois où elle avait été, mais sans Bernard, avec Jean Azévédo et des jeunes femmes. Elle posait son étui d'écaille sur la table, allumait une Abdullah. Elle parlait, expliquait son cœur, et l'orchestre jouait en sourdine. Elle enchantait un cercle de visages attentifs, mais nullement étonnés. Une femme disait : « C'est comme moi... j'ai éprouvé cela, moi aussi. » Un homme de lettres la prenait à part : « Vous devriez écrire tout ce qui se passe en vous. Nous publierons ce journal d'une femme d'aujourd'hui dans notre revue. » Un jeune homme qui souffrait à cause d'elle la ramenait dans son auto. Ils remontaient l'avenue du Bois; elle n'était pas troublée mais jouissait de ce jeune corps bouleversé, assis à sa gauche. « Non, pas ce soir, lui disait-elle. Ce soir, je dîne avec une amie. — Et demain soir? — Non plus. — Vos soirées ne sont jamais libres? — Presque jamais... pour ainsi dire jamais... »

Un être était dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant; quel-

qu'un que personne de son cercle ne connaissait; une créature très humble, très obscure; mais toute l'existence de Thérèse tournait autour de ce soleil visible pour son seul regard, et dont sa chair seule connaissait la chaleur. Paris grondait comme le vent dans les pins. Ce corps contre son corps, aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer; mais elle aimait mieux perdre le souffle que l'éloigner. (Et Thérèse fait le geste d'étreindre, et de sa main droite serre son épaule gauche — et les ongles de sa main gauche s'enfoncent dans son épaule droite.)

Elle se lève, pieds nus; ouvre la fenêtre; les ténèbres ne sont pas froides; mais comment imaginer qu'il puisse un jour ne plus pleuvoir? Il pleuvra jusqu'à la fin du monde. Si elle avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévédo, se confierait à lui; il saurait lui procurer du travail. Etre une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Etre sans famille! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir *les siens* — non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils... Elle s'endormit enfin, la fenêtre ouverte. L'aube froide et mouillée

l'éveilla : elle claquait des dents, sans courage pour se lever et fermer la fenêtre — incapable même d'étendre le bras, de tirer la couverture.

Elle ne se leva pas, ce jour-là, ni ne fit sa toilette. Elle avala quelques bouchées de confit et but du café pour pouvoir fumer (à jeun, son estomac ne supportait plus le tabac). Elle essayait de retrouver ses imaginations nocturnes; au reste il n'y avait guère plus de bruit dans Argelouse, et l'après-midi n'était guère moins sombre que la nuit. En ces jours les plus courts de l'année, la pluie épaisse unifie le temps, confond les heures; un crépuscule rejoint l'autre dans le silence immuable. Mais Thérèse était sans désir de sommeil et ses songes en devenaient plus précis; avec méthode, elle cherchait, dans son passé, des visages oubliés, des bouches qu'elle avait chéries de loin, des corps indistincts que des rencontres fortuites, des hasards nocturnes avaient rapprochés de son corps innocent. Elle composait un bonheur, elle inventait une joie, elle créait de toutes pièces un impossible amour.

« Elle ne quitte plus son lit, elle laisse son confit et son pain — disait, à quelque temps de là, Balionte à Balion. Mais je te jure qu'elle

vide bien toute sa bouteille. Autant qu'on lui en donnerait, à cette garce, autant qu'elle en boirait. Et après ça, elle brûle les draps avec sa cigarette. Elle finira par nous mettre le feu. Elle fume tant qu'elle a ses doigts et ses ongles jaunes, comme si elle les avait trempés dans de l'arnica : si ce n'est pas malheureux! des draps qui ont été tissés sur la propriété... Attends un peu que je te les change souvent! »

Elle disait encore qu'elle ne refusait pas de balayer la chambre ni de faire le lit. Mais c'était cette feignantasse qui ne voulait pas sortir des draps. Et ce n'était pas la peine que Balionte, avec ses jambes enflées, montât des brocs d'eau chaude : elle les retrouvait, le soir, à la porte de la chambre où elle les avait posés le matin.

La pensée de Thérèse se détachait du corps inconnu qu'elle avait suscité pour sa joie, elle se lassait de son bonheur, éprouvait la satiété de l'imaginaire plaisir — inventait une autre évasion. On s'agenouillait autour de son grabat. Un enfant d'Argelouse (un de ceux qui fuyaient à son approche) était apporté mourant dans la chambre de Thérèse; elle posait sur lui sa main toute jaunie de nicotine, et il se relevait guéri. Elle inventait d'autres rêves plus humbles : elle

arrangeait une maison au bord de la mer, voyait en esprit le jardin, la terrasse, disposait les pièces, choisissait un à un chaque meuble, cherchait la place pour ceux qu'elle possédait à Saint-Clair, se disputait avec elle-même pour le choix des étoffes. Puis le décor se défaisait, devenait moins précis, et il ne restait qu'une charmille, un banc devant la mer. Thérèse, assise, reposait sa tête contre une épaule, se levait à l'appel de la cloche pour le repas, entrait dans la charmille noire et quelqu'un marchait à ses côtés qui soudain l'entourait des deux bras, l'attirait. Un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps; elle imagine qu'il existe dans l'amour des secondes infinies. Elle l'imagine; elle ne le saura jamais. Elle voit la maison blanche encore, le puits; une pompe grince; des héliotropes arrosés parfument la cour; le dîner sera un repos avant ce bonheur du soir et de la nuit qu'il doit être impossible de regarder en face, tant il dépasse la puissance de notre cœur : ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sevrée qu'aucune créature, elle en est possédée, pénétrée. A peine entend-elle les criailleries de Balionte. Que crie la vieille? Que M. Bernard rentrera du Midi, un jour ou l'autre, sans avertir : « et que dira-t-il quand il verra

cette chambre? Un vrai parc à cochons! Il faut que Madame se lève de gré ou de force. » Assise sur son lit, Thérèse regarde avec stupeur ses jambes squelettiques, et ses pieds lui paraissent énormes. Balionte l'enveloppe d'une robe de chambre, la pousse dans un fauteuil. Elle cherche à côté d'elle les cigarettes, mais sa main retombe dans le vide. Un soleil froid entre par la fenêtre ouverte. Balionte s'agite, un balai à la main, s'essouffle, marmonne des injures — Balionte qui est bonne pourtant, puisqu'on raconte en famille qu'à chaque Noël la mort du cochon qu'elle a fini d'engraisser lui arrache des larmes. Elle en veut à Thérèse de ne pas lui répondre : le silence est à ses yeux une injure, un signe de mépris.

Mais il ne dépendait pas de Thérèse qu'elle parlât. Quand elle ressentit dans son corps la fraîcheur des draps propres, elle crut avoir dit merci; en vérité, aucun son n'était sorti de ses lèvres. Balionte lui jeta, en s'en allant : « Ceux-là, vous ne les brûlerez pas! » Thérèse eut peur qu'elle ait enlevé les cigarettes, avança la main vers la table : les cigarettes n'y étaient plus. Comment vivre sans fumer? Il fallait que ses doigts pussent sans cesse toucher cette petite

chose sèche et chaude; il fallait qu'elle pût ensuite les flairer indéfiniment et que la chambre baignât dans une brume qu'avait aspirée et rejetée sa bouche. Balionte ne remonterait que le soir; tout un après-midi sans tabac! Elle ferma les yeux, et ses doigts jaunes faisaient encore le mouvement accoutumé autour d'une cigarette.

A sept heures Balionte entra avec une bougie, posa sur la table le plateau : du lait, du café, un morceau de pain. « Alors, vous n'avez pas besoin d'autre chose? » Elle attendit malignement que Thérèse réclamât ses cigarettes; mais Thérèse ne détourna pas sa face collée au mur.

Balionte avait sans doute négligé de bien fermer la fenêtre : un coup de vent l'ouvrit, et le froid de la nuit emplit la chambre. Thérèse se sentait sans courage pour rejeter les couvertures, pour se lever, pour courir pieds nus jusqu'à la croisée. Le corps ramassé, le drap tiré jusqu'aux yeux, elle demeurait immobile, ne recevant que sur ses paupières et sur son front le souffle glacé. L'immense rumeur des pins emplissait Argelouse, mais en dépit de ce bruit d'océan, c'était tout de même le silence d'Argelouse. Thérèse songeait que si elle eût aimé souffrir, elle ne se fût pas si profondément en-

foncée sous ses couvertures. Elle essaya de les repousser un peu, ne put demeurer que quelques secondes exposée au froid. Puis, elle y réussit plus longtemps, comme par jeu. Sans que ce fût selon une volonté délibérée, sa douleur devenait ainsi son occupation et — qui sait? — sa raison d'être au monde.

XII

« Une lettre de Monsieur. »

Comme Thérèse ne prenait pas l'enveloppe qu'elle lui tendait, Balionte insista : sûrement, Monsieur disait quand il rentrait; il fallait pourtant qu'elle le sût pour tout préparer.

« Si Madame veut que je lise... »

Thérèse dit : « Lisez! lisez! » Et, comme elle faisait toujours en présence de Balionte, se tourna du côté du mur. Pourtant, ce que déchiffrait Balionte la tira de sa torpeur :

J'ai été heureux d'apprendre, par les rapports de Balion, que tout va bien à Argelouse...

Bernard annonçait qu'il rentrerait par la route, mais que comme il comptait s'arrêter dans

plusieurs villes, il ne pouvait fixer la date exacte de son retour.

Ce ne sera sûrement pas après le 20 décembre. Ne vous étonnez pas de me voir arriver avec Anne et le fils Deguilhem. Ils se sont fiancés à Beaulieu; mais ce n'est pas encore officiel; le fils Deguilhem tient beaucoup à vous voir d'abord. Question de convenance, assure-t-il; pour moi, j'ai le sentiment qu'il veut se faire une opinion sur vous savez quoi. Vous êtes trop intelligente pour ne pas vous tirer de cette épreuve. Rappelez-vous que vous êtes souffrante, que le moral est atteint. Enfin, je m'en rapporte à vous. Je saurai reconnaître votre effort pour ne pas nuire au bonheur d'Anne, ni compromettre l'heureuse issue de ce projet si satisfaisant pour la famille, à tous égards — comme je n'hésiterais pas non plus, le cas échéant, à vous faire payer cher toute tentative de sabotage; mais je suis sûr que ce n'est pas à redouter.

C'était un beau jour clair et froid. Thérèse se leva, docile aux injonctions de Balionte, et fit à son bras quelques pas dans le jardin, mais eut bien de la peine à finir son blanc de poulet.

Il restait dix jours avant le 20 décembre. Si Madame consentait à se secouer un peu, c'était plus qu'il n'en fallait pour être sur pied.

« On ne peut pas dire qu'elle y mette de la mauvaise volonté, disait Balionte à Balion. Elle fait ce qu'elle peut. M. Bernard s'y connaît pour dresser les mauvais chiens. Tu sais, quand il leur met le « collier de force »? Celle-là ça n'a pas été long de la rendre comme une chienne couchante. Mais il ferait aussi bien de ne pas s'y fier... »

Thérèse, en effet, mettait tout son effort dans le renoncement au songe, au sommeil, à l'anéantissement. Elle s'obligeait à marcher, à manger, mais surtout à redevenir lucide, à voir avec ses yeux de chair les choses, les êtres — et comme elle fût revenue dans une lande incendiée par elle, qu'elle eût foulé cette cendre, qu'elle se fût promenée à travers les pins brûlés et noirs, elle essaierait aussi de parler, de sourire au milieu de cette famille — de sa famille.

Le 18, vers trois heures, par un temps couvert mais sans pluie. Thérèse était assise devant le feu de sa chambre, la tête appuyée au dossier, les yeux fermés. Une trépidation de moteur l'éveilla. Elle

reconnut la voix de Bernard dans le vestibule; elle entendit aussi Mme de la Trave. Lorsque Balionte, à bout de souffle, eut poussé la porte sans avoir frappé, Thérèse était debout déjà, devant la glace. Elle mettait du rouge à ses joues, à ses lèvres. Elle disait : « Il ne faut pas que je lui fasse peur, à ce garçon. »

Mais Bernard avait commis une faute en ne montant pas d'abord chez sa femme. Le fils Deguilhem, qui avait promis à sa famille « de ne pas garder les yeux dans sa poche », se disait « que c'était à tout le moins un manque d'empressement et qui donnait à penser ». Il s'écarta un peu d'Anne, releva son col de fourrure, en remarquant que « ces salons de campagne, il ne faut pas essayer de les chauffer ». Il demanda à Bernard : « Vous n'avez pas de cave en dessous? Alors votre plancher pourrira toujours, à moins que vous ne fassiez mettre une couche de ciment... »

Anne de la Trave avait un manteau de petit-gris, un chapeau de feutre sans ruban ni cocarde (« mais, disait Mme de la Trave, il coûte plus cher, sans la moindre fourniture, que nos chapeaux d'autrefois avec leurs plumes et leurs aigrettes. C'est vrai que le feutre est de toute beauté.

Il vient de chez Lailhaca, mais c'est le modèle de Reboux »). Mme de la Trave tendait ses bottines au feu, sa figure à la fois impérieuse et molle était tournée vers la porte. Elle avait promis à Bernard d'être à la hauteur des circonstances. Par exemple, elle l'avait averti : « Ne me demande pas de l'embrasser. On ne peut pas demander ça à ta mère. Ce sera déjà pour moi bien assez terrible de toucher sa main. Tu vois : Dieu sait que c'est épouvantable ce qu'elle a fait; eh bien, ce n'est pas ce qui me révolte le plus. On savait déjà qu'il y avait des gens capables d'assassiner... mais c'est son hypocrisie! Ça, c'est épouvantable! Tu te rappelles : « Mère, prenez « donc ce fauteuil, vous serez mieux... » Et tu te souviens quand elle avait tellement peur de te frapper? « Le pauvre chéri a horreur de la « mort, une consultation l'achèvera... » Dieu sait que je ne me doutais de rien; mais « pauvre « chéri » dans sa bouche m'avait surprise.. »

Maintenant, dans le salon d'Argelouse, Mme de la Trave n'est plus sensible qu'à la gêne que chacun éprouve; elle observe les yeux de pie du fils Deguilhem fixés sur Bernard.

« Bernard, tu devrais aller voir ce que fait Thérèse... Elle est peut-être plus souffrante. »

Anne (indifférente, comme détachée de ce qui peut survenir) reconnaît la première un pas familier, dit : « Je l'entends qui descend. » Bernard, une main appuyée à son cœur, souffre d'une palpitation. C'était idiot de n'être pas arrivé la veille, il aurait réglé la scène d'avance avec Thérèse. Qu'allait-elle dire? Elle était de force à tout compromettre, sans rien faire précisément qu'on lui pût reprocher. Comme elle descend lentement l'escalier! Ils sont tous debout, tournés vers la porte que Thérèse ouvre enfin.

Bernard devait se rappeler, bien des années après, qu'à l'approche de ce corps détruit, de cette petite figure blanche et fardée, il pensa d'abord : *cour d'assises*. Mais ce n'était pas à cause du crime de Thérèse. En une seconde, il revit cette image coloriée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse — et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au-dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *La Séquestrée de Poitiers*.

Ainsi contemplait-il, maintenant, Thérèse, exsangue, décharnée, et mesurait-il sa folie de

n'avoir pas coûte que coûte écarté cette femme terrible — comme on va jeter à l'eau un engin qui, d'une seconde à l'autre, peut éclater. Que ce fût ou non à son insu, Thérèse suscitait le drame — pire que le drame : le fait divers; il fallait qu'elle fût criminelle ou victime... Il y eut, du côté de la famille, une rumeur d'étonnement et de pitié si peu feinte, que le fils Deguilhem hésita dans ses conclusions, ne sut plus que penser. Thérèse disait :

« Mais c'est très simple, le mauvais temps m'empêchait de sortir, alors j'avais perdu l'appétit. Je ne mangeais presque plus. Mieux vaut maigrir qu'engraisser... Mais parlons de toi, Anne, je suis heureuse... »

Elle lui prit les mains (elle était assise, Anne debout). Elle la contemplait. Dans cette figure, qu'on eût cru rongée, Anne reconnaissait bien ce regard dont l'insistance naguère l'irritait. Elle se souvient qu'elle lui disait : « Quand tu auras fini de me regarder comme ça! »

« Je me réjouis de ton bonheur, ma petite Anne. »

Elle sourit brièvement au « bonheur d'Anne », au fils Deguilhem — à ce crâne, à ces moustaches de gendarme. à ces épaules tom-

bantes, à cette jaquette, à ces petites cuisses grasses sous un pantalon rayé gris et noir (mais quoi! c'était un homme comme tous les hommes — enfin, un mari). Puis de nouveau elle posa les yeux sur Anne, lui dit :

« Enlève ton chapeau... Ah! comme ça, je te reconnais, ma chérie. »

Anne, maintenant, voyait de tout près une bouche un peu grimaçante, ces yeux toujours secs, ces yeux sans larmes; mais elle ne savait pas ce que pensait Thérèse. Le fils Deguilhem disait que l'hiver à la campagne n'est pas si terrible pour une femme qui aime son intérieur : « Il y a toujours tant de choses à faire dans une maison. »

« Tu ne me demandes pas des nouvelles de Marie?

— C'est vrai... Parle-moi de Marie... »

Anne parut de nouveau méfiante, hostile; depuis des mois, elle répétait souvent, avec les mêmes intonations que sa mère : « Je lui aurais tout pardonné, parce que enfin c'est une malade; mais son indifférence pour Marie, je ne peux pas la digérer. Une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant, vous pouvez inventer toutes les excuses que vous voudrez, je trouve ça ignoble. »

Thérèse lisait dans la pensée de la jeune fille : « Elle me méprise parce que je ne lui ai pas d'abord parlé de Marie. Comment lui expliquer? Elle ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière. Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve; je m'efforce de me rejoindre... Anne oubliera son adolescence contre la mienne, les caresses de Jean Azévédo, dès le premier vagissement du marmot que va lui faire ce gnome, sans même enlever sa jaquette. Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... »

Elle essaya de ne pas écouter ce qu'on disait, de penser à Marie; la petite devait parler, maintenant : « Cela m'amuserait quelques secondes, peut-être, de l'entendre, mais tout de suite elle m'ennuierait, je serais impatiente de me retrouver seule avec moi-même... » Elle interroge Anne :

« Elle doit bien parler, Marie?

— Elle répète tout ce qu'on veut. C'est tordant. Il suffit d'un coq ou d'une trompe d'auto, pour qu'elle lève son petit doigt et dise : « T'en- « tends la sisique? » C'est un amour, c'est un chou. »

Thérèse songe : « Il faut que j'écoute ce qu'on dit. J'ai la tête vide; que raconte le fils Deguilhem? » Elle fait un grand effort, prête l'oreille.

« Dans ma propriété de Balisac, les résiniers ne sont pas vaillants comme ici : quatre amasses de gemme, lorsque les paysans d'Argelouse en font sept ou huit.

— Au prix où est la gemme, faut-il qu'ils soient fainéants!

— Savez-vous qu'un résinier, aujourd'hui, se fait des journées de cent francs... Mais je crois que nous fatiguons Mme Desqueyroux... »

Thérèse appuyait au dossier sa nuque. Tout le monde se leva. Bernard décida qu'il ne rentrerait pas à Saint-Clair. Le fils Deguilhem acceptait de conduire l'auto que le chauffeur ramènerait à Argelouse, le lendemain, avec le bagage de Bernard. Thérèse fit un effort pour se lever, mais sa belle-mère l'en empêcha.

Elle ferme les yeux, elle entend Bernard dire

à Mme de la Trave : « Ces Balion, tout de même! ce que je vais leur laver la tête... Ils le sentiront passer. — Fais attention, ne va pas trop fort, il ne faut pas qu'ils s'en aillent; d'abord ils en savent trop long; et puis, pour les propriétés... Balion est seul à bien connaître toutes les limites. »

Mme de la Trave répond à une réflexion de Bernard que Thérèse n'a pas entendue : « Tout de même, sois prudent, ne te fie pas trop à elle, surveille ses gestes, ne la laisse jamais entrer seule à la cuisine ou à la salle à manger... mais non : elle n'est pas évanouie; elle dort ou elle fait semblant. »

Thérèse rouvre les yeux : Bernard est devant elle; il tient un verre et dit : « Avalez ça; c'est du vin d'Espagne; c'est très remontant. » Et comme il fait toujours ce qu'il a décidé de faire, il entre à la cuisine, se met en colère. Thérèse entend le patois glapissant de Balionte et songe : « Bernard a eu peur, c'est évident; peur de quoi? » Il rentre :

« Je pense que vous mangerez avec plus d'appétit à la salle à manger que dans votre chambre. J'ai donné des ordres pour que le couvert soit mis comme autrefois. »

Thérèse retrouvait le Bernard du temps de l'instruction : l'allié qui voulait à tout prix la tirer d'affaire. Il désire qu'elle guérisse, coûte que coûte. Oui, c'est évident qu'il a eu peur. Thérèse l'observe, assis en face d'elle et tisonnant, mais ne devine pas l'image que contemplent ses gros yeux dans la flamme; ce dessin rouge et vert du *Petit Parisien : La Séquestrée de Poitiers.*

Autant qu'il ait plu, le sable d'Argelouse ne retient aucune flaque. Au cœur de l'hiver, il suffit d'une heure de soleil pour impunément fouler, en espadrilles, les chemins feutrés d'aiguilles, élastiques et secs. Bernard chassait tout le jour, mais rentrait pour les repas, s'inquiétait de Thérèse, la soignait comme il n'avait jamais fait. Très peu de contrainte dans leurs rapports. Il l'obligeait à se peser tous les trois jours, à ne fumer que deux cigarettes après chaque repas. Thérèse, sur le conseil de Bernard, marchait beaucoup : « L'exercice est le meilleur apéritif. »

Elle n'avait plus peur d'Argelouse; il lui semblait que les pins s'écartaient, ouvraient leurs rangs, lui faisaient signe de prendre le large. Un soir, Bernard lui avait dit : « Je vous demande d'attendre jusqu'au mariage d'Anne; il

faut que tout le pays nous voie, une fois encore, ensemble; après, vous serez libre. » Elle n'avait pu dormir, durant la nuit qui suivit. Une inquiète joie lui tenait les yeux ouverts. Elle entendit à l'aube les coqs innombrables qui ne semblaient pas se répondre : ils chantaient tous ensemble, emplissaient la terre et le ciel d'une seule clameur. Bernard la lâcherait dans le monde, comme autrefois dans la lande cette laie qu'il n'avait pas su apprivoiser. Anne enfin mariée, les gens diraient ce qu'ils voudraient : Bernard immergerait Thérèse au plus profond de Paris et prendrait la fuite. C'était entendu entre eux. Pas de divorce ni de séparation officielle; on inventerait, pour le monde, une raison de santé (« elle ne se porte bien qu'en voyage »). Il lui réglerait fidèlement ses gemmes, à chaque Toussaint.

Bernard n'interrogeait pas Thérèse sur ses projets : qu'elle aille se faire pendre ailleurs. « Je ne serai tranquille, disait-il à sa mère, que lorsqu'elle aura débarrassé le plancher. — J'entends bien qu'elle reprendra son nom de jeune fille... N'empêche que si elle fait des siennes, on saura bien te retrouver. » Mais Thérèse, affirmait-il, ne ruait que dans les brancards. Libre, peut-

être, n'y aurait-il pas plus raisonnable. Il fallait, en tout cas, en courir la chance. C'était aussi l'opinion de M. Larroque. Tout compte fait, mieux valait que Thérèse disparût; on l'oublierait plus vite, les gens perdraient l'habitude d'en parler. Il importait de faire le silence. Cette idée avait pris racine en eux et rien ne les en eût fait démordre : il fallait que Thérèse sortît des brancards. Qu'ils en étaient impatients!

Thérèse aimait ce dépouillement que l'hiver finissant impose à une terre déjà si nue; pourtant la bure tenace des feuilles mortes demeurait attachée aux chênes. Elle découvrait que le silence d'Argelouse n'existe pas. Par les temps les plus calmes, la forêt se plaint comme on pleure sur soi-même, se berce, s'endort et les nuits ne sont qu'un indéfini chuchotement. Il y aurait des aubes de sa future vie, de cette inimaginable vie, des aubes si désertes qu'elle regretterait peut-être l'heure du réveil à Argelouse, l'unique clameur des coqs sans nombre. Elle se souviendra, dans les étés qui vont venir, des cigales du jour et des grillons de la nuit. Paris : non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables; la foule des hommes après la foule des arbres.

Les époux s'étonnaient de ce qu'entre eux subsistait si peu de gêne. Thérèse songeait que les êtres nous deviennent supportables dès que nous sommes sûrs de pouvoir les quitter. Bernard s'intéressait au poids de Thérèse — mais aussi à ses propos : elle parlait devant lui plus librement qu'elle n'avait jamais fait : « A Paris... quand je serai à Paris... » Elle habiterait l'hôtel, chercherait peut-être un appartement. Elle comptait suivre des cours, des conférences, des concerts, « reprendre son éducation par la base ». Bernard ne songeait pas à la surveiller; et, sans arrière-pensée, mangeait sa soupe, vidait son verre. Le docteur Pédemay, qui parfois les rencontrait sur la route d'Argelouse, disait à sa femme : « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils n'ont pas du tout l'air de jouer la comédie. »

XIII

Un matin chaud de mars, vers dix heures, le flot humain coulait déjà, battait la terrasse du café de la Paix où étaient assis Bernard et Thérèse. Elle jeta sa cigarette et, comme font les Landais, l'écrasa avec soin.

« Vous avez peur de mettre le feu au trottoir? »

Bernard se força pour rire. Il se reprochait d'avoir accompagné Thérèse jusqu'à Paris. Sans doute au lendemain du mariage d'Anne, l'avait-il fait à cause de l'opinion publique — mais surtout il avait obéi au désir de la jeune femme. Il se disait qu'elle avait le génie des situations fausses : tant qu'elle demeurerait dans sa vie, il risquait de condescendre ainsi à des gestes déraisonnables; même sur un esprit aussi équilibré, aussi solide que le sien, cette folle gar-

dait un semblant d'influence. Au moment de se séparer d'elle, il ne pouvait se défendre d'une tristesse dont il n'eût jamais convenu; rien qui lui fût plus étranger qu'un sentiment de cette sorte, provoqué par autrui (mais surtout par Thérèse... cela était impossible à imaginer). Qu'il se sentait impatient d'échapper à ce trouble! Il ne respirerait librement que dans le train de midi. L'auto l'attendrait ce soir à Langon. Très vite, au sortir de la gare, sur la route de Villandraut, les pins commencent. Il observait le profil de Thérèse, ses prunelles qui parfois s'attachaient dans la foule à une figure, la suivaient jusqu'à ce qu'elle ait disparu; et soudain :

« Thérèse... je voulais vous demander... »

Il détourna les yeux, n'ayant jamais pu soutenir le regard de cette femme, puis très vite :

« Je voudrais savoir... C'était parce que vous me détestiez? Parce que je vous faisais horreur? »

Il écoutait ses propres paroles avec étonnement, avec agacement. Thérèse sourit, puis le fixa d'un air grave : Enfin! Bernard lui posait une question, celle même qui fût d'abord venue à l'esprit de Thérèse si elle avait été à sa place. Cette confession longuement préparée, dans la victoria, au long de la route du Nizan, puis dans

le petit train de Saint-Clair, cette nuit de recherches, cette quête patiente, cet effort pour remonter à la source de son acte — enfin ce retour épuisant sur soi-même était peut-être au moment d'obtenir son prix. Elle avait, à son insu, troublé Bernard. Elle l'avait compliqué; et voici qu'il l'interrogeait comme quelqu'un qui ne voit pas clair, qui hésite... Moins simple... donc, moins implacable. Thérèse jeta sur cet homme nouveau un regard complaisant, presque maternel. Pourtant, elle lui répondit, d'un ton de moquerie :

« Ne savez-vous pas que c'est à cause de vos pins? Oui, j'ai voulu posséder seule vos pins. »

Il haussa les épaules :

« Je ne le crois plus si je l'ai jamais cru. Pourquoi avez-vous fait cela? Vous pouvez bien me le dire, maintenant. »

Elle regardait dans le vide : sur ce trottoir, au bord d'un fleuve de boue et de corps pressés, au moment de s'y jeter, de s'y débattre, ou de consentir à l'enlisement, elle percevait une lueur, une aube : elle imaginait un retour au pays secret et triste — toute une vie de méditation, de perfectionnement, dans le silence d'Argelouse : l'aventure intérieure, la recherche de

Dieu... Un Marocain qui vendait des tapis et des colliers de verre crut qu'elle lui souriait, s'approcha d'eux. Elle dit, avec le même air de se moquer :

« J'allais vous répondre : « Je ne sais pas « pourquoi j'ai fait cela »; mais maintenant, peut-être le sais-je, figurez-vous! Il se pourrait que ce fût pour voir dans vos yeux une inquiétude, une curiosité — du trouble enfin : tout ce que depuis une seconde j'y découvre. »

Il gronda, d'un ton qui rappelait à Thérèse leur voyage de noces :

« Vous aurez donc de l'esprit jusqu'à la fin... Sérieusement : pourquoi? »

Elle ne riait plus; elle demanda à son tour :

« Un homme comme vous, Bernard, connaît toujours toutes les raisons de ses actes, n'est-ce pas?

— Sûrement... sans doute... Du moins il me semble.

— Moi, j'aurais tant voulu que rien ne vous demeurât caché. Si vous saviez à quelle torture je me suis soumise, pour voir clair... Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner, comprenez-vous, à peine les eussé-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses... »

Bernard s'impatienta :

« Enfin, il y a eu tout de même un jour où vous vous êtes décidée... où vous avez fait le geste?

— Oui, le jour du grand incendie de Mano. »

Ils s'étaient rapprochés, parlaient à mi-voix. A ce carrefour de Paris, sous ce soleil léger, dans ce vent un peu trop frais qui sentait le tabac d'outre-mer et agitait les stores jaunes et rouges, Thérèse trouvait étrange d'évoquer l'après-midi accablant, le ciel gorgé de fumée, le fuligineux azur, cette pénétrante odeur de torche qu'épandent les pignades consumées — et son propre cœur ensommeillé où prenait forme lentement le crime.

« Voici comment cela est venu : c'était dans la salle à manger, obscure comme toujours à midi; vous parliez, la tête un peu tournée vers Balion, oubliant de compter les gouttes qui tombaient dans votre verre. »

Thérèse ne regardait pas Bernard, toute au soin de ne pas omettre la plus menue circonstance; mais elle l'entendit rire et alors le dévisagea : oui, il riait de son stupide rire; il disait : « Non! mais pour qui me prenez-vous! » Il ne la croyait pas (mais, au vrai, ce qu'elle

disait, était-ce croyable?) Il ricanait et elle reconnaissait le Bernard sûr de soi et qui ne s'en laisse pas conter. Il avait reconquis son assiette; elle se sentait de nouveau perdue; il gouaillait :

« Alors, l'idée vous est venue, comme cela, tout d'un coup, par l'opération du Saint-Esprit? »

Qu'il se haïssait d'avoir interrogé Thérèse! C'était perdre tout le bénéfice du mépris dont il avait accablé cette folle : elle relevait la tête, parbleu! Pourquoi avait-il cédé à ce brusque désir de comprendre? Comme s'il y avait quoi que ce fût à comprendre, avec ces détraquées! Mais cela lui avait échappé; il n'avait pas réfléchi...

« Ecoutez, Bernard, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous persuader de mon innocence, bien loin de là! »

Elle mit une passion étrange à se charger : pour avoir agi ainsi en somnambule, il fallait, à l'entendre, que depuis des mois elle eût accueilli dans son cœur, qu'elle eût nourri des pensées criminelles. D'ailleurs, le premier geste accompli, avec quelle fureur lucide elle avait poursuivi son dessein! avec quelle ténacité!

« Je ne me sentais cruelle que lorsque ma main hésitait. Je m'en voulais de prolonger vos souffrances. Il fallait aller jusqu'au bout, et vite! Je cédais à un affreux devoir. Oui, c'était comme un devoir. »

Bernard l'interrompit :

« En voilà des phrases! Essayez donc de me dire, une bonne fois, ce que vous vouliez! Je vous en défie.

— Ce que je voulais? Sans doute serait-il plus aisé de dire ce que je ne voulais pas; je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... Mais non, Bernard; voyez, je ne cherche qu'à être véridique; comment se fait-il que tout ce que je vous raconte là rende un son si faux?

— Parlez plus bas : le monsieur qui est devant nous s'est retourné. »

Bernard ne souhaitait plus rien que d'en finir. Mais il connaissait cette maniaque : elle s'en donnerait à cœur joie de couper les cheveux en quatre. Thérèse comprenait aussi que cet homme, une seconde rapproché, s'était de nouveau éloigné à l'infini. Elle insistait pourtant, essayait de son beau sourire, donnait à sa voix

certaines inflexions basses et rauques qu'il avait aimées.

« Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes — la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes — la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.

— Quelle autre? »

Elle ne sut que répondre, et il regarda sa montre. Elle dit : « Il faudra pourtant que je revienne quelquefois, pour mes affaires... et pour Marie.

— Quelles affaires? C'est moi qui gère les biens de la communauté. Nous ne revenons pas sur ce qui est entendu, n'est-ce pas? Vous aurez votre place à toutes les cérémonies officielles où il importe, pour l'honneur du nom et dans l'intérêt de Marie, que l'on nous voie ensemble. Dans une famille aussi nombreuse que la nôtre, les mariages ne manquent pas, Dieu merci! ni

les enterrements. Pour commencer, ça m'étonnerait que l'oncle Martin dure jusqu'à l'automne : ce vous sera une occasion, puisqu'il paraît que vous en avez déjà assez... »

Un agent à cheval approchait un sifflet de ses lèvres, ouvrait d'invisibles écluses, une armée de piétons se hâtait de traverser la chaussée noire avant que l'ait recouverte la vague des taxis : « J'aurais dû partir, une nuit, vers la lande du Midi, comme Daguerre. J'aurais dû marcher à travers les pins rachitiques de cette terre mauvaise — marcher jusqu'à épuisement. Je n'aurais pas eu le courage de tenir ma tête enfoncée dans l'eau d'une lagune (ainsi qu'a fait ce berger d'Argelouse, l'année dernière, parce que sa bru ne lui donnait pas à manger). Mais j'aurais pu me coucher dans le sable, fermer les yeux... C'est vrai qu'il y a les corbeaux, les fourmis qui n'attendent pas... »

Elle contempla le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps, la rouler, l'entraîner. Plus rien à faire. Bernard tire encore sa montre.

« Onze heures moins le quart : le temps de passer à l'hôtel...

— Vous n'aurez pas trop chaud pour voyager.

— Il faudra même que je me couvre, ce soir, dans l'auto. »

Elle vit en esprit la route où il roulerait, crut que le vent froid baignait sa face, ce vent qui sent le marécage, les copeaux résineux, les feux d'herbes, la menthe, la brume. Elle regarda Bernard, eut ce sourire qui autrefois faisait dire aux dames de la lande : « On ne peut pas prétendre qu'elle soit jolie, mais elle est le charme même. » Si Bernard lui avait dit : « Je te pardonne; viens... » Elle se serait levée, l'aurait suivi. Mais Bernard, un instant irrité de se sentir ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage d'échanger chaque jour. Bernard était à « la voie », comme ses carrioles : il avait besoin de ses ornières; quand il les aura retrouvées, ce soir même, dans la salle à manger de Saint-Clair, il goûtera le calme, la paix.

« Je veux une dernière fois vous demander pardon, Bernard. »

Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans espoir — dernier effort pour que re-

prenne la conversation. Mais lui proteste : « N'en parlons plus...

— Vous allez vous sentir bien seul : sans être là, j'occupe une place; mieux vaudrait pour vous que je fusse morte. »

Il haussa un peu les épaules et, presque jovial, la pria « de ne pas s'en faire pour lui ».

« Chaque génération de Desqueyroux a eu son vieux garçon! il fallait bien que ce fût moi. J'ai toutes les qualités requises (ce n'est pas vous qui direz le contraire?). Je regrette seulement que nous ayons eu une fille; à cause du nom qui va finir. Il est vrai que, même si nous étions demeurés ensemble, nous n'aurions pas voulu d'autre enfant... alors, en somme, tout va bien... Ne vous dérangez pas; restez là. »

Il fit signe à un taxi, revint sur ses pas pour rappeler à Thérèse que les consommations étaient payées.

Elle regarda longtemps la goutte de porto au fond du verre de Bernard; puis de nouveau dévisagea les passants. Certains semblaient attendre, allaient et venaient. Une femme se retourna deux fois, sourit à Thérèse (ouvrière, ou déguisée en ouvrière?). C'était l'heure où se vident les

ateliers de couture. Thérèse ne songeait pas à quitter la place; elle ne s'ennuyait ni n'éprouvait de tristesse. Elle décida de ne pas aller voir, cet après-midi, Jean Azévédo — et poussa un soupir de délivrance : elle n'avait pas envie de le voir : causer encore! chercher des formules! Elle connaissait Jean Azévédo; mais les êtres dont elle souhaitait l'approche, elle ne les connaissait pas; elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. Thérèse ne redoutait plus la solitude. Il suffisait qu'elle demeurât immobile : comme son corps, étendu dans la lande du Midi, eût attiré les fourmis, les chiens, ici elle pressentait déjà autour de sa chair une agitation obscure, un remous. Elle eut faim, se leva, vit dans une glace d'Old England la jeune femme qu'elle était : ce costume de voyage très ajusté lui allait bien. Mais de son temps d'Argelouse, elle gardait une figure comme rongée : ses pommettes trop saillantes, ce nez court. Elle songea : « Je n'ai pas d'âge. » Elle déjeuna (comme souvent dans ses rêves) rue Royale. Pourquoi rentrer à l'hôtel puisqu'elle n'en avait pas envie? Un chaud contentement lui venait, grâce à cette demi-bouteille de Pouilly. Elle demanda des cigarettes. Un jeune homme, d'une table voi-

sine, lui tendit son briquet allumé, et elle sourit. La route de Villandraut, le soir, entre ces pins sinistres, dire qu'il y a une heure à peine, elle souhaitait de s'y enfoncer aux côtés de Bernard! Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'Océan ou la plaine? Rien ne l'intéressait de ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »

Thérèse avait un peu bu et beaucoup fumé. Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard.

Etude et notes

par

Jean-Marie Pény

Étapes d'une vie et d'une œuvre 187
Analyse du roman 196

Commentaires de textes :

1. Le rêve d'un impossible pardon 206
2. Bernard enfermé en lui-même 210
3. Le début du crime 214
4. Le verdict familial 218
5. Thérèse devant sa propre agonie 221
6. Enfin Bernard semble s'émouvoir... 225

Glossaire 229
Bibliographie sommaire 255

Étapes d'une vie et d'une œuvre

S'il est possible d'essayer d'expliquer le caractère d'un homme et le mystère d'une œuvre, trois considérations permettent de mieux comprendre François Mauriac : il est né à Bordeaux, dans un terroir bien précis de la province française; dans sa famille bourgeoise, il a été élevé tendrement et rigoureusement par une mère très pieuse; de cette enfance et de cette adolescence préservées, il a gardé une fidélité intime à son Christ, aussi bien comme romancier que pour rendre témoignage devant la tragique histoire contemporaine.

Bordeaux et l'empreinte bourgeoise

La naissance de François Mauriac, le 11 octobre 1885 à Bordeaux, l'enracine dans les limites de quelques cantons de Guyenne, aux confins des vignobles célèbres et des landes où la forêt des pins étend ses solitudes jusqu'à la mer. Peut-être est-il, de nos auteurs contemporains, celui qui dépend le plus étroitement des horizons de son enfance.

« Les maisons, les rues de Bordeaux, ce sont les événements de ma vie... Bordeaux (et je désigne sous ce nom toute la matière de mon œuvre) finit toujours par absorber ce que me fournit la réalité quotidienne; toute œuvre due à une suggestion du présent avorte, si elle n'éveille pas une correspondance dans mon Bordeaux intérieur » (*Commencements d'une vie*).

C'est dans cette ville, « où la bourgeoisie est la plus vaniteuse et la plus gourmée de France » (*La Robe Prétexte*), que le jeune Mauriac découvrit très tôt les limites où ses origines sociales allaient enfermer son talent. Car il faut bien avouer que son univers romanesque est resté prisonnier

des problèmes individuels et des drames « distingués », propres à ceux qui n'ont jamais eu à lutter pour assurer leur vie matérielle. Et l'on peut remarquer que la Grande Guerre de 1914-1918 n'intervient pratiquement pas dans les destins inventés par un auteur qui eut vingt-neuf ans en 1914.

C'est aussi dans ce milieu de la bourgeoisie bordelaise que Mauriac découvrit l'étonnant souci de respectabilité et la crainte du scandale qui font arracher, dans les albums de famille, les photos de femmes ou d'hommes exclus du clan et, en quelque sorte, portés « disparus », comme il est dit dans *Thérèse Desqueyroux*.

L'empreinte religieuse

Dans la douceur de l'enfance de François Mauriac, auprès de ses trois frères et de sa sœur, sous l'autorité tendrement affectueuse et intransigeante de sa mère, devenue veuve en 1887, la grande et l'unique affaire était la hantise du salut personnel, d'autant plus peut-être que le père qui venait de mourir était incroyant.

Aussi la peur du péché était-elle la préoccupation primordiale de l'éducation religieuse. Parmi les plus vifs de ses premiers souvenirs Mauriac garde celui de la prière du soir dans la chambre maternelle et de la préparation à la mort par quoi elle s'achevait.

A l'âge de la puberté, cette hantise du péché devient presque exclusivement l'obsession de l'impureté et peut aisément dégénérer en horreur de la chair. Atmosphère *janséniste*, que Mauriac a très souvent rappelée et par laquelle on a peut-être trop tendance à expliquer l'homme et l'œuvre. Car son adolescence et sa jeunesse ont connu toute la fièvre des tentations charnelles, d'autant plus fortes qu'elles avaient justement le goût du péché. Et, quand elles étaient vaincues, c'était avec le sentiment irrécusable d'une présence, d'un Ami infiniment bon et protecteur.

La religion de Mauriac ne s'est donc pas développée dans le tremblement. Au contraire, il a tout de suite été sensible aux consolations extérieures qu'apporte l'atmosphère des cérémonies religieuses ou de la chapelle silencieuse et solitaire, au collège des pères marianites, où il fit ses études secondaires de 1897 à 1903.

Et la certitude d'un rapport personnel avec Dieu a toujours été telle que, malgré certaines inquiétudes intellectuelles, rien n'a jamais atteint une fidélité plus intime, plus secrète, plus viscérale. La foi, c'est d'abord, pour Mauriac, « Dieu sensible au cœur », selon la formule de Pascal.

L'empreinte poétique

Après l'année scolaire à Bordeaux, il y avait « le bonheur des vacances » dans les propriétés familiales des Landes, au milieu des pins dont la plainte sous le vent ne cesse que pour laisser la chaleur flamber au soleil, les vacances racontées dans *Commencements d'une vie*, immortalisées dans *Le Mystère Frontenac* et présentes presque partout dans l'œuvre. « Ainsi sont entrés en moi, pour l'éternité, ces étés implacables, cette forêt crépitante de cigales sous un ciel d'airain que parfois ternissait l'immense voile de soufre des incendies. »

C'est dans ces vacances landaises qu'il faut chercher l'origine d'une poésie qui affleure tout au long de l'œuvre romanesque, voire dans les essais, et qui s'exprime dans les poèmes d'*Orages* (1925), abondants en beaux vers sensuels et mystérieux, aussi évocateurs que ceux de Valéry. Partout, on remarque un étonnant bonheur à nommer les choses et les arbres, les lumières et les sons, les parfums surtout. On comprend la fraternelle affection qui unit, dès les années de Bordeaux, Mauriac et Francis Jammes, « le faune chrétien ».

Importance de ces « préparations »

On ne saurait trop insister sur ces « préparations » de Mauriac. Lui-même rappelle sans cesse que son œuvre est tout entière issue de son enfance et de son adolescence, de son Bordeaux et de ses landes : « Je n'observe pas, je ne décris pas, je retrouve... J'ai pu, à l'âge d'homme, vivre à Paris, être très tôt de ceux qui s'agitent à la surface, connaître toutes sortes de gens, hanter les milieux les plus divers... Tout s'est passé comme si la porte eût été à jamais refermée en moi, à vingt ans, sur ce qui devait être la matière de mon œuvre » (*Vue sur mes romans*). Et encore : « Aucun drame ne peut commencer de vivre dans mon esprit si je ne le situe dans les lieux où j'ai toujours vécu. Il faut que je puisse suivre mes personnages de chambre en chambre.

Souvent, leur figure demeure indistincte en moi, je n'en connais que leur silhouette, mais je sens l'odeur moisie du corridor qu'ils traversent, je n'ignore rien de ce qu'ils sentent, de ce qu'ils entendent à telle heure du jour et de la nuit, lorsqu'ils sortent du vestibule et s'avancent sur le perron. » (*Le Romancier et ses personnages.*)

Mauriac découvre même dans ce qui aura été son propre cas une sorte de loi générale : « L'artiste, dans son enfance, fait provision de visages, de silhouettes, de paroles ; une image le frappe, un propos, une anecdote... Et même, sans qu'il en soit frappé, cela existe en lui au lieu de s'y anéantir comme dans les autres hommes; cela, sans qu'il en sache rien, fermente, vit d'une vie cachée et surgira au moment venu... » (*Le Romancier et ses personnages.*)

Les débuts littéraires

Après son baccalauréat et de solides études de licence à la Faculté des Lettres de Bordeaux, François Mauriac, en « montant » de sa province à Paris, en 1906, emportait, sans le savoir, tous les décors, les personnages et les climats de son œuvre future. Dans l'amitié fervente avec deux jeunes poètes, venus aussi de Bordeaux, Jean de La Ville de Mirmont et André Lafon, qui allait obtenir en 1912 le Grand Prix de Littérature pour *L'Élève Gilles*, il n'avait plus qu'une seule ambition : écrire et devenir par là célèbre. Aussi Mauriac, après avoir été reçu au concours d'entrée à l'École des Chartes, donna-t-il sa démission. Et, après avoir publié dans de petites revues catholiques et commencé à se faire connaître « dans le monde », il eut la merveilleuse surprise d'être « découvert » et « lancé » par Maurice Barrès, alors au sommet de sa gloire, qui consacra avec émotion et louanges tout un article de l'*Écho de Paris* (21 mars 1910) au premier recueil de poèmes, les *Mains jointes*, paru l'année précédente. Plus tard et à plusieurs reprises, Mauriac désavouera ces premiers vers pour leur mollesse et englobera dans sa condamnation le second recueil poétique, *L'Adieu à l'Adolescence* (1911), ainsi que ses deux premiers romans, *L'Enfant chargé de chaînes* (1913) et *La Robe prétexte* (1914).

Puis ce fut l'interruption de la guerre de 1914-1918 : Mauriac, qui s'est marié en 1913 et est déjà le père du premier de ses quatre enfants, est mobilisé dans le service de santé

et participe comme infirmier à l'expédition des Dardanelles (1915). En mars 1917, il est rapatrié de Salonique pour paludisme. Mais, s'il n'a pas été trop marqué dans sa chair, il a eu la peine de perdre en 1915 ses deux meilleurs amis : Jean de La Ville de Mirmont et André Lafon, qu'il évoquera dans un de ses plus beaux poèmes, *La Veillée avec André Lafon* (1915) et dans un de ses livres les plus profondément émus, *La Vie et la mort d'un poète* (1924).

Son œuvre, interrompue par la guerre, allait profiter de ce silence, car c'est alors que se dissipe ce qu'il pouvait y avoir de « facile » et de « flasque » dans sa pensée, ses sentiments et leur expression. En effet, ce que Mauriac publie, quand il reprend sa plume, ouvre les grands chemins de son inspiration : *La Chair et le Sang* (1920) manifeste une plus grande fermeté d'écriture et, dans *Préséances* (1921), sorte de satire des « fils » des grandes maisons du négoce bordelais, se révèle une ironie acérée.

La grande période du romancier

En 1922, *Le Baiser au Lépreux* impose enfin Mauriac dans son originalité. C'est un court récit, « amer et dur », sans aucune concession dans l'analyse d'un cas, celui d'un homme disgracié et d'une jeune femme de devoir, incapables de s'aider à être heureux, parce qu'ils sont incapables de s'aimer totalement dans le mariage.

Après *Le Fleuve de feu* (1923), *Genitrix* (1923), *Le Mal* (1924), *Le Désert de l'Amour*, en 1924, obtint le Grand Prix du Roman de l'Académie française, tandis que les beaux poèmes, intellectuels et sensuels, païens et jansénistes, d'*Orages* (1925) attestaient que la poésie est une des sources les plus vivifiantes de l'inspiration romanesque.

Après *Thérèse Desqueyroux* (1927), *Destins* (1928), les nouvelles réunies dans *Trois Récits* (1929), *Ce qui était perdu* (1930), après les confrontations passionnées de l'univers mauriacien avec *La Vie de Jean Racine* (1928) et avec *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline* (1931), François Mauriac était élu à la présidence de la Société des Gens de Lettres (1932).

Encore deux chefs-d'œuvre, *Le Nœud de Vipères* (1932) et *Le Mystère Frontenac* (1933), et c'était l'entrée à l'Académie française (1933).

En pleine possession de sa puissance créatrice, Mauriac pouvait à bon droit s'interroger sur *Le Romancier et ses personnages* (1933), de même que les confidences autobiographiques de *Commencements d'une vie* (1932) fournissaient la clé du *Mystère Frontenac* (1933). D'autre part, l'auteur dévoilait, en quelque sorte, l'envers de son œuvre, c'est-à-dire sa personne intime, en publiant à partir de 1934 son *Journal* (jusqu'au tome V paru en 1953). La tonalité propre de sa foi chrétienne s'exprimait dans sa *Vie de Jésus* (1936), et *Le Sang d'Atys* (1940) manifestait la mystérieuse réussite d'un mythe poétique.

Cependant, le romancier ne renonçait pas aux êtres de fiction : après avoir retrouvé sa *Thérèse Desqueyroux* dans *La fin de la Nuit* (1935) et dans *Plongées* (1938) et fait reparaître dans *Les Anges Noirs* (1936) un personnage de *Ce qui était perdu*, il publiait *Les Chemins de la Mer* (1939) et la *Pharisienne* (1941).

La crise spirituelle

Le succès du romancier provoqua chez François Mauriac une très grave crise de conscience, qui se situe autour de la quarantaine. Il y eut d'abord le tragique dilemme que présenta l'article paru dans la *Nouvelle Revue Française* (octobre 1928) : *Souffrances du Chrétien.* « Le christianisme ne fait pas sa part à la chair : il la supprime... Le Dieu des chrétiens... veut être seul aimé..., tout autre amour étant une idolâtrie. » « Cette religion est à la fois vraie et impraticable. »

A cette prise de conscience de sa foi dans son sens le plus rigoureux s'ajouta pour Mauriac « la provocation » d'une lettre d'André Gide (7 mai 1928), dénonçant chez son ami un « compromis rassurant qui permette d'aimer Dieu sans perdre de vue Mammon » : « Vous n'êtes pas assez chrétien pour n'être plus littérateur... ». — Mauriac répondit par *Dieu et Mammon* (1929), où il tenta de montrer que, même pécheur, il s'enfonce davantage dans le christianisme par le besoin d'être pardonné.

Alors, au bout de la crise qui fut « la pire époque » de sa vie et comme une « folie », il y eut, un jour de Pentecôte 1928, « une sorte de bonheur déchirant... l'émerveillement d'une âme en un seul jour pacifiée », ce dont témoignent

déjà *Dieu et Mammon*, puis *Bonheur du Chrétien* (1931), enfin tant de pages de son œuvre, sans doute les plus profondes, jusqu'aux confirmations de *Ce que je crois* (1962). Mauriac venait de recevoir la révélation capitale de sa vie : « L'ennoblissement d'une nature sans noblesse possible. Il n'existe pas, pour le Fils de l'Homme, de cas désespéré » (préface à *Souffrances* et *Bonheur du Chrétien*). « Je crois que je suis aimé tel que j'ai été, tel que je suis, tel que mon propre cœur me voit, me juge et me condamne... » (*Ce que je crois.*) Nous sommes sans doute, avec ces citations, au cœur vivant de l'homme et de l'œuvre.

L'engagement politique

Conséquence de cette crise trop rapidement évoquée, le romancier académicien, après avoir raconté tant d'histoires inventées, s'est senti impérieusement poussé à se mêler à l'Histoire véritable des hommes, au jour le jour.

Dès sa jeunesse, Mauriac avait été attiré par la générosité du modernisme et du catholicisme social au temps de Marc Sangnier et du *Sillon*.

Mais c'est beaucoup plus tard, à propos de la guerre civile espagnole, en 1936, que pour la première fois le futur prix Nobel « s'engagea » contre l'horreur d'une répression bénie par les prêtres. La protestation de ce bourgeois rejoignit, avec celle de Bernanos, qui avait parcouru à peu près le même chemin, le témoignage de Malraux (*L'Espoir*) et les essais de résistance de la gauche et de l'extrême-gauche européennes.

Ce fut ensuite la courageuse opposition intellectuelle au nazisme victorieux et au régime de Vichy (1940-1944) sous la forme de publications clandestines : *Le Cahier noir* (1943), *Ne pas se renier* (1944), qui lui valurent les menaces de la Gestapo.

A la Libération (1944), auprès de Sartre et de Camus, brusquement révélés au public, auprès de Malraux consacré, Mauriac exerça une sorte de direction spirituelle. La polémique (dans *Le Figaro*, avec Camus (dans *Combat*), entre lui, le vieux chrétien, pour l'élan de charité, et l'autre, le jeune révolté, pour la mesure rigoureuse de la justice, demeure un des plus hauts moments du journalisme français.

Depuis lors, Mauriac n'a cessé de protester, non sans efficacité, contre toutes les atteintes infligées à la personne humaine. Avec un étonnant bonheur de verve dans l'indignation, il a stigmatisé les terreurs policières et les tortures, particulièrement dans les guerres de répression coloniale. En même temps, il engageait tout son crédit au service de l'expérience politique de Pierre Mendès-France, comme il le fait depuis 1958 au service du général de Gaulle, à qui il a consacré un gros livre (1964).

La tentative théâtrale

En 1939, dans un article brillamment injuste sur *M. François Mauriac et la liberté* (repris dans *Situations I*), Jean-Paul Sartre avait eu raison de noter : « M. Mauriac ne consent à traiter que les passages essentiels, qu'il réunit ensuite par de brefs résumés. C'est en raison de ce goût de la concision que ses personnages parlent comme au théâtre. » En effet, Mauriac, cédant à l'amitié et à la confiance de l'auteur dramatique et animateur de théâtre, Édouard Bourdet, a tenté l'expérience de la scène avec deux pièces qui sont comme des condensés de ses romans, dans une confrontation plus âpre encore des destinées, dans une enquête plus impitoyable des personnages sur eux-mêmes par le dialogue contre les autres. Et ce fut la révélation et le succès d'*Asmodée* (1937) et des *Mal aimés* (1945).

Mais ces réussites d'une qualité rare furent sans lendemain et *Passage du Malin* (1947), le *Feu sur la terre ou le pays sans chemin* (1950) ont déçu.

Le temps des mémoires et des bilans

Après un récit émouvant, *Le Sagouin* (1951), et l'histoire exagérée, racontée dans *Galigaï* (1952), ce fut la suprême consécration du Prix Nobel de Littérature accordé en 1952 à François Mauriac « pour l'analyse pénétrante de l'âme et l'intensité artistique avec laquelle il a interprété dans la forme du roman la vie humaine ».

Mais, après s'être accordé la dernière émotion d'un ultime roman, *L'Agneau* (1954), le vieil homme comprend qu'il « a remis sa copie » et qu'est venu, avec « la fin des personnages », le temps des *Mémoires intérieurs* (1959), mélange de souvenirs vécus et de souvenirs de lectures, où murmure

la plus prenante peut-être des musiques de ce romancier poète. Enfin viennent les examens de conscience intitulés *La Pierre d'achoppement* (1951), *Le Fils de l'Homme* (1958), *Ce que je crois* (1962), ces deux derniers ouvrages éclairant nettement la confiance de l'écrivain dans « l'éternel amour ».

Mais l'Histoire humaine continue et le journaliste reste le témoin, rêveur ou singulièrement critique, de l'écoulement des événements politiques, religieux ou littéraires : ce sont les deux recueils de ses *Blocs-Notes* (1958 et 1961) qui témoignent finalement de la même attention que le romancier portait à scruter les jeux secrets des existences. Cette passion d'interpréter les mystères des êtres et des événements semble être, en effet, l'originalité même de François Mauriac dans son inquiète fidélité.

Analyse du roman

Un fait divers dans la chronique judiciaire

François Mauriac a publié *Thérèse Desqueyroux* en 1927, mais l'inspiration de ce roman provient d'un choc éprouvé beaucoup plus tôt. L'auteur lui-même l'évoque à la page d'*Avertissement* : « Adolescent, je me souviens d'avoir aperçu, dans une salle étouffante d'assises, livrée aux avocats moins féroces que les dames empanachées, ta petite figure blanche et sans lèvres. »

Il est possible de préciser sans doute le fait divers et le procès qui ont servi de point de départ au romancier. (Voir l'article de Marcel Nattes dans *L'Express* du 13 septembre 1962:)

A Bordeaux, en juin 1905, les révélations d'un pharmacien au médecin qui soigne un riche négociant pour un mal étrange entraînent des soupçons contre l'épouse du négociant, qui, grâce aux ordonnances d'un docteur des Landes, s'est fait délivrer des toxiques par le pharmacien. Interrogée, elle prétend que les ordonnances lui ont été apportées par un inconnu (qu'on ne retrouvera pas) et qu'elle s'est procuré les toxiques pour rendre service au médecin landais, un ami de la famille, qui veut faire des expériences. Le médecin mis en cause proteste que les ordonnances sont des faux et porte plainte. Cependant, les examens et les analyses auxquels on procède sur le malade laissent croire à un empoisonnement par l'arsenic.

Évidemment, c'est le scandale dans la bonne société de Bordeaux, où l'on s'interroge sur la part prise à « l'affaire » par « l'ami du foyer », compagnon d'enfance de la femme,

revenu à Bordeaux en 1904 et volontiers reçu par les époux. Mais toute la famille fait front pour défendre celle que l'on soupçonne et qui est officiellement accusée de faux et d'usage de faux en octobre, qui même, après d'interminables interrogatoires et confrontations avec des domestiques qui l'accusent, est mise en état d'arrestation en février 1906 pour tentative d'empoisonnement.

Le procès en cour d'assises a lieu le 25 mai 1906. Grâce à l'émouvante déposition du mari, à peine convalescent, l'épouse est acquittée du crime d'empoisonnement; mais, pour faux, elle est sévèrement condamnée à quinze mois de prison et à 100 francs d'amende.

La famille qui, jusqu'à sa sortie de prison, avait si nettement et publiquement défendu pour l'honneur du nom celle que la justice officielle accusait, par la suite, en privé, la condamna à se retirer dans une solitude complète jusqu'à sa mort en 1952.

Rappeler cette histoire, c'est mettre en lumière tout ce que la mémoire de François Mauriac avait conservé vivant pour le roman. Pourtant *Thérèse Desqueyroux* ne se laisse pas réduire au souvenir du procès de Bordeaux, et l'auteur a eu raison de le souligner dans *Le Romancier et ses personnages :* « Entre plusieurs sources de *Thérèse Desqueyroux,* il y a eu certainement la vision que j'eus, à dix-huit ans, d'une salle d'assises, d'une maigre empoisonneuse entre deux gendarmes. Je me suis souvenu des dépositions des témoins, j'ai utilisé une histoire de fausses ordonnances dont l'accusée s'était servie pour se procurer les poisons. Mais là s'arrête mon emprunt direct à la réalité. Avec ce que la réalité me fournit, je vais construire un personnage tout différent et plus compliqué. Les motifs de l'accusée avaient été, en réalité, de l'ordre le plus simple : elle aimait un autre homme que son mari. Plus rien de commun avec ma Thérèse, dont le drame était de n'avoir pas su elle-même ce qui l'avait poussée à ce geste criminel. »

Un drame familial et social

Dès le début du roman, il apparaît que le destin de Thérèse ne dépend plus d'elle, mais qu'il est lié à de puissantes influences sociales qui ne tiennent guère compte de la jeune

femme. Si l'accusation contre elle est abandonnée, si elle bénéficie d'un « non-lieu », c'est par l'effet, certes, de la déposition de son mari pour l'innocenter, mais aussi pour des considérations politiques qui intéressent la carrière de son père dans son ambition d'être élu sénateur. La conversation de son père et de son avocat la rejette déjà dans sa solitude.

M. Larroque invoque « l'honneur du nom », (p. 10). C'est un thème majeur du livre qui apparaît aussitôt : Thérèse est prisonnière de la famille bourgeoise et de sa respectabilité. D'ailleurs, toute une part d'elle-même s'accorde profondément au système des valeurs de sa classe. Quand il faudra chercher un motif de son crime, Bernard, son mari, pensera tout naturellement aux pins, à la fortune dont sa mort aurait rendu Thérèse héritière. Elle méprisera Bernard d'être incapable d'imaginer une autre explication (p. 127-128); mais, en elle-même, elle ne pourra pas repousser vraiment l'hypothèse : « Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. Elle avait toujours eu la propriété dans le sang » (pp. 39-40). Et elle se souvient de son bonheur, de sa « paix » au temps des fiançailles : « Elle s'incrustait dans un bloc familial, « elle se casait »; elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait » (p. 40).

Cet amour paysan de la terre que l'on possède, ce besoin atavique de la propriété, c'est le lien extrêmement fort qui noue Thérèse, bon gré mal gré, à son milieu familial, à son milieu social. Voilà pourquoi elle accepte finalement de jouer le rôle que ses beaux-parents et Bernard lui proposent pour séparer Anne et Jean Azévédo et pour servir ainsi les desseins de la famille.

Cette soumission à la cellule sociale, héritée du fond des âges, Thérèse, avec effroi, l'accepte en elle dès le début de son mariage : « La famille! Thérèse laissa éteindre sa cigarette : l'œil fixe, elle regardait cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux, où, immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir... » (pp. 58-59).

Voilà qui explique ce qui, autrement, pourrait paraître peu vraisemblable : l'acceptation par Thérèse du verdict de Bernard après le non-lieu officiel, sa résignation sans

éclat à l'emprisonnement familial, alors que cette jeune femme, assoiffée d'absolu et volontaire, pourrait sans doute trouver arguments et moyens de revendiquer sa liberté, puisque les siens redoutent d'elle le scandale beaucoup plus qu'elle n'aurait à craindre quelque réveil de la justice à propos de son acte.

C'est un des aspects les plus secrets et les plus vrais du personnage de Thérèse que cette impossibilité où elle est, dans le roman, d'échapper à la prison de son milieu à la fois paysan et bourgeois, bien avant qu'elle ne soit enfermée aussi dans « la prison de son acte », comme il sera dit dans *La Fin de la Nuit*. Et c'est par là que, bien au-delà du cas individuel et monstrueux, si l'on veut, d'une empoisonneuse, Thérèse Desqueyroux témoigne pour d'innombrables destins de femmes, éteints et silencieux. L'avant-propos l'indique nettement : « ... Dans un salon de campagne, tu m'apparus sous les traits d'une jeune femme hagarde qu'irritaient les soins de ses vieilles parentes, d'un époux naïf : « Mais qu'a-t-elle donc ? disaient-ils. Pourtant nous la comblons de tout... » Que de fois, à travers les barreaux vivants d'une famille, t'ai-je vue tourner en rond, à pas de louve; et de ton œil méchant et triste tu me dévisageais. »

L'atmosphère des Landes

Cependant, dans ce roman, la solitude, la claustration familiale sont d'autant plus rigoureuses qu'il s'agit de vivre dans un domaine isolé des Landes, lui-même prisonnier du feu accablant de l'été, ou de l'incessante plainte des pins à l'automne ou, pire encore, du silence : « C'était le silence : le silence d'Argelouse! Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence : il cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit, hors parfois une chouette ululante (nous croyons entendre, dans la nuit, le sanglot que nous retenions) » (p. 96).

Sans la torpeur d'Argelouse, plus précisément sans les vacances d'été sous la canicule, au temps de l'adolescence, l'amitié de Thérèse pour la petite Anne de la Trave ne se serait pas exaltée et il n'y aurait peut-être pas eu le mariage avec Bernard Desqueyroux, le demi-frère d'Anne. Hors des Landes, sans la « palombière », il n'y aurait pas eu les conversations avec Jean Azévédo. Surtout, sans la « four-

naise de la lande », sans « la lumière pareille à une gorgée de métal en fusion » (pp. 33 et 35), il n'y aurait pas eu la hantise de l'incendie ni cet affolement où l'on ne fait plus attention aux gouttes de poison que l'on prend pour médicament, ni cette attente, ce vide où le crime peu à peu se profile et se forme.

Mais Thérèse Desqueyroux est trop bien née de son pays terrible pour ne pas être marquée à jamais de ces impressions de feu et de silence, venues du fond de sa mémoire et d'au-delà. Sans doute exercent-elles sur elle trop de puissance pour qu'elle ait seulement songé à leur échapper.

Le mystère d'une âme

Cependant ni le conditionnement familial ni l'influence du pays natal ne suffisent à fournir l'explication que l'on espère de Thérèse Desqueyroux, que l'on cherche avec elle. Il faut recourir à d'autres hypothèses et chacune, d'ailleurs, décevra.

Certes, Thérèse, avec une obscure exigence de l'absolu qui pourrait la rapprocher de certaines jeunes filles de Giraudoux, ses contemporaines, demandait confusément sa propre révélation au mystère de ses noces, mais ce n'était pas sans ambiguïté, car, si elle paraissait languir et « se ronger » (p. 39) auprès du fiancé, elle n'ignorait pas au fond d'elle-même qu'elle jouait une certaine comédie et que « c'était sa science d'emplir de candeur amoureuse les yeux qu'elle levait vers Bernard ». Mais la déception de l'amour charnel, dans sa brutale découverte, a été totale, sans remède. Qu'on relise ces pages (pp. 45-47) où Thérèse revit ce que furent le soir de sa « noce mi-paysanne mi-bourgeoise » et le voyage qui suivit. Pour la jeune femme, Bernard, son mari, est à jamais cet égoïste « enfermé dans son plaisir » (p. 46), qui se sert d'elle, sans elle, contre elle. Frustration trop grave pour qu'elle n'explique pas, dans une certaine mesure, une vengeance. Dégoût trop intime pour qu'il ne suscite pas en partie, un jour, et même très vite (pp. 59-60), la tentation d'écarter le coupable « une fois pour toutes et à jamais! ».

Affirmation absolue d'elle-même, l'héroïne de Mauriac refuse avec passion de servir et d'être objet. Qu'on se rappelle sa rancœur, lorsqu'elle était enceinte et qu'elle sentait plus attentif autour d'elle l'intérêt de la famille,

non point pour la personne qu'elle est, mais pour « la femme qui portait dans ses flancs le maître unique de pins sans nombre » (p. 62). Voilà qui peut rendre moins étrange l'animosité de la jeune mère contre sa petite Marie et sa nausée en quelque sorte du sentiment maternel.

Certes, Thérèse porte au plus sombre de son âme un affreux secret : le besoin irrépressible et la jouissance de faire du mal. Déjà elle se souvient de ses années de lycée : « Pure, je l'étais : un ange, oui! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais... » (p. 26). Aussi, quand la famille demandera à Thérèse de briser l'amour d'Anne pour Jean Azévédo, surgit le plaisir de saccager à jamais la jeune fille : « ... Cette petite idiote, là-bas, à Saint-Clair, il fallait qu'elle sût, comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas. Si elles ne possèdent rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes, un isolement sans consolations » (p. 61). Plus tard, dans la *Fin de la Nuit* (p. 94), il y aura ce monologue intérieur de Thérèse : « Mais non... je ne suis pas si horrible. J'exige des autres qu'ils soient clairvoyants. Ce qui m'irrite..., c'est la puissance d'illusion. J'ai toujours eu cette manie de détacher les bandeaux, je n'avais de cesse que tout le monde autour de moi vît clair. Il faut qu'on me rejoigne dans le désespoir. Je ne comprends pas qu'on ne soit pas désespéré. » Il faut donc retenir « cette puissance de destruction qui la possédait, ce don qui agissait à son insu, cette vertu terrible qui sortait d'elle » (*La Fin de la Nuit*, p. 155).

Mais il y a plus mystérieux, et c'est encore à *La Fin de la Nuit* (p. 124) qu'il faut demander une formule qui éclaire en partie Thérèse : « Elle avait toujours cru que les vices et les crimes naissent de cette puissance désordonnée pour imaginer l'impossible, pour créer une chimère qu'il nous faut ensuite embrasser à tout prix... » Et ainsi il court tout au long de l'histoire une obsession de l'empoisonnement, depuis l'innocente question posée à Bernard sur l'acide prussique des fougères (p. 41), depuis l'interrogation sur le valérianate que Bernard prenait au commencement pour calmer ses angoisses cardiaques : « Quel hasard, songeait-elle, que cette mixture fût bienfaisante! Pourquoi pas mortelle ? » (p. 76).

Pourtant, malgré tous ses efforts pour préparer ce qu'elle va dire à Bernard au retour à Argelouse ou, plus simplement, pour se rendre compte d'elle-même à elle-même, Thérèse éprouve jusqu'à la pire lassitude son impuissance à comprendre son acte : « Thérèse n'a plus rien à examiner; elle s'est engouffrée dans le crime béant; elle a été aspirée par le crime... » (p. 114). Mais, d'abord, comment définir le geste par lequel Thérèse a consenti, le moment qui a été celui de sa faute ? Qu'on relise avec soin les pages où elle essaie de « regarder en face l'acte qu'elle a commis » (p. 111). Est-ce donc « le jour du grand incendie de Mano » (p. 111), quand Bernard a pris deux fois sa ration de liqueur de Fowler? Alors « elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue » (p. 112). Cependant « l'acte qui, durant le déjeuner, était déjà en elle à son insu, commença alors d'émerger du fond de son être — informe encore, mais à demi baigné de conscience » (p. 113). Puis il y a eu « une curiosité un peu dangereuse à satisfaire » (p. 113). « Une seule fois, pour en avoir le cœur net... je saurai si c'est cela qui l'a rendu malade. Une seule fois, et ce sera fini » (p. 113-114). Ensuite, ce fut l'implacable logique du crime, et Thérèse a raison d'essayer d'expliquer à Bernard avant de se libérer à jamais de lui : « Le premier geste accompli, avec quelle fureur lucide elle avait poursuivi son dessein! avec quelle ténacité! »

« Je ne me sentais cruelle que lorsque ma main hésitait. Je m'en voulais de prolonger vos souffrances. Il fallait aller jusqu'au bout, et vite! Je cédais à un affreux devoir. Oui, c'était comme un devoir » (pp. 177-178).

Mais Thérèse a tout aussi bien le droit de se justifier au sens le plus fort du terme : « Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie : nul tournant brusque : elle a descendu une pente insensible, lentement d'abord, puis plus vite. La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit » (pp. 27-28). Elle pose les graves questions qui doivent être posées : « Par quel aveu commencer ? Des paroles suffisent-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes ? »... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu... » (p. 22). ... « Où est le commencement de nos actes ? Notre destin, quand nous voulons

l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance ? Mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement » (p. 25).

Mauriac a donc eu raison d'insister sur l'originalité de sa Thérèse « dont le drame était de n'avoir pas su elle-même ce qui l'avait poussée à ce geste criminel » (*Le romancier et ses personnages*), et de se défendre : « On m'a reproché de juger mes héros et de jouer au Dieu avec eux. Thérèse Desqueyroux au contraire est l'être qui échappe à tout jugement, et d'abord au sien propre, terriblement libre à chaque instant, et regardant sa figure éternelle se dessiner au moindre geste qu'elle hasarde » (*Vue sur mes romans*, dans le « Figaro Littéraire », 15 novembre 1952).

Certes, c'est manifester l'habileté d'un artiste consommé, d'un romancier qui connaît son métier. Et Mauriac volontiers avoue la recette : « En général, ces personnages, plus vivants que leurs camarades, sont de contours moins définis. La part du mystère, de l'incertain, du possible est plus grande en eux que dans les autres. Pourquoi Thérèse Desqueyroux a-t-elle voulu empoisonner son mari ? Ce point d'interrogation a beaucoup fait pour retenir au milieu de nous son ombre douloureuse... » (*Le romancier et ses personnages*, pp. 123-124).

Il est évident, pourtant, que le savoir-faire du fabricant est ici dépassé, et il faut bien dire, pour achever l'analyse, que Mauriac, en créant sa Thérèse Desqueyroux, a rencontré la réalité d'un mystère : celui d'une âme vivante. On comprend dès lors que le personnage soit inexplicable, qu'il ait « l'illogisme, l'indétermination, la complexité des êtres vivants », pour reprendre un des conseils que l'auteur donne aux romanciers.

De Thérèse Desqueyroux à la Fin de la Nuit

On comprend surtout que Mauriac ait été littéralement fasciné par son héroïne. Si nous retrouvons Thérèse Desqueyroux dans plusieurs romans, ce n'est pas seulement parce que Balzac a heureusement donné l'exemple du retour des personnages dans *La Comédie Humaine*; c'est avant tout parce qu'il n'a pas suffi d'une rencontre pour que Mauriac se sente quitte, en quelque sorte, à l'égard de sa créature.

Thérèse Desqueyroux a ainsi hanté son auteur pendant plus de dix ans, puisqu'il a eu besoin, au sens littéral du terme, après le roman de 1927, de la retrouver dans un chapitre de *Ce qui était perdu* (1930), puis dans des nouvelles, *Thérèse chez le Docteur* et *Thérèse à l'Hôtel*, écrites en 1933, mais publiées seulement en 1938 dans *Plongées*, enfin dans *La Fin de la Nuit* (1935), long roman que l'on peut considérer, malgré Sartre, comme un des plus riches de Mauriac : quinze ans après la tentative d'empoisonnement, Thérèse y vit ses dernières obsessions, ses dernières tentations, ses derniers demi-échecs, ses dernières demi-victoires, et elle y meurt dans l'ambiguïté la plus humaine. La fin de l'histoire procure un éclairage qui permet de mieux placer dans son vrai jour de mouvante vérité l'héroïne du premier roman, et il est normal d'y recourir pour lire et comprendre mieux *Thérèse Desqueyroux*.

Le témoignage du romancier chrétien

En 1927, Mauriac, dans sa « préface », ne voulait pas que sur le trottoir parisien où il abandonna sa créature, celle-ci restât seule. Et certes, pour le romancier catholique, s'il avait fallu faire œuvre édifiante à tout prix, le problème aurait été, en peignant « les passions... victorieuses ou vaincues », de ne les montrer « que dans leurs rapports avec la grâce » (*Journal d'un homme de trente ans*, 1920). Mais F. Mauriac a vraiment respecté la liberté de Thérèse à l'égard de Dieu. En fait, le seul événement « providentiel » que se permette l'auteur, c'est la mort subite de la tante Clara qui arrache à la tentation presque triomphante du suicide sa pitoyable nièce séquestrée dans la solitude d'Argelouse (pp. 139-141).

Mais, si Thérèse ne se bat jamais précisément avec l'Ange, il reste évident que son père romancier ne la laisse pas seule. Car non seulement c'est de son point de vue à elle, à travers ses souvenirs et ses monologues intérieurs, que nous connaissons les êtres, leurs gestes et leurs actes, mais surtout Mauriac entoure « sa fille » d'un continuel parti pris de sympathie sincèrement affectueuse. Il s'en est expliqué dans *Le Romancier et ses personnages* : « Je suis, vis-à-vis de mes personnages, comme un maître d'école sévère, mais qui a toutes les peines du monde à ne pas avoir une secrète préférence pour la mauvaise tête, pour le caractère violent, pour les natures rétives et pour ne pas les préférer dans son cœur aux enfants trop sages et qui ne réagissent pas » (p. 128).

Plus profondément, il est noté dans *La Fin de la Nuit* : « C'est toujours le mystère d'une âme que la passion, même coupable, nous découvre; et toute une vie de souillures n'altère pas cette splendeur d'un être... » (p. 139).

C'est que, sur un plan plus secret et plus proche de l'essentielle vérité, Thérèse, dont le crime n'est pas explicable ni même définissable, ne saurait être condamnée par la seule justice qui compte, cette Justice dont l'autre nom est indissolublement, pour le chrétien Mauriac, l'Amour.

Le non-lieu de la justice humaine peut symboliser et présager un autre refus de juger et de punir. Voilà le sens de l'épigraphe empruntée à Baudelaire pour dégager aussitôt la seule leçon, la vraie morale : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment *ils se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas se faire... »

Ainsi Mauriac sait bien que sa Thérèse, fille de sa mémoire et de son cœur, n'est pas seule, abandonnée. Sans cesse, discrètement, dans le respect infini de la liberté humaine et de tous ses conditionnements temporels, un regard suit le mystère d'une âme vivante, et c'est le regard que l'on devine posé sur la femme adultère, au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Jean, où ce n'est pas trahir François Mauriac que de découvrir l'inspiration la plus profonde de *Thérèse Desqueyroux*.

Le rêve d'un impossible pardon

Elle se rencogna, ferma les yeux. Était-il vraisemblable qu'une femme de son intelligence n'arrivât pas à rendre ce drame intelligible ? Oui, sa confession finie, Bernard la relèverait : « Va en paix, Thérèse, ne t'inquiète plus. Dans cette maison d'Argelouse, nous attendrons ensemble la mort, sans que nous puissent jamais séparer les choses accomplies. J'ai soif. Descends toi-même à la cuisine. Prépare un verre d'orangeade. Je le boirai d'un trait, même s'il est trouble. Qu'importe que le goût me rappelle celui qu'avait autrefois mon chocolat du matin ? Tu te souviens, ma bien-aimée, de ces vomissements ? Ta chère main soutenait ma tête ; tu ne détournais pas les yeux de ce liquide verdâtre ; mes syncopes ne t'effrayaient pas. Pourtant, comme tu devins pâle cette nuit où je m'aperçus que mes jambes étaient inertes, insensibles. Je grelottais, tu te souviens ? Et cet imbécile de docteur Pédemay stupéfait que ma température fût si basse et mon pouls si agité... »

« Ah ! songe, Thérèse, il n'aura pas compris. Il faudra tout reprendre depuis le commencement... » Où est le commencement de nos actes ? Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance ? Mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement.

(PP. 24, 25.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Situation : Thérèse est *seule* dans un compartiment obscur du train qui la ramène vers Bernard, son mari, sa victime et peut-être son juge... Elle s'abandonne à une *rêverie*, peut-être à une *méditation.*

Les deux mouvements du texte : le *rêve* de Thérèse; son brusque *réveil.*

L'évocation d'un *avenir imaginaire* (« Nous attendrons... » — au futur) ramène à un passé *bien réel et obsédant* (« Me rappelle... tu te souviens »). Le procédé cinématographique du *flash-back.*

Le retour à la réalité (« Il n'aura pas compris »). Et la question qui se posait à Thérèse concerne soudain « nos actes », *à nous tous.* Pour comprendre « *notre* destin », il faut remonter « *jusqu'à* l'enfance », et même, plus haut, jusque dans notre *hérédité* (« l'enfance est elle-même une fin, un *aboutissement* »).

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

- « *Elle se rencogna, ferma les yeux* » : Thérèse s'installe, se prépare *matériellement* à sa méditation.
- « Rendre ce drame *intelligible* » : tel est le problème qui se pose à l'héroïne, à « son *intelligence* ».
- « *Confession... la relèverait... va en paix...* » : le vocabulaire du sacrement de *pénitence* pour énoncer le pardon.
- « Nous attendrons *ensemble... sans que* nous puissent *jamais séparer* » : insistance sur la *réconciliation, l'union définitive* entre les deux époux.
- « Descends *toi-même... prépare*, je boirai d'*un trait* » : autant de signes de la *confiance nouvelle* de Bernard en sa femme.
- « Liquide verdâtre... vomissements... mes syncopes... jambes inertes, insensibles..., etc. » : le *réalisme* mauriacien.
- La *tranquillité* de Thérèse : « Ta main *soutenait*... tu ne *détournais pas les yeux*... ne *t'effrayaient pas* » —, et sa crainte soudaine : « Comme tu *devins pâle*... »

- « Cet imbécile de docteur Pédemay... » : la plaisanterie de Bernard a quelque chose d'*agressif*, de *rassurant* pour Thérèse ; les deux époux rient ensemble.
- « Il n'*aura* pas *compris*... il *faudra*... Où *est* le commencement... Notre destin *ressemble*... » : de l'imaginaire (exprimé par le futur) au *présent*, et au présent de *valeur générale*. Le romancier prend la parole à *la place* de son personnage.
- Le paradoxe de l'enfance exprimé par un *contraste* : un *commencement*... une *fin*.

III. — QUELQUES QUESTIONS

Comment est formé le verbe (se) *renogner* ? Différence de sens avec *s'installer*, *se carrer* (dans) ?

Comment sont formés *invisemblable* et *intelligible* ? Différence de sens entre les deux adjectifs.

Expliquer le conditionnel dans : la *relèverais*.

Valeur des démonstratifs dans :
« *cette* maison d'Argelouse »,
« *ces* vomissements »,
« *ce* liquide verdâtre »,
« *cet* imbécile de docteur Pédemay ».

Que faut-il entendre par « *les choses accomplies* » ?

Pourquoi « *toi-même* », « *d'un trait* » : quel *état d'esprit nouveau* ces précisions semblent-elles annoncer chez Bernard ?

Valeur de *mon* dans « *mon* chocolat du matin ».

« Me *rappelle* celui » et « tu *te souviens* de ces vomissements » : quelle remarque faites-vous sur la *construction* de ces deux verbes ?

« Ma *bien-aimée* », « ta *chère* main » : pourquoi Bernard emploie-t-il des termes si affectueux ?

Syncopes : trouvez deux *synonymes*, au moins, de ce mot.

Différence entre *in-ertes* et *in-sensibles* ?

Étaient : justifier l'emploi de l'*imparfait*.

Fût : justifier l'emploi du *mode* et du *temps*.

Valeur du *futur antérieur* dans : « Il n'aura pas compris. »

« L'isoler » : l'isoler *de quoi* ?

« *Ces plantes* »... : expliquez cette *image*.

Différence de sens entre « *fin* » et « *aboutissement* » ?

« *Remontera*-t-elle... » : quelle *image* suggère ce verbe ?

IV. — ESSAIS

- Si Bernard avait été capable du pardon qu'imagine Thérèse, resterait-il des possibilités d'*écrire un roman* ? Envisager les diverses solutions possibles.
- Étudier *la technique* du romancier d'après l'emploi des *temps*.
- Quelle théorie de la *responsabilité* et de la *liberté* peut-on tirer du dernier paragraphe ? N'est-elle pas inattendue de la part d'un romancier chrétien (ne pas oublier la phrase de Baudelaire, placée en épigraphe) ? Est-elle en relation avec le « jansénisme » de Mauriac ?

Bernard enfermé en lui-même

Bernard, ce garçon au regard désert, toujours inquiet de ce que les numéros des tableaux ne correspondaient pas à ceux du Baedeker, satisfait d'avoir vu dans le moins de temps possible ce qui était à voir, quelle facile dupe ! Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge (« c'était moi, l'auge », songe Thérèse). Il avait leur air pressé, affairé, sérieux ; il était méthodique. « Vous croyez vraiment que cela est sage ? » risquait parfois Thérèse, stupéfaite. Il riait, la rassurait. Où avait-il appris à classer tout ce qui touche à la chair — à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique ? Jamais une hésitation. Un soir, à Paris où, sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent, Bernard quitta ostensiblement un music-hall dont le spectacle l'avait choqué : « Dire que les étrangers voient ça ! Quelle honte ! Et c'est là-dessus qu'on nous juge... » Thérèse admirait que cet homme pudique fût le même dont il lui faudrait subir, dans moins d'une heure, les patientes inventions de l'ombre.

(P. 46.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Intérêt. C'est une des pages les plus audacieuses du roman, surtout à sa date (1927) et de la part d'un auteur catholique, pour *ne pas tricher* et envisager tout ce qui compte vraiment dans un destin humain.

Ici, une femme juge son mari à propos de leurs *rapports charnels*. Ainsi la *vérité d'un caractère* est présentée *dans une situation* particulièrement révélatrice, où les artifices de la vie sociale ne sont plus d'aucun secours.
Mais l'audace psychologique se combine avec *une parfaite retenue de l'expression*. Aucune obsession : le caractère de Bernard est révélé aussi bien par certains détails de sa *vie publique* que par l'évocation de la *réalité conjugale*.

Situation. Évidemment, la Thérèse qui présente Bernard est une *accusatrice*. Nous la savons déçue, frustrée par sa première expérience de femme : « Comme devant un paysage enseveli sous la pluie, nous nous représentons ce qu'il eût été dans le soleil, ainsi Thérèse découvrait la volupté. » (PP. 45, 46.)

Deux données fondamentales dans le caractère de Bernard, d'après les souvenirs de Thérèse : son *assurance méthodique* et son *égoïsme satisfait* de lui-même, ces deux défauts intimement mêlés et réagissant l'un sur l'autre, ce qui commande l'*unité complexe* du passage.

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

- « Ce garçon au *regard désert*... » Au premier sens, un regard *vide*, indifférent. Mais un second sens est possible, pour figurer de façon symbolique *le désert de l'égoïsme* où les autres ne peuvent vivre.
- «... Toujours *inquiet*... » : en *contradiction* apparente avec *désert*; mais *l'attention affairée de Bernard* ne porte que sur des *détails insignifiants*.
- *Le réalisme* des souvenirs de Thérèse : la comparaison de Bernard avec « *les jeunes porcs... à travers la grille*, lorsqu'ils *reniflent* de bonheur dans une *auge* »... L'origine campagnarde de cette comparaison.
- Le mélange *d'ironie* comique et *d'amertume* tragique : « *C'était moi, l'auge* » ... « il avait *leur air pressé, affairé, sérieux* ».
- « Où avait-il appris à *classer*... ? » l'étonnement inquiet de Thérèse devant l'esprit *méthodique* de Bernard; ... « *à distinguer* les caresses de l'*honnête homme* de celles du *sadique*... ».

- Le souvenir de Bernard au music-hall : « Dire que les *étrangers voient ça...* » : le réflexe *nationaliste* et le souci de *respectabilité bourgeoise*. (« C'est là-dessus qu'on nous juge... ») Cf. aussi : « Bernard quitta *ostensiblement...* »
- « Thérèse *admirait* » : son *étonnement* devant ce qu'elle ne peut comprendre (« il lui faudrait subir »), devant une inquiétante *contradiction* (« *cet homme pudique... les patientes inventions de l'ombre* »). L'étonnement est mêlé *d'ironie* (« *admirait... pudique* ») et de *haine* (« il lui *faudrait subir* »).
- *La dernière métaphore*, à la fois *très discrète* et *très suggestive*, traduit admirablement, au-delà des questions posées à l'esprit de Thérèse, ce qui fut la *hantise* de toute sa chair dans sa vie conjugale avec Bernard.

III. — QUELQUES QUESTIONS

Comment est formé le verbe « *cor-respondaient* » ? Expliquer son sens exact par l'*étymologie*.

Analyser les éléments de la *satis-faction* de Bernard (décomposer le mot) dans *sa fonction* de touriste.

« *Enfermé* » : valeur psychologique du mot ?

« Ces jeunes porcs *charmants* qu'il est *drôle* de regarder... » Quel est l'intérêt de ces adjectifs inattendus ?

Pourquoi Mauriac utilise-t-il volontiers les *démonstratifs* dans les souvenirs de Thérèse : « *ce* garçon... *ces* jeunes porcs... » ?

Étudier le *passage* de l'évocation *concrète* des « jeunes porcs » à la conclusion *abstraite* qui résume le caractère de Bernard : « Il avait leur air *pressé*, *affairé*, *sérieux*... il était *méthodique* » (sens des *adjectifs*, leur *multiplication*, le *rythme* des phrases).

« Jamais une hésitation... Dire que les étrangers voient ça! Quelle honte!... » Quelles données du caractère de Bernard, le caractère *elliptique* des phrases, traduit-il ?

« *Ostensiblement* » : valeur *psychologique* de cet adverbe ?

Étudier *l'emploi des temps* pour évoquer les souvenirs de Thérèse : tantôt l'*imparfait*, tantôt le *passé simple*. Comment se justifie le passage d'un temps à l'autre ?

Étudier le jeu des passages continuels du *style indirect* (les souvenirs, les pensées de Thérèse rapportées par Mauriac)

au *style direct* (les pensées, les paroles citées entre guillemets). Essayer de montrer l'intérêt que cette alternance apporte à la page.

IV. — ESSAIS

- Développer le *portrait caricatural* d'un *touriste méthodique et pressé*, tel qu'il est esquissé dans les premières lignes de ce texte.
- Commenter cette définition de Bernard Desqueyroux : « Cet îlot de satisfaction, de suffisance », tel que se le rappelle Thérèse dans une des nouvelles de *Plongées*, intitulée *Thérèse à l'hôtel* (voir aussi ce que Marie dit de son père à Thérèse dans *La Fin de la Nuit* : « Il ne s'affole jamais que pour lui-même, rappelez-vous. Est-ce qu'il voit les autres seulement ? Est-ce qu'on existe à ses yeux ? »)
- Dans quelle mesure peut-on parler de la *tartuferie* de Bernard, alors que Bernard apparemment ne ressemble en rien à Tartuffe ?
- Comparer Bernard et le « *salaud* », tel qu'il se profile dans l'œuvre de Sartre.

Le début du crime

La voici au moment de regarder en face l'acte qu'elle a commis. Quelle explication fournir à Bernard ? Rien à faire que de lui rappeler point par point comment la chose arriva. C'était ce jour du grand incendie de Mano. Des hommes entraient dans la salle à manger où la famille déjeunait en hâte. Les uns assuraient que le feu paraissait très éloigné de Saint-Clair ; d'autres insistaient pour que sonnât le tocsin. Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s'oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l'eau. Il avale d'un coup le remède sans qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. Tout le monde a quitté la table — sauf elle qui ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame autre que le sien. Le tocsin ne sonne pas. Bernard rentre enfin : « Pour une fois, tu as eu raison de ne pas t'agiter : c'est du côté de Mano que ça brûle... » Il demande : « Est-ce que j'ai pris mes gouttes ? » et sans attendre la réponse, de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute ? « Impossible que j'aie prémédité de me taire. »

(PP. 111, 112.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Situation. En essayant de passer lucidement en revue toute sa vie pour entrevoir une explication « intelligible » de son geste criminel, Thérèse en arrive au moment qui lui paraît crucial. Mais « où est le commencement de nos actes ? » (p. 25).

Ce texte est donc le *récit d'un souvenir* revécu dans une sorte d'*hallucination.*

La présentation du souvenir souligne son importance et dans le monologue intérieur que poursuit Thérèse (« *la voici au moment* »...) et dans l'explication à fournir à Bernard. La *méthode* est tout de suite trouvée : si c'est un souvenir important, il faut le *regarder en face*, « *rappeler point par point comment la chose arriva* ».

Le mouvement du texte suit donc l'*ordre chronologique* et comporte deux moments *distincts* (le départ, puis le retour de Bernard) séparés par un *entracte* (l'indifférence de Thérèse).

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

- « Des hommes *entraient*... la famille *déjeunait en hâte*... Les uns *assuraient*... d'autres *insistaient*... » : *confusion* de la scène, *climat d'inquiétude*, où il devient possible de ne plus savoir clairement ce que l'on fait.
- « Thérèse *revoit* Bernard, la tête tournée... sa *forte main velue*... » : le *caractère hallucinatoire du souvenir* est ainsi souligné. Une *allitération* (remarquer la multiplication des dentales) imite même le bruit des gouttes : « ... *tan*dis que les gou*ttes de* Fowler *t*ombent *d*ans l'eau. »
- « Sa main... *s'oublie*... » : c'est le seul mot de commentaire ajouté par Thérèse (ou par Mauriac ?) au souvenir pour souligner qu'il n'y a *pas de responsable conscient.*
- Le *vide* de l'entracte : « *Tout le monde a quitté la table*... » Thérèse est occupée à un travail *machinal*, elle est « *indifférente, étrangère... désintéressée*... »
- Dans ce vide, il n'y a encore place pour aucune culpabilité de Thérèse : « Elle s'est tue *par paresse, sans doute*... »

(c'est un *début* de culpabilité), « ... *par fatigue* » (c'est une circonstance *atténuante*).

« Qu'*espère*-t-elle à *cette minute* ? »... *Brusque retour du passé* que Thérèse vient de revivre au *présent* (« *à cette minute* ») où Thérèse cherche à comprendre « son acte » ou plutôt « son absence d'acte ».

III. — QUELQUES QUESTIONS

Quels mots précisent la *date de l'événement* ? Comment expliquer que Thérèse n'emploie pas plutôt des termes qui en indiquent le mois et le jour ?

Quels mots traduisent les *sensations précises* que revit Thérèse ? Quel est le sens exact du verbe *imprégnait* et la valeur de *l'imparfait* ? Comment se justifie le *choix de telles sensations* si particulières ?

Au sens propre, que signifie la *comparaison* : « *le soleil était comme sali* » ? Quelle peut en être la valeur *symbolique* ?

Étudier les moyens par lesquels ce récit restitue à plusieurs reprises les *accélérations* de la durée (vocabulaire, temps des verbes, rythme des phrases).

Relever les détails qui réduisent le rôle de Thérèse à la *pure passivité de sa présence*.

Comment est formé l'adjectif *dés-intéressée* ? Différence de sens entre *indifférente*, *étrangère* et *désintéressée* ?

Quel est l'intérêt du passage au *style direct* pour rapporter les *paroles de Bernard* ?

Quels mots indiquent une *ironie habituelle* de la part de Bernard à l'égard de Thérèse ? Quels mots trahissent l'*égoïsme inconscient* de Bernard ?

Que signifient exactement ici le verbe *espérer* ? Quelle nuance apporte la forme *interrogative* pour apprécier la sincérité de Thérèse ?

Préciser le sens de *pré-méditer*. Comment s'explique le brusque passage au *style direct* ?

IV. — ESSAIS

Apprécier la *vraisemblance* du récit, tel que Thérèse en donne ici l'analyse. Comment expliquer que, lorsqu'elle le recommencera devant Bernard avant leur séparation à Paris, Bernard ne *puisse y ajouter foi* ?

Dans cette page caractéristique de la psychologie de Mauriac, l'analyse de la vérité d'une âme humaine ne s'exerce-t-elle pas aux dépens des *exigences de la morale*, en dissolvant la notion claire de culpabilité ?

Comparer ce texte avec d'autres récits célèbres :

a) d'actes *gratuits* : Lafcadio précipite un inconnu par la portière d'un train en marche (Gide, *Les Caves du Vatican*) ; Salavin touche l'oreille de son directeur (Duhamel, *la Confession de Minuit*) ;

b) d'actes *ambigus* : le meurtre de l'Arabe par Meursault (Camus, *L'Étranger*) ;

c) d'actes *trop conscients* ; le meurtre du trafiquant d'armes par Tchen au début de *La Condition humaine*, de Malraux.

Le verdict familial

« *Il importe, pour la famille, que le monde nous croie unis et qu'à ses yeux je n'aie pas l'air de mettre en doute votre innocence. D'autre part, je veux me garder le mieux possible...*

— *Je vous fais peur, Bernard ?* »

Il murmura : « *Peur ? Non : horreur.* » *Puis :* « *Faisons vite et que tout soit dit une fois pour toutes : demain, nous quitterons cette maison pour nous établir à côté, dans la maison Desqueyroux ; je ne veux pas de votre tante chez moi. Vos repas vous seront servis par Balionte dans votre chambre. L'accès de toutes les autres pièces vous demeure interdit ; mais je ne vous empêcherai pas de courir les bois. Le dimanche, nous assisterons ensemble à la grand-messe, dans l'église de Saint-Clair. Il faut qu'on vous voie à mon bras ; et le premier jeudi du mois nous irons, en voiture ouverte, à la foire de B..., chez votre père, comme nous avons toujours fait.* »

(PP. 126, 127.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Situation. C'est l'*essentiel* du discours que Bernard a préparé avec les siens pour le tenir à Thérèse aussitôt après son retour à Argelouse, en remplacement de la sentence que la justice officielle n'a pas prononcée.

Idée principale. La seule valeur reconnue, à sauver, est indiquée aussitôt : la *réputation extérieure de la famille* ; non pas la famille en elle-même (Bernard détruit son mariage et brise son foyer), mais la famille dans ses rapports avec le monde. Le mensonge est tout de suite imposé. En réalité, Bernard est *condamné lui aussi* : il devra vivre à côté d'un danger perpétuel, non sans peur. Et, par un *renversement des rôles*, Thérèse devient la *victime* pitoyable et ainsi rachète son crime.

Le mouvement du texte va *logiquement* du *mensonge*, adopté comme principe, à l'application de ce principe. Il ne faut pas oublier qu'un des traits essentiels du caractère de Bernard est d'être *méthodique.*

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

« *Il importe* » : dès le début, Bernard parle de façon *autoritaire*, sans aucun appel possible. Voir tous les *impératifs*, les *futurs à valeur d'ordre*, les *phrases très courtes et sèches* au long du texte.

« Que *le monde* nous *croie* unis... qu'à ses yeux je *n'aie pas l'air* de mettre en doute votre innocence... » : le langage de la respectabilité bourgeoise et du mensonge.

« *D'autre part...* » : la réalité cachée, la vérité qui doit rester secrète.

Noter tout au long du texte, pour suggérer l'étonnant mélange de l'*union apparente* et de la *séparation réelle des époux*, le jeu des *pronoms personnels* (tantôt *nous*, tantôt *je*), de l'indéfini *on* et des *possessifs* :

« Que le monde *nous* croie... qu'à *ses* yeux *je* n'aie pas l'air... *votre* innocence » ;

« *nous* quitterons... pour *nous* établir..., *je* ne veux pas de *votre* tante chez *moi*... » ;

« *vos* repas *vous* seront servis dans *votre* chambre... » ;

« *nous* assisterons ensemble..., il faut qu'*on vous* voie à *mon* bras... ».

« L'accès de toutes les autres pièces vous *demeure interdit* » : *formule juridique.*

III. — QUELQUES QUESTIONS

« *Pour* la famille » : valeur exacte de *pour* ?

Sens de l'expression : « Je veux *me garder* le mieux possible... » Pourquoi Bernard use-t-il de cet euphémisme au lieu de faire clairement allusion à ce qu'il redoute ?

Que signifie exactement *horreur* par opposition à *peur* ? Pourquoi Bernard change-t-il de ton et « *murmure* »-t-il ? Pourquoi est-il pressé d'en finir « *une fois pour toutes* » ?

Le changement de « *maison* » peut-il avoir une efficacité réelle ? Quelle en est donc la valeur *symbolique* ?

Apprécier ce que représente pour Thérèse, dans sa situation, l'*éloignement* de la tante Clara.

Sens de l'expression « *courir les bois* » : à quels *détails du passé* de Thérèse peut-elle faire allusion ? N'est-elle pas *méprisante*, comme si Thérèse était une bête sauvage ? En accordant cette *atténuation au verdict familial*, Bernard ne veut-il pas donner une preuve de sa *grandeur d'âme* ? Par quels mots ?

Quelle obligation, en *contrepartie*, impose-t-il à Thérèse ? Dans quel unique dessein ? Appréciez l'*odieux* de l'obligation, puisque Thérèse est incroyante et n'allait pas à la messe avant l' « affaire ».

Que signifie l'expression « *en voiture ouverte* » ? Pourquoi la précision de ce détail ? Comparer avec la « calèche » qui emporte Thérèse après le non-lieu (p. 11). Pourquoi rappeler que le premier jeudi du mois, c'est la *foire à B...* ?

Le père de Thérèse est-il d'accord avec ce verdict familial ?

IV. — ESSAIS

- Comment expliquez-vous le paradoxe que « la justice familiale » puisse être *plus implacable* que celle des tribunaux officiels ?
- D'après cette page, quels systèmes de morale sociale Mauriac semble-t-il *condamner* ?
- Appréciez la satire d'une classe sociale (voir à ce propos la page 132).

Thérèse devant sa propre agonie

Au salon, Thérèse était assise dans le noir. Des tisons vivaient encore sous la cendre. Elle ne bougeait pas. Du fond de sa mémoire, surgissaient, maintenant qu'il était trop tard, des lambeaux de cette confession préparée durant le voyage ; mais pourquoi se reprocher de ne s'en être pas servie ? Au vrai, cette histoire trop bien construite demeurait sans lien avec la réalité. Cette importance qu'il lui avait plu d'attribuer aux discours du jeune Azévédo, quelle bêtise ! Comme si cela avait pu compter le moins du monde ! Non, non : elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable ; elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite ; ils avaient raison de la considérer comme un monstre, mais elle aussi les jugeait monstrueux. Sans que rien ne parût au-dehors, ils allaient, avec une lente méthode, l'anéantir. « Contre moi, désormais, cette puissante mécanique familiale sera montrée — faute de n'avoir su ni l'enrayer ni sortir à temps des rouages. Inutile de chercher d'autres raisons que celle-ci « parce que c'étaient eux, parce que c'était moi... » Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante. Mais moi, mais moi, mais moi... »

(PP. 135, 136.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Situation. Après le verdict familial prononcé par Bernard, qui la condamne à une solitude perpétuelle et à peu près absolue à Argelouse, Thérèse est restée seule au salon.

Mouvement. De même que Thérèse, dans son monologue intérieur, ne trouve pas *l'explication* de son acte, si ce n'est dans son originalité personnelle, de même *elle ne saurait accepter* la solution commune dont se satisfont tant d'autres individus dans les familles et elle connaît un moment de *pure révolte.*

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

« *Du fond de sa mémoire* » : c'est le *monologue intérieur* qui recommence.

« Maintenant qu'il était trop *tard*..., quelle *bêtise*..., *comme si* cela avait pu compter... » : l'*ironie amère* de Thérèse, devant l'*inutilité* des arguments qu'elle avait préparés (« sans lien avec la *réalité* »).

« *Non, non*... » : caractère énergique de la protestation; le monologue intérieur se poursuit.

« Elle n'*avait* pas *détruit*... c'était elle qui *serait*... *donc détruite* » : le passage de l'*actif* au *passif*, pour exprimer le caractère « inexorable » de « *la loi* »; la valeur logique de « *donc* ».

« La considérer comme un *monstre*...; les jugeait *monstrueux* » : encore une *répétition*, montrant la *réciprocité* dans le jeu féroce auquel se livrent les deux adversaires.

L'action de la famille : le *secret* (« sans que rien ne parût au-dehors ») ; la *complicité* (« ils ») ; la *tactique* (« lente méthode ») ; le *but* (« l'anéantir »).

Reprise de l'idée sous la forme d'une *image* : « cette *mécanique* »..., « montée »..., « enrayer »..., « rouages »...

« Inutile de... » : style *elliptique*, adapté à la rapidité du langage intérieur.

« Me *masquer*, sauver la *face*, donner le *change* » : le jeu des *synonymes* pour montrer les différents visages de l'hypocrisie, toutes les ressources dont elle peut disposer.

« *Accoutumance* », « *habitude* »... ; « *chloroformés*, *abrutis*, *endormis* » : même jeu des *synonymes* pour montrer les formes à peine différentes les unes des autres de l'action exercée par « la famille ».

« Cette *puissante* mécanique familiale »..., « la famille *toute puissante* » : *répétition* expressive de l'adjectif, renforcé la seconde fois par toute.

« Mais moi, mais moi, mais moi » : Thérèse *s'oppose* (« mais ») et *s'affirme* (« moi »).

III. — QUELQUES QUESTIONS

Relever les *détails concrets* qui évoquent l'atmosphère du *salon*. Préciser leur *sens propre*; découvrir leur *valeur symbolique* (« *noir* », « *vivaient encore* », notamment).

Justifier l'emploi du mot « *lambeaux* ».

Que signifie l'expression : « Cette histoire *trop bien construite*... » ? La *logique* peut-elle donc être un obstacle à la *vérité* ?

« *L'importance qu'il lui avait plu d'attribuer.* » Bien préciser qui est représenté par le pronom personnel *lui*. *Quels mots* montrent que les conversations avec Jean Azévédo n'ont été que des distractions, des caprices même pour Thérèse ? Cependant, comment se marque la vivacité avec laquelle Thérèse se débarrasse de ces souvenirs-là ? Cette vivacité ne pourrait-elle pas être suspecte ?

« ... *Une profonde loi... Une loi inexorable...* » Différence de sens des deux épithètes ? Valeurs de l'article indéfini *une* ?

Que suggère le verbe *détruire* ? Différence de sens avec *anéantir* (employé un peu plus loin) ?

« Qui *serait* donc détruite... » : expliquez le *mode* employé.

Pourquoi, du monologue intérieur à la *troisième* personne du singulier, passe-t-on brusquement à la *première* personne du singulier : « Contre moi... » ?

Justifier les deux orthographes : « C'*étaient* eux... c'*était* moi ».

L'allusion à une parole de Montaigne est-elle une pure et simple intervention de Mauriac lui-même ou est-elle vraisemblable dans l'esprit de Thérèse telle que nous la connaissons d'après tout son passé ?

Quand Thérèse évoque son expérience personnelle pour résister à l'action de la famille (« cet effort que je pus accomplir moins de deux années »), quels *sentiments* laisse-t-elle apparaître ?

Montrer qu'*un début de raisonnement* pourrait laisser croire que la solution du masque est *possible*.

Noter la *progression* des termes (à expliquer) : *chloroformés... abrutis... endormis...* et le passage d'*accoutumance* à *habitude* (préciser les nuances de ces mots).

Montrer que, si Thérèse est à la fois coupable et victime, elle apparaît de plus en plus comme une *victime*, donc de moins en moins comme une coupable.

IV. — ESSAIS

- Dans quelle mesure a-t-on le droit de parler de « la revendication absolue de l'individu » chez des personnages chers à François Mauriac ?

- Cette page vous paraît-elle faire écho à :

  1. la fameuse apostrophe de Gide : « Familles, je vous hais », dans les *Nourritures terrestres* (livre IV, chapitre I).

  2. la formule célèbre de Sartre : « L'enfer, c'est les autres », dans *Huis clos* (in fine) ?

- Dans quelle mesure cette page et l'ensemble du roman permettent-ils de parler du « *féminisme* » de F. Mauriac (c'est-à-dire l'affirmation que la femme a le droit d'être elle-même et doit en avoir les moyens) ?

- Mauriac peintre de la famille bourgeoise dans ses romans (cf. notamment *Le Mystère Frontenac* et *Le Nœud de Vipères*).

Enfin Bernard semble s'émouvoir...

Au moment de se séparer d'elle, il ne pouvait se défendre d'une tristesse dont il n'eût jamais convenu ; rien qui lui fût plus étranger qu'un sentiment de cette sorte, provoqué par autrui (mais surtout par Thérèse... cela était impossible à imaginer). Qu'il se sentait impatient d'échapper à ce trouble ! Il ne respirerait librement que dans le train de midi. L'auto l'attendrait ce soir à Langon. Très vite, au sortir de la gare, sur la route de Villandraut, les pins commencent. Il observait le profil de Thérèse, ses prunelles qui parfois s'attachaient dans la foule à une figure, la suivaient jusqu'à ce qu'elle ait disparu ; et soudain : « Thérèse... je voulais vous demander... »

Il détourna les yeux, n'ayant jamais pu soutenir le regard de cette femme, puis très vite :

« Je voudrais savoir... C'était parce que vous me détestiez ? Parce que je vous faisais horreur ? »

Il écoutait ses propres paroles avec étonnement, avec agacement. Thérèse sourit, puis le fixa d'un air grave : Enfin ! Bernard lui posait une question, celle même qui fût d'abord venue à l'esprit de Thérèse si elle avait été à sa place.

(P. 173.)

I. — SENS GÉNÉRAL

Situation. A Paris, c'est le moment de la séparation « à l'amiable » des deux époux : Bernard, délivré de la présence de Thérèse, va rentrer seul dans ses Landes; Thérèse, enfin

échappée à la solitude d'Argelouse, sera libre dans la grande ville, exactement comme elle l'a parfois rêvé (voir le roman pp. 149-150). Mais, soudain, tout peut changer.

Intérêt psychologique. C'est la seule page où Bernard semble, un instant, capable de tendresse (car Mauriac est aussi le romancier du mystère de la tendresse dans d'autres œuvres : *Le Mystère Frontenac*, beaucoup de pages de *Le Nœud de Vipères*, *Ce qui était perdu*, *L'Agneau*, etc.).

Mouvement général. Malgré lui, Bernard est ému de *curiosité*, davantage même, et *le laisse paraître*. D'où la complexité de cette page où continuellement deux sentiments *se combattent* en Bernard.

Personnage secondaire, Thérèse est d'abord *indifférente* à Bernard; puis la surprise éclate pour elle dans la *joie*.

II. — DÉTAIL DE L'EXPRESSION

Bernard en lutte avec lui-même s'étonne de mouvements intérieurs *contradictoires* : « Il ne pouvait se défendre d'une tristesse dont il n'eût jamais convenu. »

En lutte contre le cœur, *la raison* l'emporte d'abord par l'appel à la logique du caractère de Bernard : « *Rien qui lui fût plus étranger qu'un sentiment de cette sorte...* ». On notera la *progression* : « ... Sentiment... *provoqué par autrui* », « ... *surtout par Thérèse* ».

Ce qui est *impossible à imaginer* provoque *le trouble* chez le méthodique Bernard. Pour y échapper, il a recours à ce qui est *facile à imaginer*, aux impressions *familières et rassurantes*. Remarquer la précision des détails dans les images qui surgissent dans l'esprit de Bernard : « *L'*auto... *ce* soir... *la* gare... *la* route... *les* pins... »

Le jeu des temps verbaux : après les *conditionnels présents* à *valeur de futur* de style indirect (... *respirerait... attendrait...*), c'est le brusque passage au *présent de l'indicatif* (« les pins *commencent...* »). En effet, dans l'esprit de Bernard, la délivrance du trouble est *déjà réalisée*, *déjà présente* dans l'évocation de l'univers familier.

« Dans *la* foule *une* figure... » Le jeu des deux *articles* souligne l'anonymat de la « figure ». Et ce contraste peut

exprimer chez Thérèse la terreur de se sentir seule et perdue, ou bien la curiosité passionnée pour tant de variété vivante, ou encore la promesse d'une liberté de bonheur.

⌓ « *Et soudain...* » : Bernard n'est plus maître de lui; ses paroles devancent en lui toute possibilité de contrôle de soi.

Quel est *le ton* de ces paroles ? *L'humilité*, sans doute; peut-être aussi *la tendresse* (le prénom de Thérèse est isolé par un silence).

La question posée par Bernard, d'abord, accuse Thérèse.

« *Vous me* détestiez ?... » Mais elle révèle aussi que Bernard obscurément se sent coupable : « *Je vous* faisais horreur... »

L'imparfait est employé pour exprimer, certes, *un long passé*, mais peut-être aussi une supplication que cette « horreur » appartienne justement *au passé* et non plus à *la réalité du présent.*

⌓ Aux paroles de Bernard, Thérèse est *brusquement tirée de son indifférence* et n'est pas *non plus maîtresse de ses réactions* : elle « sourit » avant d'avoir exactement compris, la joie jaillissante précède la réflexion : « Thérèse sourit, *puis* le *fixa* d'un air *grave...* »

⌓ « *Enfin !* » peut traduire à la fois la *délivrance* d'une longue attente et l'*agacement* éprouvé à cause de cette longueur.

III. — QUELQUES QUESTIONS

Différence de sens entre « *tristesse* » et « *trouble* » ?

Préciser et justifier le *mode* et le *temps* : « Il n'*eût* jamais *convenu*... rien qui *fût* plus étranger... »

« *Très vite* » : intérêt psychologique de cette notation adverbiale ?

Sens des mots : « Il *observait* le *profil*... ses *prunelles*... » Pourquoi Bernard est-il particulièrement attiré par *les prunelles* de Thérèse ?

Préciser et justifier le mode et le temps de « ... *ait disparu...* » Avec quel *autre auxiliaire* ce verbe peut-il être conjugué ? Avec quelle *différence* de sens ?

Quels *signes concrets* révèlent que le « trouble » l'emporte chez Bernard ? Comment sa *maladresse* est-elle rendue sensible ? Préciser le sens de l'expression : « *Cette* femme. »

Différence de sens entre : « *Je voulais vous demander* » et « *je voudrais savoir* ».

Préciser la différence de sens entre : « *Vous me détestiez* » et « *je vous faisais horreur* ».

Différence de sens entre « *étonnement* » et « *agacement* ».

A ce moment précis, qu'est-ce qui paraît devoir triompher en Bernard ? L'*inquiétude* qui l'ouvrirait enfin à l'autre et grâce à quoi l'autre pourrait enfin entrer en lui ? Ou la *maîtrise* de lui-même qui ferme en lui toutes les issues ?

« ... Elle le fixa d'un air grave... » Sens de « *fixer* » et différence avec *observer*. Sens propre et sens figuré de « *grave* ». Comment concilier *le sourire* et *l'air grave* de Thérèse ?

La réaction de Thérèse est-elle *ambiguë* ? Condamne-t-elle Bernard ? Ou est-ce la joie que Bernard prenne enfin le rôle qu'elle avait rêvé pour lui ? (Voir le roman p. 25 et les explications et les questions proposées pour ce texte.)

IV. — ESSAIS

- Eût-il été vraisemblable que Bernard et Thérèse revinssent ensemble de Paris à Argelouse, comme Thérèse, un instant (voir p. 174), y rêve ? Imaginez ce qu'eût été alors leur existence.

- Comment cette page peut-elle servir d'exemple et de commentaire à la remarque de Péguy :

  « Les « honnêtes gens » ne mouillent pas à la grâce... Leur peau de morale constamment intacte leur fait un cuir et une cuirasse sans faute. Ils ne présentent point cette ouverture que fait une affreuse blessure, une inoubliable détresse, un regret invincible, un point de suture éternellement mal joint, une mortelle inquiétude... » ? (*Note conjointe...*, dans Pléiade, *Œuvres en prose*, t. II, p. 1333-1334).

- Étudier le *caractère* et le *rôle* de Bernard dans le roman.

Glossaire

P. 5

La citation qui sert d'épigraphe est empruntée à un texte des *Petits poèmes en prose* de *Spleen de Paris* (XLVIII) : *Mademoiselle Bistouri*.

Salle étouffante d'assises. La cour d'assises, appelée à juger les crimes, est composée de trois magistrats de carrière et de douze citoyens tirés au sort (*le jury*).

Dames empanachées. Les femmes de la bonne société viennent assister aux procès en cour d'assises comme à un spectacle théâtral, avec leurs fourrures ou leurs chapeaux ornés de plumes, selon la mode du temps, d'où l'emploi d'un dérivé du mot *panache*.

P. 6

Sainte Locuste. Locuste fut à Rome, au temps de Néron, une célèbre empoisonneuse (cf. Racine, *Britannicus*, IV, 4, vers 1392). Non sans ironie, Mauriac, romancier catholique, suggère qu'il aurait aimé aller jusqu'à imaginer le salut de son héroïne et sa sanctification.

P. 7

Palais de justice. Bâtiment où, après « l'instruction », c'est-à-dire après l'enquête confirmant la culpabilité des accusés, se plaident les procès.

Non-lieu. Quand le juge d'instruction (cf. note 1) estime que la culpabilité d'un accusé n'est pas prouvée, il peut décider qu'*il n'y a pas lieu*, pas de raison de continuer le procès. Il prononce un *non-lieu*.

P. 8

Les carottes sont cuites. Expression familière qui signifie qu'une affaire est pratiquement terminée.
La déposition. La déclaration faite par un témoin devant un juge d'instruction ou devant un tribunal.
Budos. Il existe un bourg de ce nom, dans le département de la Gironde, à une dizaine de kilomètres de Langon, mais plus loin de Bazas, la sous-préfecture où se trouve le palais de justice.
Sous-préfecture. Ville où réside le *sous-préfet*, fonctionnaire chargé d'administrer un arrondissement, division du département, ce dernier étant placé sous l'autorité d'un *préfet*.

P. 9

Carriole. Petite voiture, tirée par un cheval, couverte, plus ou moins confortable, très utilisée avant la généralisation de l'automobile.
Ordonnance. Écrit par lequel un médecin, sous sa signature, *ordonne* les médicaments à prendre.
Un faux. Imitation de l'écriture d'autrui ou de sa signature, pour en faire un mauvais usage.
Porter plainte. Dénoncer à un représentant de la justice l'affaire ou la personne dont on a à *se plaindre*.

P. 10

Le fausset. Voix aiguë, voix de tête.
Élections sénatoriales. Elles désignaient les membres du Sénat, assemblée qui, sous la Troisième République, détenait avec la Chambre des Députés le pouvoir législatif. Les *sénateurs* n'étaient pas élus au suffrage universel, mais par les représentants des cantons et des communes.
Le Semeur. Journal local.
L'instruction. Voir p. 7, note 2.
Bâclée. Faite à la hâte.
Experts en écriture. Spécialistes désignés par un juge pour examiner qui a écrit les fausses ordonnances (voir p. 9, note 2).

P. 11

Daguerréotype. Procédé photographique inventé par *Daguerre* (1789-1851), « l'ancêtre », en quelque sorte, de nos photos.

Argelouse. Il existe un village qui porte ce nom aux confins des Landes et de la Gironde. Mais, dans *Commencements d'une vie*, Mauriac révèle qu'il a décrit, « sous le nom d'Argelouse », un autre hameau de la même région, Jouanhaut, où il a passé, dans une propriété de famille, certaines vacances de son enfance.
Calèche. Voiture suspendue à quatre roues, tirée par des chevaux, assez élégante et confortable.

P. 12

Nizan. Bourg de Gironde, dont la gare, à une dizaine de kilomètres de Bazas, servait de point de départ au chemin de fer à voie étroite que Thérèse empruntera pour aller jusqu'à Saint-Symphorien, le « Saint-Clair » du roman.
Corvée. Mission, travail très pénible à accomplir.

P. 13

Hystériques. Malades mentaux, qui n'ont plus le contrôle d'eux-mêmes. On a longtemps considéré cette maladie comme propre aux femmes et déterminée par un dérèglement sexuel.
Idiotes. Au sens médical du terme : dépourvues de toute intelligence.
Le Préfet. Voir p. 8, note 4.
La Lance conservatrice. Journal imaginaire, affichant des opinions conservatrices de droite, alors que M. Larroque est un politicien de gauche (voir p. 80, note 4).
Instruction. Voir p. 7, note 1.

P. 16

Comme les deux doigts de la main. Expression familière pour marquer une étroite collaboration, une complète union.
Foire. Surtout en province et autrefois, grande réunion à date fixe, où les paysans viennent vendre à la ville leurs produits et acheter ce dont ils ont besoin.

P. 17

Barreau bordelais. L'association des avocats de Bordeaux. On appelle *barreau* chaque groupement des avocats qui plaident devant le tribunal d'une ville.

P. 18

Saint-Clair. Cf. p. 12, note 1.

P. 20

Pèlerine. Manteau court, sans manches, avec ou sans capuchon, porté autrefois par les *pèlerins*.
Palombe. Nom, en Guyenne, du pigeon sauvage. La chasse à la palombe, lors des grandes migrations d'automne, est un des plus grands plaisirs des paysans landais.
Chloroforme. Médicament employé comme calmant ou comme narcotique.
Aconitine granulée. Substance extraite de la racine d'une plante, *l'aconit*, et utilisée contre les maladies du cœur. Elle est employée ici en très petits *grains*. C'est un poison très violent.
Digitaline sol. Substance extraite de la *digitale* et utilisée contre les maladies de cœur. Elle est ici employée en *solution*, c'est-à-dire sous forme liquide.

P. 21

Le brevet simple. Autrefois examen sanctionnant les études primaires supérieures. C'est à ce niveau que se limitaient, vers l'âge de 16 ans, la plupart des jeunes filles qui avaient le privilège de « faire des études ».
Allégeance. Fidélité, obéissance envers un souverain. Il a ici le sens très rare d'adoucissement, *d'allégement*.
Confession. Au sens propre, aveu que l'on fait de ses fautes à un prêtre, dans la religion catholique.

P. 23

Cocher. Conducteur d'une voiture à cheval, au service d'un maître ou d'un client.
Métayères. Femme de *métayers*, c'est-à-dire de paysans qui louent, pour les cultiver, des terres dont ils payaient à l'origine le loyer annuel en donnant au propriétaire *la moitié* de la récolte.

P. 24

Lumignon. Très faible lumière d'une chandelle ou d'une lampe.

P. 27

Au Sacré-Cœur. Pensionnat de jeunes filles tenu par des religieuses et placé sous le patronage du *Sacré-Cœur* de Jésus.

P. 28

Uzeste. Il existe un village et une gare de ce nom entre Nizan et Saint-Symphorien (Saint-Clair, dans le roman).

P. 29

Métairies. Habitations et domaines des métayers (cf. p. 23, note 2).

P. 30

Auvent. Petit toit en avancée au-dessus d'une porte pour protéger l'entrée d'une maison.
Maisons de maîtres. Habitations plus confortables et plus vastes, réservées aux propriétaires des domaines agricoles.
Maire et conseiller général de B... Le *maire* est l'administrateur élu d'une commune; le *conseiller général* est le représentant élu d'un canton et assiste le préfet de ses conseils pour l'administration du département; B... doit représenter l'initiale de Bazas (cf. p. 8, note 3).
En couches. En mettant l'enfant au monde.

P. 31

Palombière. Cabane de branchages, de genêts et de bruyères, pour la chasse à la *palombe* (cf. p. 20, note 2).
« Sans le sou ». Sans aucune fortune (familier). Le *sou* était la pièce de cinq centimes.

P. 32

Travailler « d'arrache-pied ». Travailler sans interruption, en y mettant toutes ses forces (familier).
Un esprit fort. Un esprit capable d'exercer librement sa critique sur tout sujet, sans respect des traditions.

« Avoir un pied dans les deux camps. » Avoir des alliés dans les deux camps politiques : les Desqueyroux sont conservateurs et les Larroque républicains.
Potassés. Dans l'argot des étudiants : préparés, étudiés avec soin.

P. 33

Patois. Langage propre aux paysans d'une région, par altération d'une langue ou d'un dialecte de plus vaste importance.
Hippolyte mal léché. Allusion au fils de Thésée, aimé de Phèdre, sa belle-mère (cf. *Phèdre*, la tragédie de Racine), mais insensible à ses avances, parce que, très chaste, il semblait préférer les plaisirs de la chasse et des bois. *Mal léché :* sans beaucoup d'éducation ni d'élégance (se dit, en général, d'un « ours »).
Brandes. Lieux où poussent en liberté les genêts et la bruyère mêlés.

P. 34

Reps. Étoffe spécialement utilisée pour recouvrir les meubles.
Paul de Kock. Romancier populaire (1794-1871).
Les Causeries du Lundi. Articles de critique littéraire (1851-1862) de Sainte-Beuve (1804-1869).
L'Histoire du Consulat. Œuvre de Thiers publiée de 1845 à 1862 sous le titre complet d'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1804-1815).

P. 35

La Hure. C'est le nom d'un ruisseau existant réellement, dont le nom revient souvent dans les souvenirs d'enfance de Mauriac.

P. 36

Le calibre 24. Carabine employée pour la chasse dont le diamètre intérieur du canon est de 24 mm.

P. 38

Comme un sapeur. Expression familière. Les *sapeurs*, soldats du génie, passaient pour apprécier beaucoup le tabac.
Franche comme l'or. L'*or* est un métal très pur, qui ne trompe pas sur sa valeur.

P. 39

Pense mal. M. Larroque a des idées de gauche, opposées à celles des La Trave et des Desqueyroux.
Un saint laïque. M. Larroque, qui ne professe aucune foi religieuse, qui est donc un partisan du laïcisme, mène une vie irréprochable.
Il a le bras long. Il a une grande influence (familier).
Elle se ronge. Elle attend avec une pénible impatience.

P. 40

Les poteaux de mine, la gemme, la térébenthine. Les pins de Landes fournissent les bois avec lesquels on étaie les *galeries* des mines; avec la *gemme* (ou résine) on fait l'essence de *térébenthine.*

P. 41

Vilméja. Il existe un hameau de ce nom (ou Villeméjea) du côté de Saint-Symphorien (Saint-Clair) et de Jouanhaut (Argelouse).
La lande. Vaste étendue à maigre végétation de bruyères, d'ajoncs et de genêts, mais, depuis le milieu du XIXe siècle, plantée systématiquement de pins dans le département dit des *Landes.*
Acide prussique (ou acide cyanhydrique). Poison très violent contenu à dose infinitésimale dans certaines plantes et certains noyaux.
S'en allait de la poitrine. Mourait de tuberculose pulmonaire.

P. 44

Sacristie. Salle attenante à l'église, dans laquelle on peut se réunir avant ou après les cérémonies religieuses.

Noces de Gamache. Dans *Don Quichotte*, de Cervantès (1547-1616), Gamache est un riche paysan qui, à l'occasion de son mariage, invite un nombre considérable de personnes à un plantureux repas.

P. 46

Baedeker. Guide touristique, du nom de son éditeur allemand.
Auge. Mangeoire en bois ou en pierre pour les animaux.
Music-hall. Spectacle de fantaisies, de revues, et ici, théâtre où se donne ce spectacle.

P. 47

Épileptique. Malade nerveux, atteint de crises convulsives qui le laissent inerte, comme mort.
Phtisiques. Tuberculeux.

P. 48

Postes restantes. Les gens qui voyagent ont la possibilité de faire adresser leur courrier aux *postes* de telles villes précises, où leurs lettres *resteront* en attente jusqu'à ce qu'ils viennent les y chercher.
Picon grenadine. Apéritif composé d'un alcool assez amer (fabriqué par la marque *Picon*) et d'un sirop fait avec le jus des *grenades*.
Déportée. Autrefois, criminelle condamnée à être conduite dans un territoire lointain, outre-mer, au climat particulièrement malsain, comme la Guyane.

P. 49

Cellular. Tissu souple, à mailles lâches, pour les vêtements légers d'été.
Amourachée. Devenue amoureuse (familier et péjoratif).
Sa majorité. Age légal (vingt et un ans), à partir duquel le consentement des parents n'est plus nécessaire.
Faire sa demande. Sa demande en mariage.

P. 50

Sud-express. Train très rapide entre Hendaye et Paris.
Couventine. Jeune fille élevée dans un *couvent*, loin du monde.
Cantique des cantiques. Le *Cantique des Cantiques* est un livre de *L'Ancien Testament*, célébrant avec ardeur l'amour (humain ou divin).

P. 51

Gâté, dorloté. Élevé avec trop d'indulgence, entouré de trop de soins, comme un enfant.
Palombière. Cf. p. 31, note 1.

P. 52

La cabane des palombes. La cabane où l'on guette le passage des palombes, la « palombière ».
Novice. Personne qui n'a pas encore beaucoup d'expérience.

P. 53

David. Allusion à la beauté et au charme du roi de la Bible, lorsqu'il était jeune.
Pacager. Paître, chercher sa nourriture (en parlant de bovins ou de moutons). Le *pacage* est le lieu où paissent les bêtes.
Eau de Cologne. Eau de toilette parfumée, d'un emploi très répandu.

P. 54

Ça coûterait ce que ça coûterait. Expression familière pour indiquer que l'on est prêt à payer n'importe quel prix ce que l'on désire.

P. 55

Bois. Le bois de Boulogne, où il y a quelques-uns des restaurants les plus réputés de Paris.
Balion. Le domestique des Desqueyroux à Argelouse.
Pointes de feu. Procédé consistant à piquer les chairs malades avec des pointes métalliques portées au rouge.

Géranium. Plante d'ornement, à fleurs rouges et à odeur forte.
Saumure. Épaisse substance liquide, où l'on *sale* le poisson et dont l'odeur est très pénétrante.
Vin du Rhin. Vin tiré des vignobles de la vallée du Rhin.
Pristi. Interjection, juron pour marquer la surprise. Autre forme : *sapristi !*

P. 56

Tourner de l'œil. Avoir un malaise, perdre connaissance (familier).

P. 57

Dégénérés. Victimes de maladies héréditaires.
Syphilitiques. Atteints de la *syphilis*, maladie vénérienne.

P. 58

Faire grimper. Exciter à la colère (familier).
Se lancer. S'exciter à parler en disant un peu n'importe quoi (familier).

P. 59

Nigaud. Niais, bête.

P. 61

Tombereau. Lourde voiture tirée par un cheval.
Bitume. Sorte de goudron, dont sont recouverts les rues et les trottoirs dans les villes.

P. 62

Le palus. Terre d'alluvion dans les vallées de la région de Bordeaux.
Langon. Localité à 47 km de Bordeaux sur la Garonne.

P. 63

Héliotropes, pétunias. Plantes cultivées pour leurs fleurs.

P. 64

Se donner les gants de. Se permettre des moyens d'un emploi difficile et dangereux, mais prouvant la force et l'élégance de celui qui les utilise.
Receveuse. L'employée des postes chargée de *recevoir* le courrier.
Un tombeau. Personne très discrète en qui sont ensevelis, comme sous un tombeau, les secrets qu'elle peut connaître.
Tenons. Nous avons des moyens secrets et puissants pour l'empêcher de parler.
Jaser. Trahir des secrets par médisance.
On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs. Il faut bien dépenser quelque chose, quand on veut obtenir tel ou tel résultat (familier).

P. 65

Comme à la prunelle de leurs yeux. Comme à ce qu'ils ont de plus précieux (sans la *prunelle*, les yeux ne voient plus).
L'œuvre des bons livres. Organisation catholique pour ne fournir que des lectures sans danger pour la vertu.
Dieu merci. Grâce à Dieu.

P. 66

Salies. Petite ville du Béarn au pied des Pyrénées, réputée pour l'effet calmant de ses eaux.
Rougeole. Maladie d'enfant, qui consiste en éruptions *rouges* sur tout le corps.
Bronchite. Maladie qui consiste en l'inflammation des *bronches* (voies respiratoires).

P. 67

Serre. Local vitré pour protéger du froid certaines plantes fragiles.
Grêlons. Morceaux de glace plus ou moins gros qui tombent mêlés à la pluie.

P. 69

Lorgnons. Sorte de lunettes sans branches.

P. 70

Se forcer. S'obliger à faire ce qui répugne.
Cabane de brandes. Cabane faite avec des genêts.

P. 71

L'angélus. La sonnerie des cloches qui, le matin, à midi, et le soir, rappelle le souvenir de l'annonce faite par *un ange* à la Vierge Marie.
Passer à travers les murailles. Ne se laisser arrêter par aucun obstacle.
Liaison. Union amoureuse en dehors du mariage.

P. 73

Ce fardeau tressaillant. L'enfant que Thérèse porte en elle.

P. 74

Trouver le joint. Trouver le moyen (familier).
Jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Jusqu'à la naissance de l'enfant.

P. 75

Bâti à chaux et à sable. Bâti très solidement, comme une maison dont les murs ont été faits de bon ciment (mélange de *chaux* et de *sable*).
Cette paille à même le métal. Défaut de fabrication et donc fragilité cachés dans le secret d'un objet ou d'un être.
Consulter. Se faire examiner par un médecin et demander son avis.

P. 76

Valérianate. Médicament composé avec les extraits de la *valériane*.
Confit. Viande d'oie, de canard ou de porc conservée dans de la graisse.

P. 77

Appeaux. Oiseaux prisonniers (ici pigeons) dont les cris doivent attirer, *appeler* vers un piège d'autres oiseaux de la même espèce.
Angine de poitrine. Impression de resserrement, *d'angoisse* ressentie au niveau du cœur (*poitrine*).

P. 78

Villandraut. Nom réel du dernier bourg avant Saint-Symphorien, le Saint-Clair du roman.
Radical. Républicain avancé, au début de la troisième République.

P. 79

Jouer sur plusieurs tableaux. Se ménager plusieurs sources de revenus, très différentes les unes des autres.
Anticlérical. Adversaire de l'influence du clergé dans la vie de l'État.
Béranger. Célèbre chansonnier (1780-1857), d'idées libérales.
Maîtresse. Femme aimée en dehors du mariage.
Type. Personnage qui sort de l'ordinaire (familier).

P. 80

(Tourner) à l'aigre. Se transformer en querelle.
Possédée. Unie charnellement à un homme.
Métaphysique. Partie de la philosophie qui étudie l'être, Dieu, l'âme, etc.
De droite ou de gauche. Les conservateurs sont dits *de droite*, parce que leurs députés siègent à la droite du président de la Chambre des députés; les partisans des réformes ou de la révolution, à l'opposé, sont situés *à gauche*.
Cynisme. Franchise brutale.

P. 81

Faux-semblants. Ce que l'on fait apparaître pour cacher la réalité.
Sorti de son trou. Se dit de quelqu'un qui s'est élevé, par l'intelligence, par la culture, au-dessus de son humble milieu d'origine.
Collation. Léger repas au milieu de l'après-midi.

P. 82

D'une traite. Directement, sans s'arrêter en chemin.
Se tapir. S'aplatir sur le sol.
Nasiller. Raconter en parlant du *nez*.

P. 83

Drogues. Médicaments (en langage populaire).
Goûter. Ici, prendre un peu de nourriture au milieu de l'après-midi.

P. 84

Tussor. Étoffe de soie légère.
Suppurer. Laisse sortir du *pus* (sang pourri).

P. 85

Briguer. Rechercher avec ardeur (ironique, ici).
Juchée sur mes grands chevaux. Faisant valoir, de façon solennelle, les grands principes de la morale.

P. 86

Traversée. Ici, sens figuré : la *traversée* de la vie.
Jeter l'ancre. Établir définitivement son existence (sens figuré).

P. 88

Ragoût. Ici, mélange d'idées de toutes sortes (sens figuré).
Le père de Foucauld. Après une jeunesse désordonnée, devint explorateur au Maroc, puis se convertit au catholicisme et vécut en ermite au Sahara, où il mourut assassiné (1858-1916).
René Bazin. Romancier catholique très célèbre au début de ce siècle (1853-1932). Sa *Vie du père de Foucauld* a été publiée en 1921.
Orbite. Trajectoire décrite par une planète tournant autour du soleil. Ici, sens figuré : dans sa sphère, sous son influence.
Mystiques. Personnes qui essaient de vivre le plus intensément possible dans la connaissance et dans l'amour de Dieu.
Ragots. Histoires plus ou moins déplaisantes que l'on rapporte de bouche en bouche.

P. 89

Un phénomène. Un être extraordinaire (familier).

P. 90

Colloque. Conversation, entretien.

P. 91

Anémique. Qui a le sang pauvre en globules rouges.
Traitement Fowler... arsenic. Médication à base d'*arsenic*, du nom de son inventeur, un médecin anglais (1736-1801). La liqueur de Fowler se prend en gouttes dont la dose (l'arsenic étant un poison violent) doit être fixée par le médecin; un pharmacien n'a pas le droit d'en vendre sans ordonnance.

P. 92

« Devenir ce qu'ils sont ». Une des formules favorites de Nietzsche (1844-1900).

P. 95

Affranchis. Ici, ceux qui se sont délivrés des préjugés et des traditions de leur milieu.
Sophismes. Faux raisonnements.
La Petite Gironde. Journal régional.

P. 96

Balionte. Amusante façon campagnarde de désigner la femme par le féminin du nom propre du mari, *Balion* (cf. p. 55, note 2). La Balionte sert de cuisinière et de femme de ménage aux Desqueyroux.

P. 97

Couches. Mise au monde de l'enfant.
Le bois de Boulogne. Cf. p. 55, note 1.

P. 98

Coulée. Masse de matière en fusion qu'on *verse* dans un moule. Ici, désigne un morceau de « ciel clair » délimité par « les cimes » des arbres.

P. 99

L'affranchie. Cf. p. 95, note 1.
Lanterne. Ustensile transparent qui protège une flamme lumineuse et permet de la transporter.

P. 100

Plaidoyer. Discours pour défendre un accusé.

P. 101

Sentence. Décision d'un juge, d'un tribunal.

P. 103

Layette. Linge pour un nouveau-né.
Étriller. Brosser le poil d'un cheval — le rendre propre, brillant. Le mot ici semble signifier : prendre beaucoup de soin, traiter avec égards.

P. 104

Embryon. L'enfant en formation avant la naissance.
Cabriolet. Voiture légère et assez rapide, munie d'une capote mobile.
« À la voie ». Cf. l'explication donnée dans le roman même, p. 89, ligne 8.
Chatteries. Friandises (familier).
Boules grises de seigle. Sorte de gâteaux en forme de *boules*, faits avec de la farine de *seigle*, d'où leur couleur.
Fougasse. Grosse galette cuite au four.

P. 105

Roumadjade. Les dialectes du Sud-Ouest appellent souvent *roumadje* le fromage. Il s'agit donc sans doute d'une fougasse au fromage.
Passer la bride, mettre au pas. C'est mettre à un cheval les courroies et les guides qui servent à le diriger et l'obliger à marcher à telle ou telle vitesse.
Apéritifs. Alcools que l'on prend avant un repas sous prétexte d'ouvrir (*aperire*, en latin) l'appétit.
Curé. Prêtre chargé du soin d'une paroisse (cf. p. 106, note 5).
Presbytère. Maison d'habitation du prêtre.
Paroissien. Habitant de la *paroisse* (cf. p. 106, note 5).

P. 106

Faire son adoration. Aller à heure fixe à l'église et y rester en prière, en adoration.
Onction. Douceur, souplesse propre à un ecclésiastique.
Les œuvres. Organisations de sports ou d'entraide sociale dont les prêtres s'occupent.

La fanfare du patronage. Un patronage est la réunion, à jours fixes, d'enfants et de jeunes gens, souvent sous la surveillance d'un prêtre, pour se livrer à des activités sportives ou culturelles, comme la constitution d'une fanfare, c'est-à-dire d'un groupe de musiciens qui se servent de tambours et d'instruments de cuivre.
Paroisse. Le territoire et ses habitants confiés à la direction spirituelle d'un curé.
Prônes. Instructions données par un prêtre parlant pendant la messe paroissiale.
Dogme. L'ensemble des croyances officiellement définies dans l'Église catholique romaine.
Soutane. Robe noire et boutonnée par-devant, portée par les prêtres.
Enfant de chœur. L'enfant qui, *dans le choeur* de l'église, autour de l'autel, aide le prêtre pendant les cérémonies.

P. 107

Morceau de pain. Allusion au rite de la consécration de l'hostie (un petit rond de pain, mince et blanc, cuit sans levain) pendant la messe.
Conversion. Changement qui conduit l'incroyant à la foi.
Boutades. Paroles paradoxales, énoncées en plaisantant.

P. 108

Ça ne prend pas. Le procédé ne réussit pas (familier).
Jais. Charbon très dur, d'un noir luisant.
Blafarde. Blême, livide.
Ses couches. Ici : les linges dont on enveloppe les enfants nouveau-nés.
Ce n'est pas dans ses cordes. Ses dispositions naturelles ne la portent pas à s'occuper de cela (familier).

P. 109

Voix du nez. Cf. p. 82, note 3.

P. 110

Fête-Dieu. Fête au cours de laquelle l'Église catholique vénère solennellement la présence du Christ dans l'hostie.
Procession. Lent défilé religieux, accompagné de chants et de prières.
Dais. Tenture soutenue par des perches de bois, que l'on porte au-dessus du prêtre.

Agneau. Allusion à la parole de saint Jean-Baptiste qui, voyant venir Jésus, dit : « Voici l'Agneau de Dieu » (Saint Jean, I, 29).
Louchats. Petit village de Gironde, au milieu des forêts de pins.

P. 222

Salines. Villages de salines et [illegible], au nord de « Saint-Cher ».
Brancies. (V. p. 78, note 1.)
Missa. Nom d'un village au nord du [illegible] (V. p. 84, note 1.)
Tessin. [illegible] de [illegible] à [illegible] [illegible] pour [illegible] d'un grand danger.

P. 223

Anémie. (V. p. 21, note 1.)
Appendicite. Inflammation [illegible] de l'appendice, petit prolongement du caecum.
Grippe infectieuse. Maladie contagieuse, accompagnée de fièvre et souvent de complications.

P. 224

En avoir le cœur net. [illegible] de quelque chose.
Paratyphoïde. Maladie qui ressemble, sans moins de gravité, à la fièvre typhoïde.
Médecin consultant. A la différence du médecin traitant, médecin à qui on demande [illegible] sur le [illegible] sur la maladie.

P. 225

Convalescence. État d'un malade après sa guérison, et avant de revenir à sa vie normale.
Cure. Ensemble des moyens dont se sert un médecin pour soigner et guérir un malade.
Ordonnances. [illegible] dans les [illegible].
Faire exécuter les ordonnances. Demander à un pharmacien de préparer les remèdes écrits sur les ordonnances d'un médecin (V. p. 5, note 2).

P. 226

Aux aguets. [illegible] l'oreille pour [illegible].
Voiture sanitaire. Voiture équipée spécialement pour le transport des malades.
Cliniques. Établissement privé où l'on soigne des malades.

P. 117

Tapie. Cf. p. 82, note 2.
Meute. Troupe de chiens dressés à poursuivre le gibier.
Plainte. Cf. p. 9, note 4.

P. 118

Objurgation. Reproche.
Catéchisme. Ensemble de leçons sur la foi de l'Église catholique; elles consistaient autrefois à apprendre et à répéter par cœur des réponses à un questionnaire.

P. 121

Ulcère. Ici : plaie.
Non-lieu. Cf. p. 7, note 2.
C'était couru. Le résultat était connu d'avance (familier).
Ils. Façon populaire de faire allusion à tous ceux dont on a à se plaindre et que l'on considère comme ses ennemis.
Affaire Dreyfus. Grave querelle politique, qui, après la condamnation pour trahison du capitaine Dreyfus par un tribunal militaire (1894), divisa les Français en *dreyfusards*, partisans de la revision du procès, et en *anti-dreyfusards*, opposés à cette révision par respect pour les juges militaires. Finalement la condamnation fut annulée en 1906.

P. 122

Toque. Coiffure sans bords.

P. 123

Arpenter. Parcourir à grands pas, comme un *arpenteur* mesurant un terrain.

P. 125

Manchettes. Revers plus ou moins importants et élégants aux poignets des manches d'une chemise.
Faux témoignage. Délit que commet un *témoin* quand, devant les juges, il ne dit pas toute la vérité qu'il connaît.

P. 126

Prescription. Délai après lequel il n'est plus légal de faire un procès à un criminel.

P. 128

Neurasthénique. Personne atteinte d'une maladie nerveuse, qui plonge dans l'abattement et le dégoût de vivre.

P. 129

Attentat. Ici : *essai* de tuer.
Régler. Ici : prendre des décisions, pour terminer une affaire, en s'inspirant de *règles*, de principes bien établis.
Sauver la face. Essayer de conserver intacte la réputation extérieure, de *sauver* les apparences.

P. 130

La vie de garcon. La vie de célibataire.
Chrysanthèmes. Plantes cultivées pour leurs grosses fleurs de couleurs très variées.

P. 131

L'opprobre. La pire honte.
Gangrené. Atteint de *gangrène*, d'infection grave. Il faut couper le membre pour empêcher le mal de s'étendre à tout le corps.
Le parti. Ici : la décision.
Laisser la justice suivre son cours. Ne rien faire pour gêner le déroulement normal de l'enquête, puis du procès jusqu'à la condamnation.
Son parti. Ici : le groupement politique auquel il appartient.
L'instruction... bâclée. P. 10, notes 4 et 5.

P. 132

La justice n'y perdrait rien. Le châtiment, bien qu'il n'eût pas été fixé par les juges, serait tout de même terrible.

P. 133

Carreau. Petit pavé plat, de forme carrée, dont le sol est revêtu.
Lubies. Habitudes bizarres.

P. 135

Tisons. Les morceaux de bois en train de brûler dans une cheminée.

P. 136

« Parce que c'étaient eux, parce que c'était moi. » Allusion aux paroles de Montaigne (1533-1592), pour expliquer son amitié fervente avec La Boétie (1530-1563) : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi! » (*Les Essais*, 1, 28).

Donner le change. Laisser voir de fausses apparences, afin de tromper.
Chloroformés. Endormis, insensibilisés, comme sous l'effet du *chloroforme* (cf. p. 20, note 3).

P. 137
Cayenne. Capitale de la Guyane française, territoire malsain où l'on envoyait autrefois les criminels condamnés à des peines de travaux forcés.
Le bagne. Lieu où étaient enfermés ces criminels.
Pèlerine. Cf. p. 20, note 1.
Jouquet. Petite cabane construite dans les arbres et ainsi perchée, *juchée* pour mieux surveiller les vols de palombes (cf. p. 20, note 2).

P. 138
Un iota. La plus petite lettre de l'alphabet grec; employé pour désigner le moindre élément, le plus petit détail.

P. 139
Sourd. Ici, 3e personne du verbe *sourdre* : jaillir (comme une source).

P. 140
Fête-Dieu. Cf. p. 110, note 1.
Chape. Grand manteau, agrafé par-devant, porté par les prêtres pour certaines cérémonies.
Mamiselle. Déformation campagnarde et familière de mademoiselle.
Chapelet. Objet de piété formé de grains qui servent à compter les prières que l'on récite en faisant glisser ces grains entre les doigts.
Crucifix. Représentation en bois, en métal ou en ivoire du Christ étendu sur la *croix* et *fixé* à elle.

P. 141
Bas-côté. Les deux parties d'une église, de chaque côté de la nef centrale.
Voile de crêpe. Étoffe noire et légère dont les femmes se *voilent* la figure en signe de deuil.

P. 142
Arène. Espace entouré de gradins et recouvert de *sable* où se déroulent maintenant les courses de taureaux.
Un homme déguisé. Le prêtre recouvert de ses vêtements de cérémonie qui n'ont aucun sens pour l'incroyante Thérèse, d'où « déguisé ».

P. 144

Tisonner. S'occuper à remuer les *tisons* dans la cheminée (cf. p. 135, note 1).
Équinoxe. Époque où, au printemps et en automne, la *nuit* a une durée *égale* à celle du jour. C'est souvent le moment de violentes tempêtes.

P. 145

Cahot. Saut que font les roues d'une voiture sur un chemin difficile, mal aplani.
Chemin de traverse. Chemin souvent très étroit qui permet d'aller plus vite d'un point à un autre en *traversant* un terrain difficile.
Les communs. Les bâtiments d'un domaine qui servent d'habitation aux domestiques ou sont utilisés pour les installations *communes* (lavoir, séchoir, garage, etc.).

P. 146

Cadre de fausse écaille. Cadre fait d'une matière qui imite l'*écaille* (d'une tortue).
« En enfant d'Edouard. » Coiffure qui consiste, pour un garçon, à porter les cheveux coupés en frange droite au milieu du front, à la façon des fils du roi Édouard IV d'Angleterre, tels qu'ils sont peints sur le tableau célèbre de Delaroche (1831).

P. 148

Beaulieu. Beaulieu-sur-Mer, station de villégiature sur la Côte d'Azur, près de Nice.
« Ciré. » Vêtement imperméable pour protéger de la pluie.
Confit. Cf. p. 76, note 2.

P. 149

Bois. Cf. p. 55, note 1.
Une Abdullah. Une cigarette de marque orientale (arabe).
Ce journal. Récit au jour le jour de la vie d'une personne qui note sur le moment tout ce qui lui paraît intéressant.
Revue. Publication périodique, de caractère littéraire, scientifique ou politique.

P. 150

Cercle. Groupe de personnes qui ont l'habitude de se réunir plus ou moins régulièrement, sorte de club.

P. 152

Garce. Femme méchante avec qui il est difficile de vivre (populaire et grossier).

Arnica. Médicament pour guérir les meurtrissures.

Tissés sur la propriété. Faits avec le lin ou le chanvre cultivés dans la propriété et tissés ensuite par les paysannes elles-mêmes.

Feignantasse. Dérivé populaire et péjoratif de *feignante* : paresseuse.

Grabat. Mauvais lit de pauvre ou lit mal entretenu.

Nicotine. Substance toxique contenue dans le tabac (importé en Europe par *Nicot*) qui jaunit les doigts ou les moustaches des fumeurs.

P. 153

Charmille. Allée d'abord plantée de *charmes*, puis de n'importe quels arbres.

Héliotropes. Grandes fleurs odorantes.

Midi. Sud de la France.

P. 154

Parc. Endroit où l'on tient les cochons ou d'autres animaux enfermés, *parqués*.

P. 158

Sabotage. Détérioration volontaire, essai de faire échouer une entreprise.

P. 159

Collier de force. Collier garni intérieurement de pointes métalliques dont on se sert pour dresser les chiens indociles.

Chienne couchante. Chienne dressée à se *coucher* au moindre signe de son maître.

P. 160

Ne pas garder les yeux dans sa poche. Observer les moindres détails.

Petit-gris. Écureuil de Russie dont la fourrure est très recherchée.

Aigrettes. Plumes utilisées comme garnitures de chapeaux par les femmes élégantes, selon certaines modes.

P. 161

Lailhaca, Reboux. Le premier est sans doute un grand modiste de Bordeaux qui utilise les modèles du second, établi, lui, à Paris.

Pie. Oiseau dont les petits yeux ont un regard très pénétrant.

P. 162

Cour d'assises. Cf. p. 5, note 1.
Le Petit Parisien. Journal quotidien de Paris, très répandu en province autrefois.
La Séquestrée de Poitiers. Scandale survenu à Poitiers, où une mère de famille bourgeoise, avec la complicité de son fils, avait tenu pendant vingt-cinq ans sa fille enfermée, *séquestrée*, dans une chambre noire, hermétiquement close, d'une saleté repoussante. Le procès eut lieu en 1901, mais la mère mourut avant la fin du procès et le frère fut acquitté. Histoire restée célèbre par un livre de Gide (1930).

P. 163

Fait divers. Événement plus ou moins important dont parlent les journaux et qui peut provoquer un scandale.

P. 164

Jaquette. Sorte de veste descendant jusqu'aux genoux.
Digérer. Familier pour : accepter, comprendre.

P. 165

Gnome. Homme petit et mal développé.
L'espèce. La race humaine qui se perpétue par la procréation.

P. 166

Tordant. Très amusant (familier).
Sisique. Déformation enfantine de *musique*..
Un chou. Appellation de tendresse.
Résiniers. Ouvriers qui s'occupent de recueillir la *résine* (cf. p. 40).
Amasses. Récoltes.
Gemme. Cf. p. 40.
Fainéants. Paresseux (cf. p. 152, note 4).

P. 167

Laver la tête. Adresser de violents reproches à quelqu'un, comme l'on frotte énergiquement une tête sale.
Le. Le reproche, la réprimande.
Glapissant. Qui crie sur un ton aigu.

P. 168

Espadrilles. Chaussures légères en toile avec semelles de corde.

Feutrés. Les aiguilles, sur les chemins, font une sorte de tapis de *feutre*.
Apéritif. Cf. p. 105, note 3.

P. 169

Laie. Femelle du sanglier.
Divorce. Rupture légale des liens du mariage civil, sur la décision d'un tribunal.
Séparation. Décision d'un tribunal qui permet aux époux de ne plus habiter ensemble, mais sans rompre le mariage.
Ses gemmes. Sa part dans le produit de la vente de la résine (cf. p. 40).
Toussaint. Fête de l'église catholique en l'honneur de *tous les saints*, célébrée le 1er novembre.
Faire des siennes. Faire des folies, des actes déraisonnables.
Ruer dans les brancards. Certains chevaux, dociles par ailleurs, refusent obstinément (ruent) de se laisser atteler aux brancards des charrettes.

P. 170

Bure. Au sens propre, grosse étoffe de couleur brune.

P. 171

La base. Le commencement.
Arrière-pensée. Idée que l'on dissimule, plus ou moins, pour tromper.

P. 172

Le café de la Paix. Célèbre café de Paris, au coin de la Place de l'Opéra et du Boulevard des Capucines.
Les Landais. Habitants du département des *Landes* (cf. p. 41, note 2), qui redoutent les incendies pour leurs forêts de pins.

P. 173

Langon. Cf. p. 62, note 2.
Villandraut. Cf. p. 78, note 1.
Victoria. Élégante voiture découverte, à quatre roues, tirée par des chevaux.

P. 176

Stores. Toiles que l'on tend au-dessus de la terrasse du café pour la protéger.
Fuligineux. Qui a la couleur de la suie, de la fumée.
Pignades. Les plantations de *pins*. On dit aussi : *pinèdes*.

P. 177

Gouailler. Railler, se moquer de façon assez grossière.
Par l'opération du Saint-Esprit. D'une façon incompréhensible, comme par une sorte de miracle venu directement de Dieu.
Détraqués. Personnes dont l'esprit ne fonctionne plus normalement.
Somnambule. Personne qui *marche* (*ambulare*, en latin) et agit pendant son *sommeil* sans en avoir conscience.

P. 178

Maniaque. Personne asservie à des *manies*, à des habitudes bizarres.
S'en donner à cœur joie. Prendre beaucoup de plaisir (familier).
Couper les cheveux en quatre. Pratiquer l'analyse jusqu'au ridicule, jusqu'à vouloir diviser en *quatre* parties l'épaisseur d'un cheveu.

P. 179

Se caser. Ici : entrer, par mariage, dans une famille riche (familier).
La communauté. Les biens que les deux époux ont mis en *commun*.

P. 180

Rachitiques. Qui grandissent, se développent de façon très insuffisante.

P. 182

Ne pas s'en faire pour lui. Ne pas s'inquiéter à son sujet (familier).
Vieux garcon. Homme qui *vieillit* sans se marier (cf. p. 130, note 1).
Consommations. Boissons prises au café.
Porto. Vin célèbre des environs de *Porto*, au Portugal.

P. 183

Old England. Nom du magasin d'un grand tailleur parisien, boulevard des Capucines.
Rue Royale. Célèbre rue de Paris, qui va de la Place de la Concorde à l'église de la Madeleine.
Pouilly. Petite ville au bord de la Loire, dans le département de la Nièvre, dont les vignes fournissent un vin blanc très apprécié.

Bibliographie sommaire*

EDMOND JALOUX : *François Mauriac romancier* (Introduction à François Mauriac, *le Romancier et ses personnages*, etc.), Paris, Corrêa, 1933.

CHARLES DU BOS : *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, Paris, Corrêa, 1935.

JEAN-PAUL SARTRE : *M. François Mauriac et la liberté* (article de 1939, recueilli dans *Situations I*), Paris, Gallimard, 1947.

ALAIN PALANTE : *Mauriac, le roman et la vie*, Éditions du Portulan, 1946.

NELLY CORMEAU : *L'Art de François Mauriac*, Paris, Grasset, 1951.

PIERRE-HENRI SIMON : *Mauriac par lui-même*, Paris, Le Seuil, Écrivains de toujours, 1953.

JACQUES ROBICHON : *François Mauriac*, Éditions Universitaires, Classiques du XXe siècle, 1958.

MARC ALYN : *François Mauriac*, Paris, Seghers, Poètes d'Aujourd'hui, 1960.

ANDRÉ MAUROIS : *François Mauriac* (dans *De Proust à Camus*), Paris, Librairie académique Perrin, 1964.

BERNARD ROUSSEL : *Mauriac, le péché et la grâce*, Paris, Éditions du Centurion, 1965.

Pages choisies, par ROGER PONS, Classiques illustrés Vaubourdolle, Paris, Hachette.

La Table Ronde, n° de janvier 1953 : *François Mauriac, prix Nobel* (témoignages et articles).

* Il faut aussi signaler le très beau film que Georges Franju, en 1962, a mis en scène sur adaptation de Claude Mauriac : *Thérèse Desqueyroux*. La fidélité au sens profond du roman est d'une justesse parfaite, l'interprétation par Emmanuèle Riva du rôle de Thérèse est excellente, les Landes sont merveilleusement présentes par l'image.

BRODARD ET TAUPIN — IMPRIMEUR - RELIEUR
Paris-Coulommiers. — France.
06.373-I-9-1162 - Dépôt légal n° 4938, 3e trimestre 1965.
Le Livre de Poche - 4, rue de Galliéra, Paris.

Le Livre de Poche Université

Cette série est née d'une exigence double.

Procurer aux étudiants des universités étrangères, des instituts et centres culturels français, des alliances françaises, *les meilleurs ouvrages* des grands auteurs français contemporains, dans leur *texte intégral* et *au prix le plus modique.*

Compléter ces textes par *un appareil pédagogique de qualité* comprenant une notice sur l'écrivain et son œuvre, une analyse du texte, six à huit explications sur quelques extraits significatifs, un glossaire des principales difficultés et une bibliographie.

Le *Livre de Poche Université* est placé sous la direction de Maurice Bruézière, directeur de l'Ecole pratique de l'Alliance française à Paris. Il compte parmi ses collaborateurs les meilleurs spécialistes de l'enseignement du français à l'étranger.

Premiers volumes :

Henry de Montherlant	*la Reine morte*
François Mauriac	*Thérèse Desqueyroux*
Albert Camus	*l'Etranger*
Jean Giraudoux	*La guerre de Troie n'aura pas lie*
Georges Bernanos	*Journal d'un curé de campagne*
Alain-Fournier	*le Grand Meaulnes*
A. de Saint-Exupéry	*Vol de nuit*
Jean-Paul Sartre	*la Nausée*
Georges Duhamel	*le Notaire du Havre*

S0-EEX-507

Imprimé en France